LE ROMAN CANADIEN

L'IRIS BLEU

ROMAN CANADIEN INÉDIT

PAR

Jules Larivière



EDITIONS EDOUARD GARAND, MONTREAL

15.00

L'IRIS BLEU

"ROMAN CANADIEN"

par

J. E. Larivière

CHAPITRE I

—Attention à votre Reine, Docteur, si vous continuez à l'exposer ainsi, mon cavalier va la faire prisonnière...

—Je rends grâce à votre chevalerie, Monsieur le Curé, et de peur que sa Majesté ne souffre trop des entreprises de votre preux conquérant, je la réintègre dans ses pénates sous la garde de son auguste époux.

Nos deux échiqueurs représentaient toute la notabilité de St-Irénée, modeste bourg dominant la rivière Salvail, sis à quelque vingt milles de la ville de St-Hyacinthe et que la ligne de chemin de fer "Montréal Québec & Southern" avec ses rails cahoteux, ses voitures démodées et ses locomotives fourbues, relie à ce centre.

Le village a de quinze à vingt âcres de superficie et forme un quadrilatère. Une douzaine de rues se coupant en angles droits le divisent en carrés assez réguliers. Ses maisons de bois et toutes avec pignon à la façon d'autrefois, sont propres et presque coquettes en dépit de leur âge avancé et de leur uniformité trop monotone; elles sont distantes l'une de l'autre de quarante à cinquante pieds et sont entourées de jardinets que leurs propriétaires, gens pratiques, cultivent en légumes.

Les arbres qui s'élèvent sur les bords des rues enveloppent, durant la saison d'été, le village entier de sa riante verdure et offre une réaction de jeunesse dans ce paysage vétuste. L'automne, l'or de leurs feuilles couvre le sol d'un tapis de féerie; mais lorsque vient l'hiver, leurs branches dénudées, dansant au gré des vents, viennent encore ajouter à la mélancolie du tableau. Toutefois, lorsque les dégels d'hiver suspendent à ces branches leurs couches cristallines de verglas, la féerie recommence, et le soleil, se jouant à travers cette infinité de joyaux diamantaires, donne la radieuse illusion d'un paysage des "Mille et une Nuits."

La population du village se compose presqu'exclusivement de rentiers, anciens agriculteurs qui, après avoir amassé péniblement quelques économies, se sont empressés lorsqu'a sonné la cinquantaine, "de se donner" à l'un de leurs fils pour venir enfin vivre de leurs rentes au village, rentes bien modiques, se composant de l'intérêt au taux de quatre ou cinq pour cent sur quelques milliers de piastres. C'est dire que toutes ces braves gens vivent avec une inconcevable parcimonie et se privent de tout superflu.

Aussi, faut-il voir quelles tempêtes tumultueuses s'élèvent dans ce petit coin de terre d'ordinaire si calme et paisible chaque fois qu'il s'agit de décider d'une amélioration publique, d'une dépense devant grever le moindrement les propriétaires d'un surcroit d'impôt... Le bureau de poste, le magasin général, la gare du chemin de fer et la "salle des habitants", rendez-vous habituels des bons villageois, retentissent alors des plus acerbes protestations. On y discute avec autant d'entrain et d'animation que s'il s'agissait de construire un pont entre Halifax et Liverpool chaque fois qu'une répartition est commandée pour faire effectuer les travaux de réparations du vieux pont de bois jeté sur la rivière Salvail.

Avant de décider de reconstruire l'école du village, il a fallu que les autorités compétentes aient condamné l'ancienne pour cause de vieillesse et de défaut d'hygiène et chaque fois que vous vous aventurez à visiter la petite église de brique rouge qui s'élève, pas bien haut, au milieu du village et que vous en sortez ébahi, vous demandant comment tous les fidèles peuvent s'y loger, un brave villageois vous guette à votre sortie pour vous dire avec un sourire malin: "Hein! elle est belle notre vieille église! N'est-ce pas que ce serait un crime de la démolir?" de peur que vous ne soyez un émissaire de l'évêché chargé de signifier aux marguillers l'ordre de sa reconstruction.

C'est au milieu de cette population que vivaient nos deux échiqueurs, le Curé Ferrier et le Docteur Durand, deux coeurs d'or et deux intelligences d'élite que le sort ironique avait fait échouer dans ce Sahara intellectuel. Et cependant, ni l'un ni l'autre ne semblait



(Ceci est la reproduction du dessin de la couverture de la première édition)

malheureux, ils avaient même tous deux une bonne figure souriante et joviale.

Depuis vingt ans qu'il était curé de St-Irénée l'abbé Ferrier venait chaque soir faire avec son ami le Docteur, sa sempiternelle partie d'échecs. Les quelques heures qu'ils passaient ainsi journellement ensemble étaient consacrées par les deux amis à causer politique, littérature, science, etc., et après ces conversations qui faisaient maintenant partie essentielle de leur vie, ils se séparaient tout changés de la torpeur de la journée.

Le Curé était un géant de six pieds, droit comme un orme, robuste comme un laboureur, avec ses grands bras ballotants dont il ne semblait jamais savoir que faire, ses habits négligés, sa soutane aux nombreuses reprises et ses cheveux mal peignés; mais sous cette rude écorce il y avait un grand coeur que le zèle apostolique faisait battre bien fort, un coeur brûlant d'ardeur pour le service de son Dieu, toujours prêt à se donner, à se prodiguer. De plus, l'humble pasteur de campagne était un théologien éclairé et un savant remarquable en dépit de sa grande modestie et il semblait avoir ainsi été oublié en ce coin obscur, ce n'était pas que l'on n'eût reconnu depuis longtemps, à l'évéché, sa piété, sa science et ses inestimables qualités d'apôtre; mais, fils de paysan lui-même, Mr. Ferrier avait gardé de son éducation première une certaine timidité, une gaucherie de manières qu'avaient à peine atténuée les années de collège et de Grand Séminaire et lui faisaient craindre les honneurs; d'ailleurs, il était jaloux de son franc parler, de ses façons courtoises mais campagnardes, il était dénué de toute ambition personnelle et ne désirait rien autre chose que de continuer à dévouer sa vie au salut de ses humbles ouailles.

A cette raison s'en ajoutaient deux autres lui faisant décliner toute offre de promotion: ses bonnes parties d'échecs avec le Docteur et ses travaux d'ornithologie.

Il avait appris le jeu d'échecs au Grand Séminaire, durant ses années d'études théologiques; mais comme ce jeu est à peu près inconnu dans nos campagnes il avait durant ses années de vicariat été forcé d'en abandonner la pratique, faute d'un partenaire. Arrivé à St-Irénée, lors dé sa première visite à la maison du Docteur, quelle ne fut pas sa joie d'y découvrir un échiquier qui semblait dormir depuis de longues années dans un coin du cabinet de travail de M. Durand, faute de joueurs. Ce fut le commencement de leur inaltérable amitié.

Quant à ses travaux d'ornithologie, sa collection d'oiseaux empaillés était fameuse dans tout le diocèse de St-Hyacinthe et lui avait valu la réputation, bien méritée d'ailleurs, d'autorité en cette matière. Depuis trente ans, il consacrait tous ses moments libres à parcourir la campagne, furetant champs, bois et rivage, scrutant les moindres touffes d'arbustes, s'arrêtant de longues heures au pied des arbres pour étudier les moeurs de leurs habitants, et, lorsqu'il apercevait un oiseau manquant à sa collection, il sortait une petite carabine qui ne l'abandonnait jamais, un vrai joujou d'enfants, et avec une adresse étonnante, il l'abattait.

Les paysans s'étonnèrent d'abord de voir leur curé, la soutane retroussée jusqu'à mi-jambe, s'aventurer dans les endroits les plus inaccessibles, les abatis où croissait une végétation sauvage et s'acharner ainsi à tuer ces petits oiseaux "pas bons à manger"; mais comme Monsieur Ferrier était un brave homme, par fier, pas "manière", comme ils disaient, parlant familièrement à tout le monde, s'intéressant à leurs travaux, souriant à leurs joies, prenant fraternellement sa part de leurs deuils et de leurs misères, ils se contentèrent de sourire à son innocente manie et chaque fois qu'un oiseau rare était abattu dans la paroisse, on le lui apportait pour en enrichir sa collection. C'est ainsi qu'il avait reçu d'un de ses paroissiens "faisant chantier" dans la forêt des Seize, un magnifique faucon pélerin; un autre lui avait apporté en souriant un superbe orfraie d'Amérique, un troisième une buse à queue rousse qu'il avait surprise en train de lui enlever une couvée de poulets.

Cette collection contenait déjà des individus de presque chaque sorte d'oiseau de notre région, et le patient collectionneur avait réuni sur chacun d'eux une quantité de notes se rapportant à leur vie, leur couvaison, leur habitat, leur migration, etc., dont il espérait tirer un jour un volume qui serait sa contribution à la science de son pays.

Le Docteur Durand était tout l'opposé du Curé, étant un homme très soigné de sa personne, toujours cravaté de noir, portant canne et chapeau de soie et offrant une apparence générale d'élégance en dépit de sa taille presque lilliputienne et de la coupe plutôt démodée de ses habits.

Célibataire endurci, depuis vingt-cinq ans il vivait seul avec la mère Victoire Laurent, sa vieille ménagère, et à part Mr le Curé il ne recevait personne, consacrant toutes les heures que le soin de ses malades lui laissait de liberté, à ses études et à ses livres.

"Pensez donc, il nous charge une piastre, à part les remèdes, chaque fois qu'il vient à la maison!" De fait, grâce à la plus stricte éco-

nomie, à une somme exceptionnelle de travail, une administration intelligente, le Docteur était maintenant maître d'une fortune assez rondelette ; mais cette modeste aisance ainsi que la considération générale dont il jouissait, avaient été bien gagnées. Il s'était dépensé nuit et jour, ne refusant jamais d'accourir où ses services étaient requis, quelle que fût l'heure à laquelle on l'appelât, en quelque saison de l'année que ce fût, que les patients fussent pauvres ou riches, et bien souvent de généreuses aumônes par lui faites avaient été le seul paiement de ses services.

Monsieur Durand était un travailleur, il recevait toutes les publications de médecine du pays et celles de France, et chaque année il allait passer quelques semaines dans une des cliniques urbaines pour surveiller les progrès de son art.

—Monsieur le Curé, je prends votre fou...

—Et moi votre cavalier... Vous pionnez, mon cher Docteur... vous pionnez.

—Mais non, tenez, je fais échec au roi...

—Il n'est pas très dangereux votre échec au roi. Voyez, je couvre mon roi par ma tour...

—Vous croyez? Eh bien! je fais de nouveau échec au roi par mon cavalier...

—Oui, je vois, c'est à ma tour que vous en voulez... la situation se dessine... Allons au plus pressé... Je ramène mon cavalier au secours de mon roi.

—Je fais de nouveau échec par mon fou blanc...

—Saperlotte de saperlotte! Je suis fichu comme la poule à Simon! Je fais reculer Sa Majesté.

—Je prends la tour et fais échec au roi.

—Oui, oui, je vous vois venir!... Dites donc Docteur, si je prenais votre cavalier?

—C'est là que je voulais vous amener, Monsieur le Curé, je fais échec par mon cavalier noir!...

—Oh! la! la! la! la! la!... Eh bien! je recule encore...

—Je fais échec et mat par ma reine!...

—Ca y est, je suis perdu! Vous me donnerez bien ma revanche?

—Il est huit heures, le courrier va arriver bientôt, fumons un cigare en attendant, aussitôt après l'avoir lu, vous aurez votre revanche.

Les deux amis venaient à peine d'allumer leurs cigares que le lourd marteau s'abattait sur la porte et la Mère Victoire apporta le courrier.

—Vous permettez Monsieur le Curé? dit le Docteur en montrant quelques lettres qu'il venait de recevoir. Prenez les journaux en attendant.

Mais à peine eut-il jeté les yeux sur la première de ces lettres qu'il poussa une exclamation et devint horriblement pâle.

—Est-ce une mauvaise nouvelle ! interrogea le Curé.

—Très mauvaise, lisez vous-même, Monsieur le Curé, dit-il en lui passant la lettre.

Le Curé lut:

Québec, 16 septembre 1918.

"Bien cher cousin:—

C'est presqu'une mourante qui vous écrit. Le médecin qui vient de me quitter, m'a avoué la triste réalité, je n'ai plus que quelques jours à vivre; d'ailleurs, depuis longtemps déjà, je sentais que le mal qui m'a frappée ne pardonnerait pas et mon sacrifice est généreusement fait.

Mais je ne suis pas seule et quand je ne serai plus, qui prendra soin de mon enfant, de ma petite Andrée chérie?

Ai-je trop présumé de votre fraternelle amitié en songeant à vous? Non, je sais que je puis avec confiance m'adresser à vous et vous prier de bien vouloir vous charger, lorsque je ne serai plus de ma petite fille, ma pauvre Andrée, qui sera désormais toute seule au monde si vous ne consentez pas à la recueillir auprès de vous et à me remplacer auprès d'elle. J'ai compris depuis longtemps quelle précieuse et ardente affection vous avez toujours eue pour moi, ce sera me la continuer que de la reporter sur la tête de la chère orpheline.

Venez cher cousin, venez bien vite, et si vous ne pouvez recevoir mon dernier soupir, acceptez ce legs, le plus précieux trésor que j'aie sur la terre, ma petite Andrée chérie.

Je vous envoie, cher cousin, les bénédictions d'une mourante.

"Hélène."

—Monsieur le Curé, dit le Docteur, interrompant le silence qui avait suivi la lecture de la lettre voulez-vous avoir la bonté de téléphoner à St-Hyacinthe, et demander s'il y a encore un train pour Québec, ce soir. Et vous Victoire, préparez-moi bien vite mes habits de voyage.

Le curé revenait du téléphone. "Vous avez un train à neuf heures et cinq, mais il est quelque peu en retard, et si vous prenez un auto, vous arriverez à temps. Je vais aller dire à Pierre Nolin de vous y conduire."

Dix minutes plus tard, l'automobile attendait à la porte.

—Merci, Monsieur le Curé. Si je ne craignais d'abuser, je vous demanderais un nouveau service. Voulez-vous m'accompagner jusqu'à St-Hyacinthe?

—Mon cher Docteur. c'est mon devoir à double titre de prêtre et d'ami de ne pas vous abandonner quand l'épreuve vous frappe. Et tous deux sautèrent dans la voiture qui partit en une course furibonde.

—Monsieur le Curé, dit le médecin, vous tenez maintenant le secret de ma vie... J'en suis à l'épilogue de mon pauvre roman d'amour... roman bien banal, bien naif, très peu palpitant pour tout autre que moi qui en fus le héros passif... Un vrai roman rose pour jeunes filles...

Hélène et moi étions des cousins éloignés; mais la grande amitié qui avait toujours uni nos deux familles avait resserré ces liens et nous nous considérions comme de très proches parents.

A peu près du même âge, nous fréquentions ensemble l'école du village, nous fîmes la même année notre première communion; bref, nous fûmes de vrais compagnons d'enfance et vous savez Monsieur le Curé, comme ces affections juvéniles sont souvent profondes.

A quinze ans les parents d'Hélène l'amenèrent à Montréal où ils vinrent demeurer, et depuis cette époque, je ne la revis plus qu'à de rares intervalles.

A dix-sept ans ,elle perdait sa mère et l'année suivante, la mort de son père la laissait seule au monde, sous la garde d'un oncle maternel qui l'amena à Québec, lieu de sa résidence.

Entre temps, j'étais entré au collège et je piochais ferme, l'âme saturée d'ambitions assoiffé, de désirs de gloire et de fortune et à travers tous mes rêves, j'entrevoyais la jolie figure souriante de ma petite cousine.

Durant mon stage universitaire, j'eus l'occasion de rencontrer Hélène deux ou trois fois. Elle était devenu une belle demoiselle, elle avait gardé envers moi sa franche gaieté d'autrefois, sa fraternelle camaraderie. A vingt ans, on a la tête chaude, on attribue facilement aux autres ses propres sentiments. Ma cousine avait été depuis ma plus tendre enfance l'idole de mon coeur et je ne doutai pas une seule minute que la fraternelle amitié qu'elle me témoignait ne fût une promesse d'amour de sa part.

Aussitôt reçu médecin, je vins m'établir à St-Irénée, mes faibles ressources ne me permettant pas des débuts dans un grand centre mais j'espérais bien, mes premières économies réalisées, m'en retourner prendre ma place, à Montréal, parmi les concurrents, vers la gloire et la célébrité, et quand le succès serait venu, avec quel bonheur j'aurais été offrir à ma petite cousine gloire et fortune.. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Depuis six mois je luttais avec l'énergie du désespoir contre une épidémie de petite vérole qui sévissait au village lors de mon arrivée, lorsque je reçus un soir une lettre de ma cousine m'annonçant ses fiançailles avec un jeune Français très riche, représentant à Québec une importante maison de commerce européenne. Ce fut la faillite de tous mes rêves ambitieux... et voici pourquoi je me suis enterré dans notre petit village...

Pauvre Hélène, elle n'avait pas un seul instant soupçonné que le sentiment que j'éprouvais pour elle fut autre qu'une amitié fraternelle, elle ne l'a jamais soupçonné depuis et vous êtes le seul dépositaire de mon secret.

Je revis quelquefois ma cousine, elle me semblait heureuse et mon chagrin en fut adouci. La dernière fois, il y a six ans à peu près, ce fut lors des funérailles de son époux et c'est sans rancoeur que je mêlai mes pleurs aux siens sur la pauvre dépouille. Depuis cette date, je n'avais reçu d'elle que des cartes laconiques à l'occasion de chaque nouvel an.

Et le Docteur s'absorba de nouveau dans ses sombres réflexions. D'ailleurs on arriva bientôt à la gare de St-Hyacinthe où le voyageur n'eut que le temps de monter sur le train après avoir donné au vieux prêtre une affectueuse poignée de main.

—Je télégraphierai dès mon arrivée à Québec. Au revoir et encore une fois, merci, mon cher ami.

—Bon courage, Docteur. J'aurai demain à ma messe une intention spéciale pour la pauvre mère agonisante.

Le lendemain soir, le Curé recevait cette dépêche: "Cousine morte. — Suis arrivé en temps. — Reviendrai lundi soir. Préparez chambre pour petite Andrée.

Dr. Durand."

CHAPITRE II

Yves Marin à Paul Lauzon,

Nominingue, 21 septembre 1918.

Bien cher Paul:

Ta dépêche est venue me surprendre dans les bois du nord, où elle m'a trouvé profitant des derniers beaux jours de l'année au milieu de cette campagne presque vierge, avec ses lacs remplis de poissons, ses grands arbres dont

le feuillage revêt chaque jour de plus éclatantes teintes, ses oiseaux qui commencent leur migration. Je m'enlisais dans la contemplation de ces grandioses spectacles et il a fallu la nouvelle de ton arrivée au pays pour me réveiller de ma torpeur et me faire boucler mes malles.

Inutile de te dire combien je suis heureux de te voir enfin sorti de l'horrible fournaise, il faut y être passé pour savoir avec quel soupir de soulagement on salue à son retour le sol natal. Mais je ne veux pas te causer banalité et tous les mots, toutes les protestations de joie en seraient pour deux amis comme nous qui avons vingt mois durant affronté ensemble marmites, balles et baionnettes allemandes. Aussi, cher Paul, je m'empresse de réunir armes et bagages et serai dans trois jours à Montréal, pour te recevoir,

Ton ami,

Yves.

N.B.—J'ouvre ma lettre, mon cher Paul, depuis que j'ai reçu ton télégramme, on vient de m'apporter une autre dépêche m'annonçant que grand oncle Pierre Marin, le seul parent que je connaisse, est mourant à St-Irénée. C'est l'ironie de notre pauvre existence, mon ami, que chacune de nos plus grandes joies soit aussitôt trempée de larmes. Je prends immédiatement le train pour Montréal et de là pour St-Irénée via St-Hyacinthe Je ne serai donc pas capable d'être à ton arrivée et nous serons obligés de différer de quelques jours notre embrassade. J'espère que tu sauras patienter, notre poignée de main n'en sera que plus chaude et affectueuse.

Cet oncle est un brave cultivateur resté célibataire, n'ayant jamais osé faire la cour à une femme. Héritier du domaine familial, il a consacré sa vie entière à le développer, à l'enjoliver, à faire rendre à son maigre sol son maximum de production. Chaque année une nouvelle somme allait rejoindre les anciennes économies, un nouveau lopin de terre venait s'ajouter à l'ancien patrimoine et fallait voir avec quel orgueil le bonhomme promenait ses yeux ravis sur ses champs s'étendant presqu'à perte de vue.

Là-bas, on le disait énormément riche, mais Dieu sait ce que représentent ces fortunes fabuleuses dans nos campagnes! Pour moi, c'était un homme à son aise, âpre au gain, d'une économie cotoyant l'avarice; d'ailleurs très pieux, très charitable, d'humeur toujours joyeuse, un vrai type de l'habitant canadien d'autrefois.

De plus, il est très instruit! Chose rare dans nos campagnes, il reçoit tous les journaux, toutes les revues du pays, non seulement les publications ayant trait à l'agriculture, mais aussi des revues littéraires et scientifiques, et lors des courtes visites que je lui ai faites, il m'a toujours surpris par son érudition.

La dernière fois que je l'ai vu, il y a un an lors de mon retour d'outre-mer, il était encore solide comme un chêne. Malgré ses soixante-seize ans, nous avons fait ensemble le tour de ses terres et à l'entendre parler de ses projets d'avenir, on aurait cru qu'il devait être immortel.

Dieu veuille que ce ne soit pas encore la fin, car malgré l'indifférence apparente que je lui ai témoignée et dont notre différence d'âge, la direction opposée de notre vie, la diversité de notre éducation étaient les causes je m'aperçois à la seule pensée qu'il peut mourir, que ce veillard me tient au coeur avec toute la force du grand lien familial. On a beau n'être pas du même temps, n'avoir pas eu la même éducation, ne pas partager les mêmes goûts, les mêmes opinions, le sang crie plus fort que toutes ces choses conventionnelles et nous réunit bien étroitement dans l'adversité.

Je constate que je ne t'avais pas dit dans la première partie de ma lettre que j'avais été reçu notaire. Oui, mon bon Paul, j'ai racheté la parole donnée à mon père mourant, je serai le onzième notaire Marin, le Notaire Marin XI. C'est une dynastie comme une autre et ce pauvre papa avait tant à coeur cette tradition de notre famille que je n'ai pas pu ne pas me rendre à son suprême désir malgré ma répulsion pour cette aride profession, soeur jumelle des ronds-de-cuir administratifs.

Depuis mon retour, j'ai pioché avec ardeur la procédure notariale, le code de ci, le code de ça, et grâce à la bienveillance de Messieurs les Examinateurs, j'ai été admis en juillet dernier à la profession. Il ne me reste plus qu'à me faire une clientèle. Heureusement que mon père a eu la bonne idée de me laisser une jolie fortune, la somme de quarante-deux mille trois cent vingt-deux piastres et quarante-trois centins bien comptée que vient de me remettre "La Société Nationale de Fiducie" mes tuteurs. Tu vois que je suis déjà exact comme un vrai notaire, — et avec cela je puis attendre la clientèle, même si cette dernière retarde un peu à venir.

D'ailleurs j'ai quelques bons projets dans la tête que nous tâcherons de réaliser ensemble et qui devront à défaut de gloire, nous apporter la fortune d'ici quelques années.

Mes amours avec Berthe LeSieur vont toujours bon train, nous devons nous fiancer au printemps. Jeanne Lalande a bien hâte de te voir revenir, et espère nous imiter aussitôt que tu seras parmi nous.

Jusqu'à nouvel ordre, je serai à St-Irénée. Si mon oncle se rétablit, je reviendrai immédiatement à Montréal, sinon, je ne le quitterai pas tant qu'il y aura du danger. Je me souviens que lors du départ du 22ième, le cher veillard n'a pas craint de faire le voyage à Amherst pour venir me donner la suprême poignée de main, et je tiens à être auprès de lui aussi longtemps qu'il ne sera pas sensiblement mieux.

Ton ami,

Yves.

CHAPITRE III

A demi couché sur son fauteuil à bascule, Pierre Marin, le grand amant de la terre, le solitaire de St-Irénée, la providence des pauvres et des malheureux, attend la mort avec cette douce sérénité que donne à ses fidèles la foi chrétienne.

Ce matin, Monsieur le Curé Ferrier est venu lui porter le Bon Dieu et lui administrer les derniers Sacrements. Depuis longtemps déjà, ses affaires temporelles sont réglées, et comme, sur sa demande expresse, le médecin venu de St-Hyacinthe lui a avoué qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison, il vient de faire généreusement le sacrifice de sa vie et les yeux fixés sur le Christ d'argent qu'il détient comme une relique de son arrière grand'père, il se prépare à paraître devant le Juge Suprême.

Les époux Lambert, les seuls serviteurs qui aient jamais partagé ses labeurs, essaient en vain de cacher leur chagrin, et, incapables de maîtriser leurs pleurs, ils consentent à se laisser remplacer auprès du malade par des voisins charitables.

"Quelle heure est-il?" demanda-t-il péniblement.

"Sept heures et demi. Nous avons envoyé à la gare, le train est en temps et dans un quart d'heure Pierre Nolin qui attend avec son automobile vous amènera notre neveu, ne vous fatiguez pas.

—Avez-vous demandé au Curé de repasser après souper?

—Pierre Larose le lui a dit, reposez-vous, Monsieur Marin.

—Voulez-vous me porter dans mon lit, je me sens plus faible?

Le malade était à peine installé dans son lit qu'un son de corne d'auto se fit entendre:

—C'est mon neveu!" dit le veillard tout transformé", vite! faites-le entrer!"

—"Mon oncle!" étouffa Yves en entrant dans la chambre bientôt suivi de Monsieur Ferrier et du Docteur Durand.

—"Mon cher enfant!" s'écria le veillard en attirant sur son coeur ce neveu attendu avec tant d'impatience. "Que je suis heureux de te revoir avant de mourir, que je rends grâce à Dieu d'avoir prolongé ma vie assez longtemps pour recevoir ton dernier adieu et que je te remercie d'être ainsi accouru à mon dernier appel. Vois-tu, mon garçon, on peut durant sa vie être un ermite, un solitaire, quand vient le moment du grand départ, il est bien doux de presser dans ses bras quelqu'un des siens, de s'entendre dire le suprême aurevoir par quelqu'un de sa famille. Notre famille se résumait à nous deux, moi le vieux, le représentant de l'ancienne génération, des anciennes traditions, des jours de jadis, et toi, l'espoir de demain, l'avenir. Tu trouveras dans ma chambre, dans un coffret de fer que Lambert te désignera, mes deux testaments, mon testament légal, par lequel je t'institue mon seul héritier et aussi mon testament moral, dans lequel j'ai résumé l'expression des rêves de ma vie. Ces rêves j'étais trop vieux pour les réaliser, mais toi qui as tout l'avenir devant toi, je t'en confie la réalisation. Ce soir quand je serai devant Dieu, tu laisseras un instant ma dépouille à la garde de mes bons voisins, tu t'enfermeras dans ma chambre, et là tu liras ce testament moral que je te destine. Peut-être me trouveras-tu trop exigeant quand on est jeune et que l'avenir s'ouvre souriant devant soi, que les plaisirs, les distractions, la jeunesse enfin offre son mirage trompeur, le devoir et le sacrifice font peur quelquefois, et pourtant, prometsmoi de ne rien décider avant d'avoir mûrement réfléchi et de faire tout en ton pouvoir pour réaliser mes espérances, quelques sacrifices que cela doive te coûter.

Mon oncle, vous allez bientôt vous rétablir....

—Non, je ne me fais pas d'illusions, d'ailleurs, la science elle-même s'est déclarée impuissante. Mais avant de mourir, je veux que tu me promettes, devant nos amis, de toujours faire tout en ton pouvoir pour conserver intact le patrimoine que je te laisse et qui a entièrement été défriché par nos pères. Dis, peux-tu me promettre cela?

—Oui mon oncle, je vous le promets.

—Merci mon cher enfant, je sais que je puis compter sur ta promesse et mourir tranquille.

Puis, apercevant le Curé et le Docteur qui

s'étaient retirés à l'écart, "Merci d'être accourus à mon chevet mes bons amis. Je regrette Docteur que votre science soit impuissante je constate que j'aurai été votre plus mauvais client; je suis comme les pins des forêts, les maladies ordinaires ne les affectent pas, il n'y a que la foudre et la hâche du bûcheron qui les terrassent Monsieur le Curé, voulez-vous dire le chapelet, je me sens plus faible.

Dans le silence solennel de la chambre mortuaire, la voix du prêtre s'éleva: "Je crois en Dieu, le Père Tout Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre..." A laquelle répondaient les assistants recueillis, la voix du malade, toujours de plus en plus faible se mêlant à cette prière. Le Docteur qui s'était approché du lit surveillait les progrès de la mort. Et de tous ces coeurs simples, montaient vers Dieu de sincères prières, suprême adieu à l'âme immortelle de ce fils de la glèbe.

"C'est fini !!! la mort a fait son oeuvre dit le Docteur. "Il n'a pas eu la moindre souffrance, ce fut comme la lampe qui s'éteint faute d'huile..."

On jeta sur le cadavre un drap blanc en attendant la suprême toilette.

Ces évènements s'étaient succédés avec une telle rapidité pour Yves, qu'il en était resté comme stupéfié. Cet oncle , cet humble artisan de la terre, comme il lui était soudain apparu grand dans la mort, comme jusqu'alors, il l'avait méconnu!

Il fut tiré de sa torpeur par le père Lambert qui venait lui demander ses ordres et offrir ses services. Revenu à la réalité cruelle, il pria le vieux serviteur d'agir à sa guise mais comme le veillard restait perplexe, le Docteur et le Curé qui avaient compris son embarras vinrent se mettre courtoisement à la disposition du jeune homme et avec le concours de quelques voisins, le grand salon fut en moins d'une heure converti en une chapelle ardente au milieu de laquelle, sur un catafalque improvisé, reposait dans la calme tranquilité de la mort la dépouille de Pierre Marin.

Alors Yves pria Monsieur le Curé de réciter le chapelet et tous les assistants vinrent s'agenouiller dans la chambre mortuaire faisant monter vers Dieu leurs prières naives.

—"Vous devez être fatigué, Monsieur Marin, dit le bon prêtre qui savait quelle course notre ami avait fournie depuis les forêts du nord jusqu'au pauvre village, pour répondre à l'appel suprême du vieil oncle. Il faut aller vous reposer, Monsieur le Docteur et moi veillerons votre oncle."

Malgré sa fatigue, Yves ne se sentait pas sommeil, mais ne devait-il pas se rendre au dernier voeu du veillard et prendre connaissance de ses deux testaments.

Lambert le conduisit dans la chambre de Pierre Marin et sortant avec vénération une petite boîte de fer-blanc, "Vous trouverez dans ce coffret ce que votre oncle vous a indiqué. Bonsoir Monsieur."

Demeuré seul, Yves ouvrit le coffret, il ne contenait que deux enveloppes dont l'une volumineuse et l'autre très mince. Il ouvrit cette dernière, et lut: "Ceci est mon testament: Je recommande mon âme à Dieu, le priant de me recevoir au nombre de ses Bienheureux.

Je m'en rapporte à mon exécuteur testamentaire des frais de mon enterrement et des messes à être dites pour le repos de mon âme.

Je donne tous mes biens meubles et immeubles à mon neveu, Yves Marin, l'instituant mon légataire universel et le nommant mon exécuteur testamentaire.

Pierre Marin"

C'était ce que le vieillard avait intitulé son testament légal. L'autre enveloppe devait contenir ce qu'il avait appelé son testament moral. Yves l'ouvrit avec recueillement, comme si toute l'âme de son oncle devait y être renfermée. Il lut:

"Bien cher Yves :

Il y a toujours eu dans notre famille une double tradition, depuis Pierre Marin, notre arrière grand-père, notaire royal et concessionnaire du domaine que je te laisse, l'aîné des fils a toujours été notaire et le cadet a hérité du domaine familial. La concession telle que faite à notre aïeul en 1672 par le Seigneur Pierre de St-Ours, comprenait exactement ce que je te lègue, mais depuis cette époque reculée, elle fut à plusieurs reprises morcelée. Mon père, à force de travail et d'économie, avait réussi à tout racheter, mais comme il avait une nombreuse famille, notre beau domaine fut de nouveau morcelé. Ton grand-oncle, Joseph, eut la terre douze, ton oncle Paul la terre quatorze, Jean la terre treize, ta tante Doré hérita du lot quinze, François eut les numéros huit, neuf et dix. J'étais le second et j'héritai de la maison paternelle et de ses dépendances. Quant à ton grand-père, suivant la tradition, il s'était fait notaire et hérita des propriétés de ville.

Depuis cette date, tes oncles Joseph, Jean, François et Paul vendirent leurs terres et émigrèrent aux Etats-Unis où ils moururent. Ta tante Doré vendit également la sienne pour aller demeurer à Montréal où elle mou-

rut peu après sans laisser d'enfants. De notre nombreuse famille, il ne restait donc au pays que celle de ton grand-père et moi. De notre beau domaine de jadis, il ne restait que la vieille maison de pierre et ses dépendances. Au village natal, il n'y avait plus que moi pour continuer la tradition, pour racheter notre vieux patrimoine passé à des mains étrangères, et c'est à cette oeuvre que j'ai consacré ma vie entière. Ton grand-père mourut ne laissant que ton père pour lui succéder. A son tour, ton pauvre papa mourut à peine âgé de trente-cinq ans et quand je ne serai plus là, tu resteras le seul homme de notre famille qui puisse continuer la double tradition de notaire et de laboureur de la terre jusqu'ici ininterrompue. Ta tâche sera lourde, mon cher enfant et pourtant tu ne serais pas un Marin si tu essayais de t'y dérober.

Le domaine que je te laisse, nous l'avons à trois fois reconquis, il est bien à nous, il ne faudrait pas que les sueurs de notre aïeul Pierre Marin, qui en a abattu les premiers arbres, que les peines de mon père qui l'a racheté des mains étrangères, que mes propres sacrifices à moi qui l'ai reconstitué parcelles par parcelles, aient été inutiles!"

Puis, suivait l'historique de chaque coin de ces champs, par qui ils avaient été défrichés, qui les avait le premier ensemencés, telle pièce de friche avait été déboisée par l'arrière grand-père, une troisième par le père, où la première maison avait été érigée quand Pierre Marin, le notaire royal, incapable de nourrir sa nombreuse famille des revenus de sa profession avait demandé à la terre son pain quotidien, chaque lopin de terre avait son histoire, chaque orme laissé au milieu des terres cultivées l'y avait été avec intention, chaque arbre du bosquet, en avant de la maison, avait son anecdote, le moindre petit pont jeté sur un ruisseau rappelait un souvenir.

Puis venait l'histoire de la vie du pauvre vieillard, son désespoir de voir ses frères, l'un après l'autre, déserter la terre, s'exiler dans les villes, y perdre bientôt non seulement les traditions familiales, mais aussi le sentiment national, le regain de confiance qui lui était revenu au contact du père de notre héros, homme de haute intelligence, travailleur acharné, chez qui le respect des traditions semblait presqu'une religion.

Puis cette dernière espérance lui était échappée, le notaire Paul Marin était mort dans la force de l'âge ne laissant qu'un seul fils, Yves, à cette époque, âgé de treize ans. Toutes ses espérances s'étaient alors portées sur lui, le pauvre collégien, ce faible enfant qui avait perdu sa mère à l'âge de dix ans et qui venait de perdre son père... Malgré une apparente indifférence, il s'était toujours intéressé à lui, il avait attendu avec anxiété sa sortie du collège. Tiendrait-il la promesse faite à son père mourant, continuerait-il la tradition familiale? En apprenant qu'Yves avait commencé ses études de loi, le vieillard avait senti ses espérances augmenter, s'il avait compris la grandeur du voeu suprême fait à son père, résisterait-il à la prière qu'il lui adresserait un jour?

Puis les journaux lui apprirent que la guerre était déclarée en Europe et que le Canada envoyait un détachement au secours de la mère-patrie. L'effarement du brave homme fut grand, si son neveu allait s'embarquer dans cette aventure? Quelques jours plus tard, c'était le 17 octobre 1914, il avait bien vive à sa mémoire cette date fatale, une lettre vint achever sa consternation, Yves venait de s'enrôler dans le 22ième. S'il allait être tué ! ! ! Et pour quoi? pour qui? la France, l'Angleterre, peut-être le Canada? Allonc donc, ils étaient cyniques ces hâbleurs!... Le Canada! la défense du Canada, elle était ici, dans la continuation de nos traditions, dans le développement de notre pays, de ses industries, dans l'industrialisation de notre agriculture, dans l'exploitation de nos ressources naturelles.

Mais le Rubicon était traversé, il n'y avait plus à y revenir, et le vieux cultivateur, fidèle à son système, finit par se complaire à trouver chez son neveu les traditions de vaillance dont ses pères avaient jadis donné l'exemple, alors que, suivant l'expression de Charlevoix, les habitants de Nouvelle-France cultivaient leurs terres les armes à la main.

Lorsque le régiment s'embarqua à Amherst, en mai 1915, il avait tenu à être présent pour donner à son neveu une dernière preuve de son admiration. "Va mon enfant, conduis-toi en vrai Marin, et si notre famille doit s'éteindre avec toi, sa fin sera une apothéose."

Mais revenu chez lui, comme il avait tremblé durant ces deux ans qu'Yves avait passés sur les lignes de feu. Et puis, un matin qu'on lui avait apporté un télégramme du ministère de la Milice, comme il avait hésité avant d'ouvrir l'enveloppe. En apprenant que son neveu, assez sérieusement blessé à la prise de Paschendoele, revenait au pays, il avait oublié les douleurs que le jeune homme devait souffrir de ses blessures pour ne penser qu'à la joie du retour.

"Quand je ne serai plus, mon cher enfant,

c'est toi que je charge de me remplacer. Je ne veux pas te faire manquer à la parole donnée à ton père, mais tu peux remplir à la fois le double rôle de notaire et d'agriculteur. Tu peux venir t'installer ici dans notre vieille maison où tout un passé te rattache, où sont nés et sont morts nos pères, ce sol arrosé de leurs sueurs, ne le laisse plus passer entre les mains des étrangers. Je sais que ce que je te demande te coûtera beaucoup de sacrifices; mais songe que le devoir doit passer avant le plaisir, la vie est bien courte et le devoir accompli est la plus grande consolation que l'on puisse ressentir lorsque comme moi, on touche presqu'à la tombe.

Si tu dois faire de grands sacrifices, si tu dois faire violence à ton coeur, pense à moi, moi aussi j'ai immolé le mien au service de nos traditions. J'avais vingt-deux ans, je devais me marier avec une jeune fille que je trouvais très jolie, que j'aimais comme on aime à cet âge. Mais, mes frères désertaient la terre; morceau par morceau le domaine se désagrégeait, alors j'ai fait taire mon coeur, j'ai sacrifié mon bonheur et comprenant que là était mon devoir, j'ai promis à mon père mourant de consacrer ma vie à reconquérir notre cher patrimoine. Dans le salon, tu trouveras un vieil album, il contient les portraits de tous nos aïeux, interroge ces figures basanées, demande-leur de te donner de la force. Laisse-là, la ville et sa vie factice, reviens au pays qui te tient par toutes les fibres de ton être, épouse une jeune fille de chez-nous, fonde un foyer et continue notre famille telle que l'avait rêvée Pierre Marin, le notaire défricheur."

Très ému, Yves replia les feuilles éparses, les remit dans leur enveloppe et se laissa aller à la rêverie jusqu'à ce que ses forces épuisées, le sommeil l'eût gagné.

Le lendemain matin, il fut tout surpris de se trouver couché avec ses habits. Il refit rapidement sa toilette et descendit au salon où la théorie des voisins se succédait auprès de la dépouille de son oncle.

La nouvelle de la mort s'était rapidement répandue dans le village et chacun s'empressait de venir rendre les derniers hommages à cet homme de bien qui s'en allait avec le respect de tous Les villageois arrivaient recueillis, venaient faire une courte prière auprès du catafalque et passaient ensuite les femmes dans la salle à manger et les hommes à la cuisine où l'on continuait à s'entretenir de choses indifférentes. A divers intervalles ces conversations étaient interrompues par Madame Lambert qui venait avertir "On dit le chapelet", alors tout le monde passait dans la chambre mortuaire et les prières naïves montaient en un flot d'encens vers le ciel.

Profitant d'un moment où le salon était désert, Yves vint s'agenouiller auprès du vieux mort et lui qui depuis longtemps avait oublié la prière, il sentit renaître la piété de ses dix ans. Puis, apercevant l'album mentionné par son oncle, il l'ouvrit.

C'était d'abord, reproduit d'après une peinture à l'huile, une photographie de Pierre Marin, le premier du nom, l'ami de Jean Talon. Il était arrivé au pays avec le grand Intendant, le 12 septembre 1665 à bord du "St-Sébastien", et après avoir deux années durant exercé sa profession à Québec, lorsque Monsieur de St-Ours obtint sa concession, il l'avait suivi dans sa vie aventureuse et avait été son premier censitaire. Quelle raison l'avait porté à prendre sa concession dans la limite extrême sud de la seigneurie? Etait-ce par simple caprice de son caractère aventurier? Etait-ce pour s'offrir en exemple aux autres colons quelquefois trop timides?

C'était un bel homme aux traits énergiques offrant avec notre jeune héros une certaine ressemblance, en dépit de ses longs cheveux et de son costume à la Louis XIV.

Yves contempla longuement cet ancêtre, esprit cultivé, universellement estimé à Québec, où Talon et de Courcelles avaient vainement tenté de le retenir et qui n'avait pas hésité un instant devant le dur labeur qui l'attendait au milieu de forêts vierges, devant les dangers et les privations que lui coûteraient ces quelques âcres de terre qu'il s'était donné pour mission de livrer à la civilisation.

Sur la page suivante, c'était Jeanne-Marie Couillard, petite fille de Louis Hébert, sa souriante compagne. Durant les premières années du défrichement, le pionnier laissait sa femme au fort de St-Ours n'osant pas lui faire partager ses dangers et ses misères, et c'était chaque semaine de longues randonnées à travers bois et champs pour aller embrasser sa douce épouse et les bébés roses. Devant ce sourire qu'un peintre improvisé lui avait conservé à travers les âges, Yves pensait aux poignantes angoisses qu'elle avait dû endurer durant ces semaines d'absence alors que les Iroquois infestaient le pays.

Puis venait Jean, le second notaire, le filleul et le protégé de Jean Talon, Pierre et Paul, ses frères morts en 1691 en combattant sous les ordres de Monsieur de Valrenne contre Schuyler à Laprairie, Louise, religieuse Ursuline, et enfin François, le plus jeune, le continuateur de la tradition agraire; c'est lui qui avait érigé la première maison. Il était

mort en 1758, trois jours la victoire de Montcalm à Carillon.

Et la série se continuait: Pierre troisième notaire, Jean, son frère mort à Oswego, leurs soeurs mariées à des officiers et retournées en France; Pierre, le quatrième notaire et agriculteur, il avait divisé le domaine entre ses soeurs et frères dont trois moururent en héros sur les plaines d'Abraham, plus loin ses deux petits-fils, Jean et Louis, morts à St-Antoine en 1837, un troisième de ses petits-fils, député, et mort après avoir, avec Cartier et McDonald, mérité le titre de Père de la Confédération Canadienne, enfin l'arrière-grand-père, beau vieillard à barbe blanche, personnifiant la double tradition agraire et professionnelle.

La page suivante représentait le grand-père avec sa figure joviale et épanouie, l'autre le vieil oncle alors qu'il était jeune et rempli d'enthousiasme, ses oncles, les pauvres émigrés, son père froid et austère, sa mère souriante et douce,lui-même d'après une photographie prise en uniforme de lieutenant, deux jours avant son départ d'Amherst Et puis, il y avait une série de pages vides...

Devait-il interrompre la tradition?

Yves s'approcha du pauvre corps rigide et lui parlant comme s'il pouvait encore l'entendre: "Je promets!" dit-il.

Le lendemain, les derniers devoirs rendus à son oncle, notre ami reprit le chemin de Montréal, après avoir annoncé aux Lambert, son retour pour la semaine suivante.

Pendant le trajet vers la métropole, le Notaire Marin un peu calmé des émotions qui l'avaient assailli ces jours derniers, repassait mentalement la suite des évènements qui devaient tant modifier sa vie, quand tout à coup une idée le frappa à laquelle il n'avait pu jusqu'alors s'arrêter: "Quelle était donc cette jeune fille en noir, dans le banc à côté de moi à l'église, et qui pleura à chaudes larmes durant toute la messe funèbre?"

CHAPITRE IV

Depuis deux jours qu'elle avait en sa possession la fameuse dépêche envoyée par le Dr. au Curé Ferrier et que ce dernier lui avait fait parvenir immédiatement, la mère Victoire Laurent l'avait lue et relue au moins cent fois et à chacune de ces lectures elle en était restée de plus en plus perplexe. N'y tenant plus, elle mit son manteau et son chapeau et se rendit au presbytère.

"Qu'y a-t-il? demanda le brave ecclésiastique, qu'elle trouva en train de lire son bréviaire et que son intrusion parut surprendre.

—"Il y a cela, Monsieur le Curé, dit la brave femme en lui tendant la dépêche. Avez-vous lu ce télégramme? Faut-il être simple pour envoyer une dépêche pareille!

—Mais ma bonne Victoire, je ne vous comprends pas...

—Comment? Vous ne me comprenez pas! Où avez-vous donc tous la tête? Mais, l'avez-vous lue cette dépêche?

—Certainement je l'ai lue, et j'approuve le Docteur!...

—Ma grande foi du Bon Dieu, c'est à croire que ma vieille tante Madeleine, avait raison quand elle disait, malgré le respect que je vous dois, que plus on est instruit, plus on est...!

—Mais encore une fois ma bonne Victoire, je ne comprends pas votre hésitation devant une bonne oeuvre à accomplir!...

—Qui vous dit que je refuse de faire une bonne oeuvre?...

—Enfin, je ne comprends pas...

—Vous ne comprenez pas. Eh bien moi, Monsieur le Curé, je comprends encore moins. Tenez! lisez! "Préparez chambre pour petite Andrée."

—Vous ne prétendez pas que le Docteur envoie cette pauvre enfant à l'orphelinat?

—Mon Dieu Seigneur, Monsieur le Curé, que vous êtes dur de comprenure ce matin. Dieu me garde d'avoir une pareille pensée, mais encore, faut-il savoir quel âge elle a cette petite Andrée. Est-ce un bébé? Est-ce une jeune fille de quinze ans? Est-ce une gamine de dix ans? Le Docteur ne le dit pas. Vous en a-t-il parlé de cette enfant?

—Ah! je comprends maintenant.

—C'est pas trop tôt Monsieur le Curé.

—J'avoue, ma brave Victoire, que je suis perplexe moi-même, et pourtant ça ne doit pas être un bébé puisque le Docteur parle de lui faire préparer une chambre.

—Ca ne doit pas être une bien grande Demoiselle non plus, puisqu'elle dit "la petite Andrée."

—J'ai lu la lettre de la mère, elle parlait elle aussi de sa "petite fille," elle doit avoir une dizaine d'années cette enfant.

—Comme ça, Monsieur le Curé, pas besoin d'un ber?...

—Non risquez plutôt une petite couchette, vous pouvez demander aux Loranger, dont les enfants sont grands, de vous prêter la leur en attendant une installation définitive." Et bien convaincu d'avoir parlé "ex cathedra"... le brave Curé s'en retourna en récitant son bréviaire.

La mère Victoire, sortie enfin de son indécision courut chez ses voisins emprunter leur

petite couchette d'enfant et se mit en devoir de faire l'installation de la chambre de la chère orpheline

"Les chambres d'enfant, il faut que ce soit gai", se dit-elle, et elle fit apporter du magasin des rouleaux de papier-tenture avec dessins fantaisistes pour en couvrir les murs de la chambre de la petite Andrée. Et puis comme ce pauvre Docteur oublierait certainement de lui apporter ses joujoux, elle choisit la plus belle poupée que le marchand put lui fournir et veilla jusqu'à minuit pour lui confectionner des robes. Et ce fut durant deux jours une sélection de jouets d'enfants comme jamais le village n'en avait vue et que la brave femme accumulait pour sa chère petite Andrée. "Je ne veux pas qu'elle s'ennuie, cette petite, elle est bien assez malheureuse d'être orpheline."

Enfin, le grand jour arriva, Victoire, toute remplie d'impatience, attendait le Docteur et sa petite protégée.

Les voisins avaient eu vent de ses longs préparatifs et n'étaient pas moins anxieux qu'elle. Enfin, des pas résonnèrent sur le perron et la ménagère s'empressa d'aller ouvrir, les bras grands ouverts pour y recevoir l'orpheline, mais quelle ne fut pas sa surprise en apercevant au bras du Docteur, une belle Demoiselle d'une vingtaine d'années.

"Ma chère Victoire, je te présente Mademoiselle Andrée Deshaies, qui vient demeurer avec nous.

—Commet, la petite Andrée... c'est Mademoiselle?

—Mais certainement Victoire, as-tu préparé sa chambre?...

—Si, j'ai... Mais Docteur, vous aviez dit "la petite Andrée"... J'avais cru... et c'est...

—Mais! Victoire...

—O les hommes! O les hommes! Mon Dieu que c'est bête!...

—Comment?

—Sainte Bénite, Docteur, on ne joue pas des tours pareils... Si vous m'aviez dit que Mademoiselle était... mais non vous dites la petite Andrée... et c'est...

Enfin, vous m'excuserez, Mademoiselle, nous croyions, Monsieur le Curé et moi, que vous étiez une petite fille d'une dizaine d'années et nous avons fait nos préparatifs en conséquence...

—Tu as préparé une chambre d'enfants...

—Venez voir... Aussi, je vous le répète, Docteur, c'est votre faute, quand on amène une Demoiselle, on annonce pas "la petite Andrée". Tenez voyez comme ç'aurait été gentil, si vous aviez été une petite fille... seulement, vous êtes trop grande!...

A la vue de la chambre avec son petit lit et la poupée bien parée, la figure de la jeune fille s'illumina d'un léger sourire, puis, touchée de l'embarras de la pauvre femme qui avait pourtant mis tout son coeur à l'enjolivement de la chambre, elle l'embrassa avec affection. "Merci pour la bonne pensée que vous avez eue, Madame. Depuis que je connais mon cousin, il a gagné toute mon affection et devant le trouble que vous vous êtes donné pour ensoleiller la vie de la petite orpheline que vous croyiez recevoir ce soir, je comprends que tout le bien qu'il m'a dit de vous n'était pas exagéré et que je vais vous aimer beaucoup!"

—Heureusement, nous avons encore la chambre des visiteurs, si vous voulez me suivre, Mademoiselle.

—Docteur, Monsieur Pierre Marin se meurt, on est venu pour vous chercher, mais comme vous n'y étiez pas, on a fait venir un Docteur de St-Hyacinthe.

—Comment, Monsieur Marin? J'y cours immédiatement. Vous donnerez à souper à cette pauvre Andrée, elle doit se mourir de faim.

—Mais quoi!... vous ne pouvez pas partir vous-mêmes sans souper, Monsieur le Docteur! Allons, venez prendre une bouchée au moins. Puisque je vous ai dit qu'ils avaient fait venir un autre médecin. Quand vous allez revenir, mon souper va encore être froid!...

Mais sans se soucier des jérémiades de la brave femme, le Docteur Durand avait repris son chapeau et était sorti avec précipitation.

Lorsqu'il revint quelques heures plus tard, les deux femmes étaient couchées. Victoire avait tenu à border elle-même le lit de la jeune fille. Malgré sa première déconvenue elle sentait qu'elle l'aimait déjà cette belle Demoiselle qui semblait si bonne et si gentille et que sa grande douleur rendait encore plus intéressante.

CHAPITRE V

Prévenu par une lettre qu'il avait trouvée là veille à son arrivée à Montréal, Paul Lauzon reçut son ami à la descente du train, et la joie de retrouver ce compagnon des bons et des mauvais jours vint faire diversion à la mélancolie à laquelle Yves était en proie depuis quelques jours.

Après les premières effusions passées, les deux jeunes gens se rendirent à la demeure de notre ami, où après un brin de toilette, ils

s'attablèrent devant un bon souper, chef-d'oeuvre de Madame Emond, la logeuse d'Yves.

C'est mieux que notre éternelle boîte de singe des tranchées, n'est-ce pas? dit-il.

—Je t'avoue que j'ai une faim à avaler n'importe quoi, tout comme si j'avais passé la journée à creuser des contre-mines." Et puis la conversation roula quelques instants sur la longue maladie de Paul dans un hôpital du Sud de la France, sa convalescence, son retour, et puis naturellement, ils parlèrent de la vie horrible qu'il avait menée en Europe depuis le retour d'Yves, de la blessure reçue à la prise de Cambrai des évènements qui venaient de se passer et de la mort du vieil oncle que Paul avait connu à Amherst, lorsque l'octogénaire était venu dire le suprême adieu à son neveu.

—Et tes projets que nous devions réaliser ensemble? Quand commençons-nous? Je t'avoue que mon père ne m'a laissé aucune fortune et sauf les maigres économies réalisées sur ma paie de capitaine, et mon diplôme d'architecte, je n'ai pour toute richesse que ma santé et une confiance inébranlable en mon étoile.

—J'ai bien peur, mon pauvre Paul, que mes projets soient ensevelis avec mon vieil oncle... Et il lui raconta ce que nous connaissons déjà, le testament de son oncle, la prière du mourant, la promesse faite sur la dépouille du mort et sa résolution bien arrêtée de la tenir.

—Je t'approuve complètement et je fais bien volontiers le sacrifice de la part des bénéfices que j'aurais pu retirer de la réalisation de tels rêves. Je suis moi-même un religieux des traditions et je suis persuadé que c'est ce qui fait les races fortes.

Hélas! nous qui sommes supposés composer la classe dirigeante, nous sommes les premiers à donner l'exemple de la désertion.

—Pourvu que Berthe pense comme toi..."

C'était la première fois que le jeune notaire formulait tout haut cette crainte que depuis deux jours il commençait à éprouver, d'une manière vague d'abord et puis, à mesure qu'il examinait plus froidement la position, cette pensée d'un refus possible de la part de Berthe LeSieur de vouloir le suivre dans l'humble village, lui serrait de plus en plus le coeur. Berthe était la fille unique d'un négociant riche, et depuis sa plus tendre enfance, elle avait vu toutes les volontés plier devant ses caprices et ses exigences. Frivole et coquette, elle n'était ni plus mauvaise, ni meilleure qu'une autre; mais ne vivant que pour le plaisir de vivre, n'ayant d'autre but dans la vie que sa satisfaction personnelle égoiste, saturée d'orgueil et de suffisance, étrangère à toute pensée de dévouement et de sacrifice, comprendrait-elle toute la grandeur de l'immolation au devoir. Yves l'avait rencontrée chez des amis, il avait tout de suite été gagné, captivé par la grâce, l'élégance et la beauté de cette poupée si charmante, il s'était fait l'esclave de ses caprices, ils avaient fait ensemble des rêves de bonheur pour l'avenir; mais ces rêves avaient un tout autre cadre que l'austérité d'un petit village morne et endormi comme le repaire de rentiers qu'était St-Irénée. Depuis deux mois qu'il était parti pour Nominingue, il n'avait reçu d'elle que des messives frivoles et presque froides.

—Dis donc Yves, Berthe t'attend ce soir, je l'ai rencontrée cet après-midi, elle m'a fait promettre de t'amener, elle a tellement hâte de te revoir.

Quelques instants plus tard, les deux amis faisaient leur entrée dans le salon de la jeune fille, où Jeanne Lalande avait donné rendez-vous à Paul.

—Mon pauvre Yves, comme tu dois être fatigué? Ce n'est pas raisonnable à moi de te forcer à veiller très tard ce soir; mais je me sentais tellement le désir de te voir que je n'ai pas voulu attendre à demain.

—Nous vous laissons dit Jeanne, Paul vient me reconduire chez-moi, il reprendra Yves à son retour.

—Bonsoir, mes amis, je ne vous retiens pas je sais que vous avez vous-mêmes encore bien des choses à vous dire!...

Mon pauvre chéri! dit-elle, quand ils furent seuls. Comme j'avais hâte de te revoir, il me semble que tu es parti depuis des années. Tes yeux sont abattus, tu as dû ne pas les fermer durant ces trois affreux jours. Ce doit être si ennuyeux ces cérémonies funèbres, même comme dans ton cas, quand c'est un parent éloigné; mais nous allons te distraire mon chéri, et le souvenir de ces choses tristes va bientôt disparaître. D'abord, depuis que tu es parti pour Nominingue nous avons fait quantité de projets pour cet hiver; nous allons avoir des soirées chaque semaine et puis nous nous sommes formés en club pour faire de longues excursions en raquettes, et puis, les Dames patronesses du "Sou à la France" vont donner six grandes tombolas dans diverses parties de la ville et c'est notre groupe qui en aura charge, j'ai déjà choisi les costumes pour deux de ces soirées, ce sera très original, et puis, sais-tu, nous allons avoir une saison d'opéra, notre clan a promis de ne pas manquer une semaine, et puis...

Yves rêveur, la laissait caqueter tout sur-

pris lui-même de son indifférence à ces projets qu'il aurait, il y avait une semaine à peine, accueillis avec tant d'enthousiasme.

Elle s'en aperçut: "Dis donc mon grand, tout cela ne semble pas t'intéresser? Est-ce que la mort de ton vieil habitant d'oncle serait la cause de ce changement? Tu en parlais autrefois en souriant presque comme d'un indifférent, sa perte t'aurait-elle affecté à ce point?

—Plus que je l'aurais jamais cru. Cet homme que je reconnais avoir méconnu durant sa vie, je l'ai trouvé tellement grand devant la mort que je me reproche de n'avoir pas su l'apprécier jadis.

—Mais non, mon chéri, tu as été très chic au contraire, de partir du nord pour venir recevoir son dernier soupir, de te donner la peine d'assister à ses funérailles, lui qui ne s'était jamais occupé de toi, qui avait vécu sa vie égoïste de vieux garçon solitaire, sans se soucier de toi qui étais seul au monde, comme tu me l'as si souvent dit, et qui souffrais tant de te savoir ainsi abandonné. Vois-tu, mon chéri, il ne faut pas faire d'héroisme inutile et courir après la douleur. Quand j'ai appris que tu étais accouru au chevet de ton oncle, que tu étais resté pour les funérailles, je t'ai approuvé tout en te plaignant de tout coeur, c'est si ennuyeux la souffrance et la mort; mais, maintenant qu'il repose parmi les morts, laisse ton oncle dormir en paix, et reprends ta vie de plaisirs à mes côtés, la vie serait trop embêtante si l'on s'attardait à rassasier nos chagrins et nos misères.

Et la jeune fille recommença à dresser des projets pour cet hiver qu'elle voulait plus joyeux et plus brillant que les précédents. Le jeune homme écoutait ce frivole babillage, se demandant s'il devait ce soir même révéler la grande transformation qui venait de s'opérer dans sa vie. Heureusement, Paul Lauzon vint, le reprendre.

—Yves vous a-t-il dit la bonne fortune qui lui arrivait? C'est un grand propriétaire terrien que vous avez l'honneur d'avoir dans votre salon ce soir.

—Comment? Il ne m'a rien dit encore.

—Il ne vous a pas dit qu'il venait d'hériter de son oncle de six cents arpents de terre avec maison grange, etc. C'est un riche héritier que notre ami Yves.

—C'est l'oncle de là-bas qui lui a laissé ces richesses? Mais alors, vive le grand oncle, c'était un brave homme...

—Seulement...

—Seulement, s'empressa d'ajouter Yves, qui craignait que son ami n'en dit trop long, il va me falloir partir dès samedi pour St-Irénée où le règlement de la succession me retiendra peut-être quelque temps éloigné et je vais me trouver dans l'obligation de te fausser compagnie.

—Mon pauvre chéri, comme tu vas t'ennuyer là-bas... Que vas-tu faire durant ce temps-là?

—Travailler ferme, mettre toutes ces affaires-là en ordre.

—Vendre ces terres?... Mais ça ne presse pas, tu pourras bien les garder quelque temps, ce serait peut-être amusant aller passer l'été là-bas!... Nous amènerions tout notre groupe, ce serait notre maison à nous, c'est ça qui ferait enrager mes bonnes amies, surtout Flore Caron, qui nous parle tout le temps de sa résidence d'été à Ste-Marguerite.

—Vous pourriez même aller y vivre toute l'année, si la maison est convenable, risqua Paul qui avait saisi l'anxiété de son ami et voulait tâter le terrain.

—Ho! mais non, durant la belle saison, la campagne c'est agréable c'est chic, du moins c'est la mode qui le veut ainsi, mais que ça doit être abrutissant l'hiver!... Pas de théâtre, pas de bals, pas de réceptions, des voisins lourdeaux qui ne savent jaser que de leurs vaches, leurs chevaux, leurs foins, leurs récoltes, et vous abrutissent avec leurs discours insipides!... Vous avez vraiment le plaisanterie cruelle ce soir, mon cher Paul, et surtout, n'allez pas mettre des idées aussi saugrenues dans la tête de ce pauvre Yves, c'est un idéaliste, un enthousiaste, un poète, il pourrait s'y laisser prendre; mais je tiens à l'avertir que s'il veut donner dans la pastorale je ne serai pas sa bergère, j'aime trop mes aises, ma bonne vie de plaisirs et de gaieté pour cela et aucune raison ne me forcerait à m'exiler de la sorte.

—Maintenant tu sais à quoi t'en tenir mon pauvre vieux, dit Paul, dès qu'ils furent sortis ça ne sera pas une maigre affaire que de décider cette jolie poupée à affronter les ennuis de la vie que tu t'es tracée; mais après tout, en sachant t'y prendre, tu sauras bien vaincre ses résistances. Ne perds pas courage.

—Nous verrons..."répondit le notaire qui s'absorba dans ses réflexions, rien ne presse d'ailleurs.

CHAPITRE VI

La mère Victoire qui jasait sur le pas de la porte avec Mlle Berénice, la ménagère du Curé, interrompit sa conversation ,pour dévisager les deux étrangers que le chemin de fer venait d'amener à St-Irénée:

"Ma grande foi de Dieu Mlle Berénice, je

crois bien que c'est le neveu de ce pauvre défunt père Marin.

—Mais certainement, Lambert que j'ai rencontré ce matin, m'a dit qu'il l'attendait aujourd'hui. Avec qui est-il donc ?

—Pas quelqu'un d'ici car je n'ai jamais vu cette figure-là. Hé! Madame Lemay! cria-t-elle, apostrophant la femme du marchand qui était à étendre son linge dans sa cour, c'est bien le jeune Marin, n'est-ce pas ?

—Mais certainement que c'est lui, il paraît qu'il vient s'installer dans la paroisse.

—Et l'autre ?

—Connais pas, ce doit être un de ses amis, c'est la première fois qu'il vient par ici, je l'ai entendu en faire la remarque au neveu Marin, comme ils passaient près de moi.

—Est-ce vrai que le jeune Marin est un Notaire ? questionna la ménagère du Curé.

—C'est ce que le Docteur m'a dit.

—Est-il marié ? demanda Madame Lemay qui avait des filles en âge de se caser ?

—Non, Monsieur le Curé a justement dit que s'il venait s'installer dans la paroisse, ce serait un parti bien avantageux. Mais au fait, Madame Victoire, vous qui avez une fille à la maison et une fille en âge de choisir un mari, c'est une pièce de choix qui vous est offerte.

—La pauvre chérie a trop de chagrin pour penser à ces choses pour le moment, ses pauvres yeux ne dérougissent pas, elle reste de longues heures à sangloter devant le portrait de sa défunte mère!... C'est une bien gentille petite fille et je voudrais bien la voir heureuse; mais pour le moment le Docteur m'a dit de respecter son chagrin, nous essaierons plus tard à la sortir et à la distraire.

—Dites donc, Père Lambert! s'écria tout à coup la marchande, hélant le fermier qui revenait de la gare avec quelques malles, "qui est-ce qui est avec le jeune Marin ?"

—Un de ses amis, un nommé Lauzon, il arrive de la guerre et vient se reposer ici quelque temps.

—Comment? Il a été à la guerre? Il a tué des Allemands ?

—Il parait. Monsieur Marin aussi a été à la guerre vous savez, c'est un brave homme lui aussi et pas faraud pour deux sous, il jase avec nous comme compère et compagnon, c'est tout le portrait de défunt son oncle.

—Est-ce vrai qu'il est notaire ?

—Ils sont tous notaire de pères en fils, dans la famille, à moins d'être habitants, et celui-ci sera les deux, car il doit venir s'installer à la maison où il pratiquera sa profession tout en surveillant ses champs.

—Et vous, père Lambert, qu'allez-vous devenir ?

—Il m'a promis que rien ne serait changé il veut même absolument que nous continuions à demeurer à la maison comme par le passé du moins jusqu'à ce qu'il se marie, ce qui ne saurait tarder beaucoup, car un jeune homme aussi riche que lui ne peut rester vieux garçon. Allons bonsoir la compagnie.

Monsieur le Curé appela sa ménagère, la marchande ayant terminé d'étendre sa cordée de linge, la mère Victoire laissée seule, dut cesser son commérage, faute de partenaire.

Pendant ce temps, nos deux jeunes amis, arrivés à la ferme, commençaient leur installation sommaire.

Paul enfin complètement libéré de ses obligations de service avait tenu absolument à accompagner son ami dans la visite de son nouveau domaine.

—Que c'est gentil ici!... s'écria-t-il enthousiasmé en entrant dans la vieille maison de pierre. Que c'est grand, que c'est spacieux, que tout y est vaste et que nous sommes sôts de nous entasser dans les villes quand il y a tant d'espace et d'air pur à la campagne

La nouvelle demeure du jeune notaire comprenait un corps principal de quarante pieds de front sur une profondeur de cinquante, avec rallonge en brique, servant de cuisine et de logement pour le ménage Lambert. L'entrée formait un vaste hall d'où l'on communiquait, à gauche dans un vivoir et dans la salle à manger, et à droite dans une immense salon qu'une arche massive divisait en deux. A l'arrière du hall, un escalier de chêne communiquait au premier étage où se trouvaient les chambres à coucher.

La maison était retirée du chemin de quelques arpents et le parterre en était bordé de quatre rangées d'arbres de tous âges et de toutes essences depuis les érables, les chênes, les ormes, les frênes, les noyers jusqu'aux vulgaires bouleaux et saules. Ce bosquet s'étendait sur une largeur d'un arpent à peu près, et dans les clairières du centre, le vieil oncle ne manquait jamais de planter chaque été, toutes les espèces de fleurs les plus jolies oeillets, muguets, pensées, pivoines, violettes, géraniums, héliotropes, chrysanthèmes, tulipes, capucines, etc., sans compter les lilas dont les nombreuses touffes s'élevaient un peu partout et dont les parfums, au printemps, ne cessaient d'embaumer que pour céder la place aux roses dont les nombreuses variétés venaient ajouter à ce petit coin, un nouveau cachet de paradis terrestre.

Mais l'on était en automne, les fleurs é-

taient depuis longtemps fanées, l'herbe elle-même avait perdu sa belle verdure, les arbres commençaient à se dépouiller et leurs feuilles aux teintes or, roses et rouges, tapissaient déjà le gazon.

Les Marin avaient choisi pour site de leur vieille maison un espace élevé situé au carrefour de la rivière Salvail et de la coulée des Trente, modeste ruisseau coulant au fond d'un immense ravin, de sorte que la demeure familiale semblait construite sur un cap escarpé, entourée de trois côtés de profonds précipices. "C'est une terre de côtes!" avait l'habitude de dire avec ironie, Joseph, un des grands-oncles, celui qui avait le premier déserté la terre pour les Etats-Unis. Ce à quoi l'oncle Pierre répondait avec orgueil: "Des côtes, oui, mais ne voyez-vous pas comme elles sont pittoresques et comme elles sont fertiles c'est la partie qui rend le mieux!"

Nos deux jeunes gens, pleins d'enthousiasme pour les jolis sites, approuvaient grandement l'appréciation du vieillard défunt et eux qui n'auraient pas à y peiner, ils ne cessaient de s'extasier devant la beauté du coup d'oeil s'offrant à leurs regards.

La première veillée dans l'antique demeure fut consacrée à faire l'inventaire de la succession laissée par Pierre Marin.

D'ailleurs le vieillard était un homme minutieux et le tableau de sa petite fortune fut trouvé dans un vieux cahier couvert de cuir où il entrait chaque année ce qu'il appelait "sa feuille de balance."

Il y avait d'abord le domaine comprenant environ six cent trente arpents de terre, les constructions, les instruments aratoires, le stock d'animaux, le tout se montant à environ quarante-cinq mille piastres. De plus, il y avait des titres sur les emprunts de guerre pour environ dix milles piastres et quelques milliers de piastres en banque.

"Mais te voilà fortuné maintenant, mon cher Yves s'écria Paul enthousiasmé, moi qui ai douze oncles paternels et autant dans la ligne maternelle, ils devraient bien m'en laisser chacun autant; mais j'avoue que mes chances sont assez minces, sur ces vingt-quatre oncles vingt ont déjà obtenu la prime du gouvernement pour avoir eu douze enfants vivants...

"Tiens, lis ce manuscrit! dit Yves, c'est ce que mon oncle appelait son testament moral! Puis apercevant dans un casier du bureau un gros cahier qu'il n'avait pas encore remarqué et qu'il fut tout surpris de trouver couvert de l'écriture de son oncle: "Tiens, tiens! est-ce que ce brave oncle se serait mêlé de faire un roman par hasard?" Et pendant que Paul lisait avec avidité les dernières recommandations du vieux terrien, Yves s'absorba lui-même dans sa lecture.

"Mais, c'est admirable, mon ami et si je ne t'avais dès les premiers moments conseillé moi-même de ne pas hésiter à te rendre à cette suprême prière, après cette lecture, je ne manquerais pas de le faire.

—Et ce n'est pas tout, voici un vieux cahier à qui mon oncle confiait ses projets et ses rêves, le résultat de ses recherches et de ses expériences, et je t'assure que les quelques pages que j'en ai lues m'ouvrent déjà de larges horizons. Tiens, lis ce passage sur l'industrialisation de l'agriculture: "Un rêve que j'ai toujours caressé serait de tâcher d'industrialiser l'agriculture. On a souvent dit que notre province était une province essentiellement agricole et l'on a pas eu tort, car je ne puis concevoir l'agriculture sans l'industrie qui en est le complément. Le malheur est que l'on centralise toutes nos industries dans les grandes villes et que les gens de la campagne qui ne se sentent pas le désir de travailler à la terre sont obligés de s'en déraciner complètement et de s'agglomérer dans les grands centres pour se trouver de l'ouvrage.

L'industrie bien comprise devrait se disséminer plus équitablement dans notre province et surtout vivre de notre propre matière première. C'est ce que comprirent les apôtres de l'industrie laitière lorsqu'ils ont couvert toute notre province de fabriques de beurre et de fromage et c'est grâce à cette industrie qui tout en n'étant pas de l'agriculture, en tire sa matière première, que nos gens ont trouvé des débouchés pour l'écoulement du lait de leurs vaches. Cette expérience devrait se répéter à l'infini et si je n'étais pas si vieux je tenterais sans hésitation la vulgarisation de l'industrie agricole, mais à mon âge, on ne s'aventure pas dans des voies nouvelles.

Si j'étais jeune, j'ouvrirais dans notre village, une fabrique de conserves alimentaires, par exemple, et je serais certain, tout en contribuant puissamment au développement du village, de me faire de très jolis bénéfices.

Durant la fin de juin et le mois de juillet, je confirais des fraises, puis des framboises, qui viennent en abondance sur nos terres sablonneuses; ensuite je salerais des concombres, je mettrais des tomates en conserves, et enfin, je marinerais des tomates et des concombres dans les derniers mois de l'été, sans parler des prunes de terre qui font une excellente confiture, du raisin indigène qui ferait un vin très passable et en tous cas remplacerait avec avantage les boissons alcooliques qui sont la plus grande cause de démoralisation

et de ravalement de notre race. De même nos cassis, nos cerises des champs, notre sureau blanc ferait un excellent vin.

La main d'oeuvre ne ferait pas défaut, le village est habité presqu'exclusivement de rentiers vivant chichement sur un revenu de famine, s'épuisant en une indolence forcée et s'efforçant, pour tuer le temps de colporter leurs insipides commérages, leurs calomnies basses et nuisibles. Toutes ces pauvres gens ne demanderaient pas mieux de venir travailler à l'usine, ils pourraient ainsi agumenter leurs maigres revenus et lorsqu'une amélioration serait nécessaire, l'on ne se heurterait peut-être pas toujours à leur éternelle avarice.

A côté de cette industrie très facile et très lucrative, il y en aurait de non moins intéressantes: celle de la toile du pays pour n'en citer qu'une. Nos pères avaient compris toute l'importance de cette branche d'industrie et chaque cultivateur avait jadis sa pièce de lin dont il faisait lui-même une toile très solide sinon très fine. Pourquoi ne pas ressusciter cette industrie sur des bases modernes et pratiques? On pourrait y adjoindre le tissage de la laine du pays. Ces entreprises donneraient de l'ouvrage à nos villageois oisifs et feraient ainsi disparaître cette grande plaie: le rentier de nos petits villages.

Le cultivateur, certain de trouver un débouché tout proche, s'ambitionnerait à ne pas toujours semer son éternelle avoine à couper son éternel foin et consacrerait son temps et son intelligence à la culture de lignes plus payantes.

"Notre province est essentiellement agricole, dit-on, et cependant, si vous voulez acheter une boîte de conserves dans une épicerie, vous y découvrez son origine ontarienne bien affichée sur la boîte.

Ah! si j'étais jeune..."

—Dis donc, mon cher Paul, moi qui me plaignais que mes rêves étaient enterrés avec mon oncle, sais-tu au contraire que je les trouve plus vivants que jamais. Je faisais des projets de commerce et d'industrie... c'en est de l'industrie ce que mon oncle me conseille là, et autrement élevée que celle que je n'avais imaginée.

—En suis-je encore?

—Certainement mon vieux, et nous allons sans retard nous mettre à l'oeuvre.

Le reste de la soirée s'écoula à parler de leurs beaux projets et après avoir fumé un dernier cigare auprès de la cheminée où brûlait une bûche d'érable, les deux jeunes gens allèrent se coucher.

CHAPITRE VII

Réveillés vers sept heures, le lendemain matin, ils trouvèrent le père et la mère Lambert en train de se disputer. "Je te dis, Jacques insistait la vieille que ce ne serait pas convenable."

—Je comprends bien que si on faisait ça tout de suite, comme on avait d'abord pensé, ça ne serait pas convenable, mais en retardant aux jours gras, il me semble qu'il n'y aurait pas d'inconvénients. Ce pauvre Monsieur Marin, lui qui nous en parlait tout le temps, il aurait été si content d'y être...

Oh oui! le pauvre défunt cher homme! Mais je te dis, Jacques, que ça ne serait pas convenable de faire des réjouissances quand il vient à peine de mourir.

—Qu'est-ce qu'il y a donc? s'enquit Yves qui avait entendu les dernières phrases.

—Il y a, répondit le père Jacques que nous devions fêter nos noces d'or vers la Noel, mais la mère dit que ce ne serait pas respectueux pour la mémoire de votre oncle si nous faisions une fête ici. Je comprends que d'ici à quelques mois, nous ne saurions nous-mêmes nous décider à nous livrer au plaisir, mais j'ai pensé que si nous retardions la fête aux jours gras, la mémoire de votre oncle, ne saurait en souffrir... Qu'en pensez-vous?...

—Je pense, mon cher Jacques, que mon oncle était de son vivant un homme trop respectueux des traditions pour nous reprocher d'y être fidèles nous-mêmes. Si vous voulez retarder votre fête de famille jusqu'au mois de mars, je vous donne carte blanche et même je vous promets d'être des vôtres ainsi que mon ami Paul. N'est-ce pas que tu y seras Paul?

—Je vous le promets, Monsieur Lambert. Mais pour le moment, si tu le veux, Yves, nous allons faire une promenade dans tes champs, tu me feras faire le tour du propriétaire, ça nous donnera de l'appétit pour le déjeuner.

Les deux amis sortirent accompagnés de Lambert qui avait tenu à les escorter.

Le domaine a un front de vingt-et-un arpents sur une profondeur de trente, ce qui représente sept numéros de lots. De la maison à la rivière Salvail, qui borne vos terres en front, il doit y avoir tout près de cinq arpents, ce qui laisse une profondeur de vingt-cinq arpents jusqu'au trait-carré. De quel côté voulez-vous aller?

—Du côté du bois, n'est-ce pas Paul?

La vieille demeure occupait à peu près le centre, sur la largeur du domaine. A l'arrière s'étendait une pièce de terrain planche coupée par les côtes irrégulières de la coulée des

Trente. Ce ruisseau, maintenant à demi desséché, prenait sa source à l'entrée du village, où son niveau était à peu près égal au chemin Dans des temps très anciens, il avait dû être un torrent impétueux creusant sur son passage un profond ravin jusqu'à la rivière Salvail où il se jetait après avoir traversé les terres des Marin dans toute la longueur. Puis les précipices avaient provoqué de nombreux éboulis de terrain sablonneux que les eaux avaient immédiatement charroyés vers la rivière d'où ils étaient allés s'agglomérer en alluvion. Et les éboulis succédant aux éboulis, les bords de la ravine présentait maintenant une infinité d'accidents topographiques défiant toute description. Et puis, à chaque fonte des neiges, les eaux avaient graduellement recouvert ces côtes d'une terreau fertile que la plus éclatante verdure enveloppait aux premiers jours de l'été.

En arrière de la coulée des Trente, une lisière de deux arpents de profondeur à peu près, était plantée d'érables et depuis un temps immémorial, de père en fils, quand venaient les jours du printemps, les Marin venaient demander à ces fiers arbres de cheznous leur provision de sucre et de sirop.

En arrière de la sucrerie une autre étendue de terrain défriché offrait aux yeux des visiteurs le morne spectacle de sillons noirs tandis que là-bas la verdure persistante des grands pins, des épinettes, des cèdres et des pruches leur présentait la réjouissance de leur éternelle jeunesse.

Les jeunes gens revivaient les souvenirs attachés à chaque coin, localisant chacun d'après les indications données dans le mémoire du vieil oncle, avec ce plaisir naïf qu'ont les écoliers, à leurs premières leçons de géographie, à trouver sur la carte les cités dont parlent les manuels.

Cette pièce de friche avait été déboisée par Pierre Marin, le grand ancêtre, telle autre par Pierre et Paul, ses fils, les héros de Laprairie, telle autre par François le vieux célibataire, qui avait eu la suprême consolation d'apprendre la nouvelle de la victoire de Carillon avant de mourir, c'est sous tel arbre qu'il venait prendre son dîner... Le premier pont sur la coulée avait été construit par le grand-père de l'oncle Pierre; avant ce temps on avait toujours passé à gué. Et nos promeneurs avançaient remplis de ces souvenirs, revivant cette petite histoire qu'une âme pieuse et simple avait recueillie et furent tout surpris de se voir à l'orée du bois.

"Voici la pinière dont votre oncle était si orgueilleux" déclara emphatiquement Lambert." Mesurez-moi ces pins, ils ont au moins vingt pieds de souche en moyenne. Monsieur Marin n'a jamais permis qu'on en abattit un seul et fallait voir comme il en avait soin, jamais il ne se passait un jour sans qu'il ne vint faire son tour par ici. Ces arbres sont les plus vieux du pays, on lui en a offert des prix fous, mais il n'a jamais voulu les vendre, il disait qu'ils faisaient partie de son trésor de souvenirs. A côté vous avez un bois plus mêlé, il y a du merisier, du tremble, de la pruche, du bouleau, quelques érables, des frênes, des chênes; c'est encore du beau bois, mais on y a déjà fait chantier du temps que votre grand'tante Doré, à qui cette partie était échue, l'avait laissée entre les mains des étrangers. Sur l'autre lot, vous ne trouverez que de petites épinettes, du bouleau, des planes, enfin du bois de chauffage seulement. C'est la partie la moins intéressante.

Sur les lots quatorze et quinze, il a du beau bois dur, de l'orme, du noyer, du chêne, du merisier rouge et un peu partout, de beaux pins rouge et des cèdres énormes, c'est à peu près tout ce qui reste de cette sorte de bois dans le pays.

Le bois était silencieux, seuls quelques oiseaux de ces espèces qui nous restent l'hiver et n'émigrent jamais, la mésange à tête noire et sa soeur la mésange du Canada, les gaies, quelques grives retardataires égayaient ces solitudes. Les écureuils se hâtaient de compléter leurs provisions d'hiver; noix, fênes, etc., qu'ils entassaient dans leurs gîtes creusés dans des troncs d'arbres: nids abandonnés de piverts, faisaient entendre par intervalles leurs sifflements aigus surpris de la présence de ces intrus envahissant leurs retraites paisibles.

Le nouveau maître et son ami après avoir tout bien examiné reprirent avec leur guide la route de la demeure, où un bon déjeuner les attendait.

"Savez-vous la grande nouvelle, s'écria la mère Lambert en les voyant arriver, Mlle Bérénice, la ménagère du Curé, vient de me dire que la guerre est finie!!!

—Comment? la guerre terminée! la paix enfin... Mon cher Yves, je crois que nous allons retourner au plus tôt à Montréal.

—Dans deux ou trois jours je serai prêt à partir. Je n'ai pas l'intention de m'installer définitivement au pays avant le printemps. En attendant mon retour Monsieur Lambert sera le maître ici. Nous avons d'ailleurs notre grand projet à mûrir ensemble. Déjeunons gaiement puisque cette horrible hécatombe est enfin terminée et que nous pouvons respirer en paix.

Le surlendemain, les deux jeunes gens re-

prenaient le chemin de la ville. En se rendant à la gare ils rencontrèrent de nouveau la jeune fille en noir entrevue aux funérailles du vieil oncle. Yves avait déjà complètement oublié cet incident; mais en la revoyant, la scène se représenta à sa mémoire. "As-tu remarqué la jeune fille que nous venons de rencontrer?

—Certes oui!!! Comment une jeune fille aussi jolie et élégante peut-elle être égarée dans ce coin? La connais-tu?

—Non du tout, je l'ai simplement entrevue il y a quinze jours, aux funérailles de mon oncle. Je dois une visite au Docteur Durand il a été très bon et très aimable pour moi, veux-tu m'accompagner? Je tâcherai de savoir de lui le nom de cette jeune fille.

—Le Docteur vient d'être appelé aux malades dans les concessions, et Mademoiselle elle-même est sortie, leur répondit la mère Victoire qui était venue leur répondre. Monsieur le Docteur regrettera beaucoup de ne pas avoir été ici pour vous recevoir, vous pourrez vous reprendre.

—Je regrette, Madame, nous prenons le train pour Montréal; mais je ne voulais pas laisser le village sans venir le remercier encore une fois de sa bonté et je vous prie de le faire en mon nom. D'ailleurs je reviendrai m'établir définitivement par ici au printemps et j'espère que nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance. Aurevoir Madame.

—De quelle Demoiselle veut-elle parler, dit Yves en sortant de la maison, il me semblait que le Docteur était un vieux garçon?... Enfin nous verrons plus tard... Sais-tu mon cher Paul que me voici curieux comme un vieux rentier.

Quelques instants plus tard, le train cahoteux les amenait à St-Hyacinthe d'où ils reprirent le convoi pour Montréal.

CHAPITRE VIII

Andrée Deshaies à Laure Couillard.

Bien chère Laure:

Il y a déjà un mois que je suis rendue ici et je ne t'ai pas encore écrit, toi qui fus pourtant si bonne pour moi dans le malheur qui m'a frappée. Ma grande chérie, tu ne sais comme je suis malheureuse depuis que j'ai perdu cette maman adorée, elle était si bonne pour moi, si affectueuse, si caressante... Ce n'était pas seulement une mère, elle s'était faite jeune pour demeurer mon amie, partager mes rêves, mes ambitions, ma vie. J'étais tout pour elle comme elle était tout pour moi, elle m'avait sacrifié son repos, ses plaisirs et même ses chagrins. Lorsque papa mourut, elle se cachait pour pleurer ne voulant pas assombrir ma vie de ses larmes et se contraignait à paraître gaie malgré la douleur qui l'oppressait. Plus tard, elle s'est refusée à un second mariage, jalouse de sa grande affection pour moi et ne voulant pas la partager avec un autre, craignant que cet autre ne m'aimât pas assez... Et je n'ai rien pu faire devant la mort qui me l'enlevait graduellement, lentement, devant mes yeux... j'ai dû rester implacablement impuissante devant cette vie dévouée, devant cette âme de sacrifiée qui s'en allait et maintenant ce cher visage, ces bras caressants, ce coeur dévoué reposent là-bas dans la terre... Ma Laure chérie, que je suis malheureuse, que je suis malheureuse! Et dire qu'il n'y a plus rien à faire, que je n'ai plus qu'à prier pour cette pauvre maman chérie qui en expirant m'a demandé de faire généreusement comme elle le faisait elle-même le sacrifice suprême et de regarder avec confiance la vie et l'avenir.

Et j'ai peur d'être ingrate envers Dieu et le souvenir béni de ma chère maman car en mourant, elle m'a laissé pour la remplacer un être rempli de bonté et de dévouement.

As-tu vu mon cousin, le Docteur Durand? A notre première rencontre j'ai senti que je pouvais compter sur ce parent éloigné qui, à l'appel suprême de ma mère, était accouru pour me recevoir de ses mains mourantes et me pressait sur son coeur comme un père aurait fait de sa propre enfant.

Ici, j'ai trouvé dans sa maison, une vieille femme un peu grognon, aux franches manières campagnardes; mais au coeur large comme son bon sourire et dans ma douleur c'est une grande consolation que de me trouver entourée de l'affection qu'on me prodigue.

Le seul visiteur que nous recevions est M. le Curé Ferrier, un beau grand vieillard un peu débraillé dont les paroles pénètrent comme un baume et qui vient chaque soir faire sa partie d'échecs avec mon cousin.

Ces parties sont quelquefois interrompues par l'arrivée d'un patient ou d'un fermier qui vient chercher le Docteur. Alors le cousin laisse sa partie commencée pour répondre à la voix du devoir et je demeure avec Monsieur le Curé. Oh! les bonnes paroles réconfortantes qu'il me dit!... Comme il comprend la douleur et sait la consoler.

Hier je suis allée avec la mère Victoire, la ménagère du Docteur, visiter sa collection d'oiseaux empaillés, car tu sais, c'est un savant que notre Curé et si tu voyais ses oiseaux!...

Il y en a de toutes les sortes, de ceux qui viennent l'été égayer nos bosquets jusqu'aux

hôtes les plus solitaires des grèves et des forêts. Monsieur Ferrier a commencé un livre sur les oiseaux de la province. Comme il se plaignait de ne pouvoir trouver quelqu'un capable de lui faire des planches en couleur représentant exactement ses oiseaux, je lui ai révélé mes talents de peinture, et il m'a prié de peindre ses oiseaux empaillés, ce sera une diversion à ma douleur et une quote-part modeste à un travail à la fois très utile et très agréable. Je vais commencer tout à l'heure à peindre mon premier oiseau, c'est un colibri à gorge rubis. Tu dois te souvenir des jolis petits oiseaux-mouches que nous voyions quelquefois dans le parterre du couvent, quand nous étions chez les Ursulines, c'est ce gracieux personnage que, sous le nom de colibri —il paraît que c'est son nom véritable — je vais essayer de reproduire.

Ce n'est pas une maigre tâche, je te l'assure et je ne sais si je pourrai jamais reproduire fidèlement le brillant métallique du plumage, la variété de coloration depuis le rouge vif de la gorge jusqu'au vert foncé du dos.

Monsieur le Curé m'a dit que j'avais à peu près le sujet le plus difficile et que si je réussissais celui-ci, il répondait du reste.

Je compte bien sur ce travail pour m'aider à passer le temps, car je t'avoue que malgré la bonne volonté de ce cher cousin, de Victoire et du Curé, je trouve les journées bien longues et la solitude accablante.

Le village offre un aspect de tristesse et de mélancolie à faire pleurer avec ses grands arbres dépouillés de leurs feuilles, les champs labourés qui l'environnent, les jardins desséchés, l'herbe que les premières gelées ont roussie, tout semble se marier à ma douleur et l'aviver encore si possible.

Et pourtant, j'aime mieux encore être ici que dans notre chère ville de Québec, j'y suis plus seule avec mes regrets, j'y vis plus intimement avec mes souvenirs. Tous les jours je vais à l'église du village, une vieille petite église de brique aux murs fanés, avec ses statues comiques dans leur primitivité et ses chromos aux cadres défraîchis, si touchante dans sa simplicité et sa pauvreté qu'on s'y sent tout près, tout près de Dieu et qu'on peut Lui parler à coeur ouvert.

Le surlendemain de mon arrivée, j'ai assisté aux funérailles d'un vieillard de la paroisse, un nommé Marin, l'homme le plus riche des environs, m'a dit Victoire. S'il faut en juger par la foule considérable qui y a assisté, il faut croire qu'il devait jouir de l'estime générale car l'église était remplie. Il ne laisse, paraît-il, qu'un neveu, jeune notaire de Montréal, qui doit venir s'établir au village, au printemps.

Oh! cette cérémonie, comme elle m'a fait verser de larmes! Je n'étais plus dans la modeste église de St-Irénée, c'était là-bas dans la vieille Basilique que les chants funèbres me transportaient et me faisaient revivre avec déchirement les funérailles de ma pauvre maman chérie.

Aurevoir, ma grande, j'essuie mes larmes pour aller trouver le Docteur, conserve-moi ta bonne et réconfortante affection.

Andrée."

CHAPITRE IX

Paul Lauzon à Yves Marin

St-Irénée, 7 mars 1919

Bien cher Yves:—

Tu dois commencer à t'impatienter, depuis cinq jours que je suis rendu dans tes terres et je ne t'ai pas encore envoyé dix lignes de rapport. C'est vraiment d'un administrateur trop peu soucieux de plaire à son seigneur et maître je me confonds donc en excuses.

D'abord, ai-je besoin de te dire que mon arrivée a un peu désappointé, c'est toi que l'on attendait; mais enfin, à défaut de merles il faut bien se contenter de grives et mes nouveaux concitoyens ne me font pas trop mauvaise mine, d'autant plus que je leur ai annoncé ton retour prochain.

Le lendemain de mon arrivée, ma présence était inconnue dans tout le village et y causait toute une émotion. Que venait faire cet étranger? Une indiscrétion de Lambert qui eut l'imprudence de révéler nos projets d'usine me valut d'être assiégé trois heures durant pas ces pauvres rentiers qui venaient m'offrir leur propriété comme site de notre fabrique; et je t'assure qu'ils n'y allaient pas de main morte les honnêtes villageois: mille, quinze cents et deux mille piastres pour des cambuses bonnes tout au plus à démolir, et si tu avais entendu leurs arguments, leurs prétentions... Heureusement, j'avais deviné leur jeu dès les premiers moments, et tout en confirmant la nouvelle de l'érection prochaine de notre usine, j'ai laissé entendre qu'elle serait érigée sur ton domaine.

Ne va pas te récrier, mon pauvre Yves, je n'ai pas l'intention d'envahir ton terrain; ton patrimoine demeurera intact et je suis persuadé que d'ici quelques jours je pourrai acheter à de très bonnes conditions le lopin de terre du père Desgranges contigu à tes

terres; mais si je fais mine de vouloir l'acheter on va m'en demander un prix fou.

Le Docteur et le Curé à qui j'ai rendu visite m'ont bien fortement mis en garde contre la cupidité des petits propriétaires du village et en particulier contre celle de ce brave Desgranges et Monsieur Durand m'a conseillé de faire faire la transaction par l'entremise de Lambert qui, à cet effet, a confié bien en secret à quelques commères, que tu le renvoyais. Demain, tout le village sera au courant et l'on ne sera pas du tout surpris de voir ce pauvre Jacques en train de se chercher un gîte.

Tu ne saurais croire, mon pauvre Yves, comme il va nous falloir finasser bien souvent avec ces gens qui nous entourent, auxquels nous voulons tant de bien, mais dont la rapacité étroite cherchera toujours à nous jeter quelques bâtons dans les roues. Le site de notre usine n'est pas encore définitivement choisi et déjà l'on commence à intriguer pour en avoir les meilleurs emplois. C'est surtout les rentiers désoeuvrés qui me font peur. Ces êtres à courtes vues dont pour la plupart la nullité est patente sont les pires fauteurs de discordes; quand j'en vois trois ou quatre réunis en conciliabule, commérant à tort et à travers, déchirant l'un, déchiquetant l'autre je me sens disposé à faire un long détour pour les éviter. C'est comme une douche d'eau froide sur mes enthousiasmes.

Pour refaire l'éducation de ces indolents dangereux, il nous faudra beaucoup de crânerie, de l'indépendance et des bons nerfs. Le Docteur, qui est un psychologiste à ses heures, me dit que c'est la plaie de nos campagnes; mais par contre il ne tarit pas d'éloges sur la population laborieuse des concessions et m'assure qu'elle va accueillir avec enthousiasme notre projet et s'efforcer de remplir sa tâche. Dimanche dernier, hier, j'ai fait distribuer à la sortie de la messe quantité de circulaires annonçant notre projet et les demandes de renseignements sont venues en abondance.

Monsieur le Curé s'intéresse beaucoup à notre projet et m'assure que les tomates, les concombres, les fraises et les framboises viennent à profusion dans la paroisse et nous prédit une récolte considérable et les quelques paysans que j'ai rencontrés se sont engagés à se mettre immédiatement à l'oeuvre pour préparer leurs plants.

Quant à la main-d'oeuvre elle ne fera pas non plus défaut, malgré la mauvaise volonté bien marquée de certains rentiers; ils sont tellement âpres au gain qu'ils finiront bien par venir nous demander de l'ouvrage, et avec un peu de diplomatie, j'espère que nous parviendrons sous peu à faire disparaître leurs travers plutôt occasionnés par l'oisiveté que naturels et en faire de parfaits ouvriers.

Lambert m'a prié de t'inviter pour ses noces d'or, célébrées le douze prochain. Je lui ai bien fait remarquer que de nombreuses et importantes occupations te retenaient à Montréal, mais il insiste.

As-tu visité les fabriques de conserves alimentaires que je t'avais indiquées? Surtout n'oublie pas la confiserie Raymond, ses produits commencent à être en grande demande et je ne voudrais pas que les nôtres leur soient inférieurs.

Et tes études sur la toile? Je crois que tu perds ton temps à Montréal, c'est en France à Lille, Amiens et dans quelques villes de Bretagne que tu pourrais étudier cette industrie. Pourquoi ne suis-tu pas mon conseil? Un voyage de quelques mois en Europe serait le meilleur moyen d'étudier sur place cette industrie et aussi celle de la laine, si florissante en Ecosse.

En fouillant dans les tiroirs de la bibliothèques de ton oncle, j'ai découvert hier soir deux autres cahiers-journal et je me suis permis de les lire. Ils renferment quantité de remarques précieuses dont nous tâcherons de tirer profit et aussi des données très scientifiques sur la flore du pays. C'était un vrai fouilleur que ton vieil homme d'oncle, tu verras comme il parle en connaisseur du moindre arbuste, de la plus petite fleur, du végétal le plus rare. Il est souvent question dans ce journal d'un herbier qu'il aurait collectionné avec une patience toute bénédictine; mais en dépit de recherches réitérées, je ne l'ai pas découvert.

J'ai interrogé Lambert, il m'a répondu que de fait défunt Monsieur Marin aimait beaucoup les fleurs, qu'il passait de longues veillées à examiner de simples herbes des champs auxquelles il donnait des noms latins comme à la messe, que souvent il arrivait avec des feuilles ou des fleurs qu'il pressait entre deux planches pour les faire sécher et qu'il collait ensuite dans un gros livre; mais il ne sait pas où il mettait ce livre...

J'ai reçu une lettre de Jeanne ce matin; elle me dit que tu sembles être en froid avec Berthe depuis quelques jours. Est-ce que ce serait grave? Ce ne serait pas le moyen, mon cher Yves, de la décider à te suivre dans ta thébaïde.

As-tu fait les achats de machinerie pour notre fabrique de conserves de tomates? Si mes négociations avec le père Desgranges ne

sont pas trop laborieuses, dans trois mois, nous serons prêts à les recevoir.

Quant au bois nécessaire à nos constructions, nous aurons sur les lieux tout ce qu'il nous faut; il souffle par ici un tel vent de destruction, une telle rage de convertir les belles forêts vertes en argent que le village regorge de billots. Encore un malheur que cause à nos campagnes la cupidité de leurs habitants!

Je commence demain les réparations de ton castel. Je doublerai les planchers en bon érable et sitôt les jours d'été arrivés je ferai venir un peintre qui fera à ta vieille demeure une jolie toilette.

J'oubliais de te dire que j'ai été aux renseignements au sujet de la jeune fille en noir qui t'avait si vivement intéressé sur notre chemin vers la gare. C'est une cousine éloignée du Docteur Durand, une orpheline qu'il a recueillie dernièrement après la mort de sa mère.

C'est une jeune fille de très bonne famille, diplômée après un cours brillant chez les Dames Ursulines de Québec. De plus elle est excellente musicienne, a beaucoup de talent pour la peinture et est actuellement occupée à peindre les oiseaux empaillés du curé. Ce brave curé vient d'imaginer de faire un livre sur les oiseaux de notre province et a retenu expressément ses services pour illustrer ce volume de pages en couleurs.

Si j'ajoute à ces informations que j'ai été présenté avant-hier soir à la dite jeune fille (style de notaire) par le Docteur Durand chez qui j'ai passé une agréable soirée, qu'elle est plus jolie encore que je ne l'avais pensé, qu'elle est très instruite et on ne peut plus gentille et qu'enfin, si je n'attendais pas autre chose que la fortune que tu m'as promise pour me marier avec Jeanne, je lui ferais un brin de cour, tu en sauras aussi long que moi, mon vieux Yves, et tu pourras en rêver cette nuit, si ta jolie poupée de Berthe continue à t'être cruelle. Tu vois, je suis déjà un rentier presque parfait, je commère comme une vieille femme.

Affectueusement à toi,

Paul.

Yves Marin à Paul Lauzon.

Bien cher Paul:—

Je viens de recevoir ta lettre au moment où je me disposais à aller signer la commande de notre machinerie. J'ai choisi ce qu'il y avait de plus moderne et tu en trouveras sous ce pli les devis et plans, ce qui te permettra de pouvoir commencer incessamment les constructions et en arrêter la disposition par avance.

J'ai également pris des dispositions avec deux raffineries de sucre pour que l'on t'envoie leurs cotes. De plus tu recevras demain les notes que j'ai recueillies au cours des visites faites aux fabriques de conserves et confiseries de cette ville et j'en suis arrivé comme tu le pourras constater, à la conclusion que pour la confiserie, nous ne saurions trouver de meilleurs procédés que ceux employés par les braves femmes de nos campagnes; nul produit sur le marché n'est supérieur à leurs confitures. Quant à la sauce aux tomates (Katsup), ne va pas non plus chercher de recettes au loin, demande à la première commère du village de te donner la sienne et nos citadins s'en lècheront les lèvres de contentement.

Quant à mes études sur l'industrie toilière je t'avoue que je patauge dans les ténèbres. Je fouille les bibliothèques et à chaque nouveau traité que je lis, je m'aperçois que j'y vois de moins en moins clair; de sorte que d'ici quelques semaines je vais suivre ton conseil et piquer une pointe outre-mer afin d'y étudier sur place les industries de la toile et de la laine. Mon regret dans cette affaire est que je te laisse seul ici en charge des travaux d'inauguration qui sont toujours très ardus et ingrats; mais j'espère que tu ne m'en voudras pas trop et en plus je te promets de travailler ferme au succès de notre grande entreprise.

Il y aurait bien les toileries américaines; mais on y travaille tellement sur une haute échelle que je ne crois pas que ce genre nous convienne, surtout si nous voulons faire un travail de propagande, de petites industries établies sur des bases peu coûteuses et pouvant se répéter à l'infini sur des points différents de la Province.

Tu m'excuseras auprès des Lambert. Malgré mon grand désir, je ne pourrai être des leurs. Je leur ferai parvenir cette semaine un cadeau qui je l'espère me fera pardonner mon absence.

Quant à ta jeune perfection d'orpheline, malgré tout le bien que tu m'en dis, je ne me suis pas hasardé à en rêver, ma jolie poupée de Berthe, comme tu la nommes, me causant trop de tribulations pour que je fasse la folie d'aller m'embarquer sur un autre galère.

Mon pauvre Paul, comme tu es un heureux mortel d'avoir une bonne et affectueuse petite amie comme Jeanne, un coeur dévoué, une âme sans artifice!!!! Berthe me fait enrager avec ses égoïsmes journaliers, sa frivolité,

ses brusques sautes d'humeur. Depuis trois jours je ne l'ai pas vue et si j'écoutais mon gros bon sens, je m'arrangerais pour ne la plus rencontrer; mais que nous sommes faibles. Je m'ennuie comme un fou et au milieu de mon travail, sa gracieuse image souriante et menue se présente à mon esprit et l'entraîne loin, bien loin des sérieuses études en un rêve rieur et frivole.

Demain je vais retourner chez elle, attiré malgré moi par ce charme irrésistible émanant de ses moindres gestes, du sourire de ses lèvres, de son léger babil. D'avance je sais quelle série de reproches m'attend pour avoir ainsi osé la bouder quelques jours. Je vais encaisser le tout sans protester chien docile qui lèche la main de celui qui le bat, et si je puis obtenir la moindre parole d'affection, je m'en reviendrai heureux comme un prince. Ah! mon vieux Paul, je me fais honte à moi-même!!

Affectueusement ton ami,

Yves.

CHAPITRE X

Paul Lauzon à Yves Marin.

St-Irénée, 13 mars 1919.

Bien cher Yves:—

Ta lettre de vendredi m'a causé un réel chagrin, je ne croyais pas que cette petite pimbèche de Berthe ait acquis sur toi une telle emprise; mais puisqu'il en est ainsi, il faut employer contre les grands maux les grands remèdes.

Tu es assez intelligent pour réaliser que ce n'est pas la femme qui te convient, c'est une femme, une vraie femme qu'il te faut, non pas une admirable statue sans âme, une poupée délicieuse sans coeur ni tête. Tu as accepté un héritage sacré comportant des devoirs sérieux et ardus, ce n'est pas avec une compagne aussi frivole que tu pourras les remplir avec quelques chances de succès. Il faut mettre le fer rouge dans la plaie, mon vieil Yvon et puisque tu te sens trop faible pour t'en éloigner ainsi, pourquoi ne pars-tu pas immédiatement pour ce voyage d'étude en Europe? La distance d'un océan, une somme considérable de travail et une ferme volonté d'arriver à ses fins, voilà les meilleurs remèdes à ton mal et à ta faiblesse. Prends tout le temps voulu six mois un an s'il le faut, et puis quand tu nous reviendras, tu trouveras suivant le conseil de ton oncle, une brave petite femme qui ne sera pas seulement un ornement, un bijou, un gracieux colifichet mais une compagne consciencieuse de ses devoirs et des tiens prête à t'en aplanir la réalisation.

Maintenant que je t'ai fait un peu de morale, causons affaires et je t'assure que depuis six jours la besogne a marché bon train. Si je n'avais pas reçu ta lettre où j'ai trouvé beaucoup de douleur qui cherche à se cacher, celle-ci aurait débuté par un cri de triomphe. Oui, mon vieux, j'ai roulé le rentier le plus retors du village, ce brave père Desgranges, un finaud à donner des points à toute la Normandie... Nous avons acheté jeudi le lopin de terre que je convoitais depuis mon arrivée ici pour l'emplacement de notre usine, une vingtaine d'âcres, pour la somme dérisoire de mille piastres payable cent piastres comptant et le solde cent piastres par année.

Le père Desgranges était venu comme presque tous les autres, m'offrir son terrain pour l'érection de la fabrique et avait tenté de m'en décrire tous les avantages; mais aux premières paroles du pauvre homme, j'avais coupé court à toutes ses espérances, affirmant que nous n'avions pas besoin de terrain que ton domaine était suffisant. Le lendemain, la nouvelle se répand dans le village que Lambert est congédié et comme on lui connait quelques économies, c'est sur lui que se rabattent les vendeurs; mais cette fois, ils avaient à qui parler, le père Lambert étant aussi paysan et finaud que quiconque dans le village. Entre temps, je faisais faire quelques travaux de nivellement à l'extrémité opposé du domaine, prenant des mesures, tout comme si cet endroit était le sîte choisi. De son côté, Lambert marchandait toutes les propriétés du village, ne semblant pas pouvoir arrêter son choix sur aucune cependant que le bonhomme Desgranges essayait de lui vendre son terrain. Il lui demanda d'abord deux mille piastres (il m'en avait demandé cinq mille), puis comme cela ne mordait pas, suivant l'expression de Lambert, il descendit de cinquante piastres en cinquante piastres jusqu'à mille, alors que ton fermier consentit à se laisser entraîner à St-Hyacinthe pour passer l'acte de vente.

Mais à son retour, quand il apprit que Lambert l'avait roulé, si tu avais vu sa mine piteuse! Je crois qu'il va en faire une maladie, il raconte à qui veut l'entendre, qu'il vient de perdre quatre mille piastres... Les paysans sont rusés et ne détestent pas de tels tours, pourvu qu'ils n'en soient pas affectés, et depuis que nous avons fait cet achat, j'ai monté de cent coudées dans leur estime.

Samedi, ce brave Lambert a célébré ses noces d'or et inutile de te dire que j'étais de la partie; j'aime trop les vieilles coutumes

pour manquer d'assister à la manifestation de l'une d'elles et d'ailleurs je crois que c'est d'une bonne politique de se mêler à tout ce qui se passe, de connaître un peu la population et surtout de se faire connaître d'elle.

Le matin de la grande fête, messe solennelle dans la petite église, à laquelle les deux époux se sont renouvelé leurs serments de fidélité. Après la messe, grand banquet qui a duré trois longues heures et auquel assistaient outre les enfants et petits-enfants des jubilaires, le curé le Docteur et moi.

Comme il faisait un temps superbe, Lambert a tenu à ce que je prisse leur photo. J'ai fait une dizaine de groupes et particulièrement un, destiné à "La Presse", donnant les quatre générations et que tu y retrouveras probablement un de ces soirs en troisième ou quatrième page. Tu m'en diras des nouvelles.

Le soir souper intime suivi d'une grande soirée à laquelle plus de soixante-dix invités avaient tenu d'assister.

Lambert n'avait pas pu décider sa vieille à faire de telles réjouissances dans ta maison que d'ailleurs mes ouvriers ont littéralement envahie, et le souper a été donné chez leur fils Paul, près de la gare.

Il était à peine six heures et demie que les voisins et parents commençaient à arriver, faiblement éclairés dans la nuit déjà sombre, par la lumière vacillante de leurs fanaux à l'huile. Ils entraient dans la cuisine, enlevaient leurs pardessus et tandis que les femmes passaient dans la grande salle, les hommes réunis auprès du poêle jasaient en fumant leurs pipes.

A sept heures et demie Timi Gatien arriva avec son violon et l'on organisa un "set". Non franchement mon vieux, je ne vois pas bien nos mignonnes citadines dansant un "set" de campagne! Il doit falloir pour cet exercice une force d'endurance qui nous manque et surtout qui leur manque; mais nos solides campagnardes tournoyaient avec de francs sourires de béatitude aux bras de ces robustes danseurs que l'on aurait dit incapables de faire autre chose que de travailler aux durs labeurs de la terre.

Et puis le premier "set" terminé, un autre suivit, et un troisième, un quatrième, que sais-je, il était dix heures et demie que tout ce monde tournoyait encore.

Vers les onze heures, la danse cessa pour laisser place aux chansons, et je t'assure que nous en avons eues de toutes les couleurs, sur tous les tons et souvent à côté du ton. Au premier tour, a peu près tout le monde y alla de sa petite chanson, tant bien que mal, cahin, caha; mais ce fut aux second et troisième tours, alors que la plupart de ceux qui ayant d'abord chanté ne l'avaient fait seulement pour ne pas se faire prier refusèrent une seconde et troisième épreuves, que les vrais "chanteux" commencèrent à se dessiner. Au cinquième tour, il n'en resta plus que cinq qui firent les frais du reste de la soirée: Ti-Gus Turcot, un illettré ayant un assez joli timbre de voix, mais écorchant à les rendre méconnaissables les mots de ses chansons. Imagine-toi qu'il s'entreprit à nous chanter de l'opéra... Oh! mais grand Dieu quel opéra! c'était se faire cacher la figure à Bazin et Chaminade qui en avaient jadis été les auteurs. Ti-Toine Pierrette nous chanta surtout du Botrel et malgré les cuirs nombreux dont il assaisonnait son chant, il y avait quelque chose qui nous captivait et nous charmait. Ti-Nest Bazinet, qui a travaillé deux ans à Montréal, a visité les théâtres, les cinémas, a entendu maintes revues en a rapporté un répertoire de café-concert qu'il nous servait sans ménagement, semblant prendre plaisir à appuyer sur les passages au gros sel gaulois qui soulevaient dans l'assistance de sonores éclats de rires, cependant que dans les yeux des hommes passaient une vive flamme de concupiscence. Joson Larose frais émolu des Etats-Unis, donnait surtout sur l'anglais que d'ailleurs il prononçait atrocement et chantait plus mal encore. Heureusement, le père Zonin, vieillard de soixante et quelques années, venait à son tour nous charmer par ses bonnes et belles chansons du terroir qu'il débitait d'une jolie voix douce et caressante et un peu traînarde, et venait jeter dans ce concert improvisé d'exotisme, de grivoiserie et d'insignifiance sa note jolie et bien canadienne.

Et ce fut plusieurs heures durant, entre ces cinq chanteurs d'occasion un duel épique, un combat d'endurance. Sitôt une chanson terminée, une autre commençait, et puis une autre et une autre.

Quand je me suis retiré, vers trois heures du matin, le duel continuait toujours et, m'a dit la mère Lambert, on a chanté ainsi jusque vers six heures.

Quant à mon appréciation sur cette soirée, mon cher Yves, c'est que j'y aurais éprouvé un plaisir sans mélange si je n'avais constaté, une fois de plus, que nos bonnes et belles traditions campagnardes sont bien souvent gâtées par le contact plus ou moins signalé des villes et surtout par notre voisinage américain. Il est triste de constater que nos paysans prennent presqu'autant de plaisir à entendre débiter une platitude américaine qu'ils

ne peuvent pas comprendre, qu'aux beaux et doux chants de chez nous.

Bonjour affectueux,

Paul.

Yves Marin à Paul Lauzon.

Montréal, 18 mars 1919.

Bien cher Paul:—

Lorsque tu me conseillais de partir immédiatement en voyage d'études en Europe pour guérir ma folle passion, tu ne croyais pas devoir me voir si tôt suivre ton conseil! Moi-même, je n'y songeais guère alors, mais les évènements se sont développés avec une telle rapidité... Jeanne a dû t'écrire ma brouille avec Berthe... Oui, c'est fini, bien fini, et comme je ne suis pas certain de mes forces, je suis ton conseil, je pars ce soir pour New-York et de là pour le Hâvre.

Je regrette de ne pouvoir aller te voir avant mon départ, mais un jour de retard et je manque le bateau et dans une semaine trop de choses peuvent arriver.

Je laisse des instructions à ma banque, tu auras toute la latitude voulue pour continuer nos travaux, de mon côté, je vais pousser activement mes études. Ne crois pas que je sois abattu, je suis désabusé, voilà tout... Mais avec le temps cela se passera et peut-être un jour rirai-je de mes folles douleurs d'aujourd'hui.

Tu m'écriras souvent, tiens-moi au courant de tes travaux, du progrès de l'usine, tu pourras m'adresser tes lettres au Commissariat Canadien à Paris, on me les fera suivre.

Encore une fois, mon cher Paul, pardonne-moi de te laisser seul en face de la besogne à accomplir; mais j'espère que tu ne resteras pas longtemps ainsi solitaire, comme tu as eu le bonheur de rencontrer sur ton chemin une vraie jeune fille, ne diffère pas plus longtemps ton bonheur...

Aurevoir Paul, je ne sais quand je serai de retour, mais ce que je puis t'affirmer, c'est que je ne perdrai pas mon temps.

Ton ami,

Yves

CHAPITRE XI

—Docteur je prends votre fou...

—Vous êtes d'une stratégie formidable, ce soir, mon cher Curé! D'ailleurs, ce n'est pas nouveau, depuis que vous avez envoyé votre livre à l'imprimerie, j'ai toujours le dessous. Au fait, quand doit-il donc enfin paraître ce fameux volume?

—Dans un mois à peu près. Je viens de recevoir de nouvelles épreuves. Les planches en couleurs sont excellentes. Que je dois de reconnaissance à Mademoiselle Andrée! Est-elle sortie ce soir, Mademoiselle?

—Elle est allée chez Madame Lauzon, mais elle ne tardera pas à rentrer. Attention à votre reine, Curé!

—Merci Docteur, merci! De bien braves jeunes gens que ces Lauzon. Depuis un an qu'ils sont installés dans notre village, le mari l'a révolutionné complètement. Grâce à son initiative, la prospérité, la joie et l'abondance y règnent... Une très heureuse idée qu'il a eue là, de construire son usine chez nous!...

—Si cette initiative et le succès qui l'attend pouvaient encourager nos financiers à tenter la vulgarisation de l'industrie rurale! Le malheur est que tout se centralise dans les grandes villes, la campagne n'a pas sa part rationelle d'usines, ce qui est la grande cause de la désertion de nos champs et de nos villages par tous ceux qui ne se sentent pas de goût pour l'agriculture. Et nous qui nous intitulons la classe dirigeante, nous faisons à l'occasion de beaux discours pompeux, nous prônons nos fastes anciens; nos héros du passé nous rassassons à chaque occasion nos vieilles gloires nationales mais en dehors de ces pathos stériles; que faisons-nous? Nous retournons à notre indolence, nous nous enlisons chaque jour de plus en plus dans notre médiocrité. *Aurea Mediocritas!* a dit le poète latin, mais Horace est passé de mode! Nous sortons à peine d'une guerre terrible à laquelle succède une lutte économique sans merci et si nous ne nous hâtons pas de profiter de tous les moyens à notre disposition, c'en sera bientôt fait de l'influence canadienne-française, même dans la province. Le plus puissant de nos moyens, ce sera l'industrie, non pas démoralisatrice des villes, mais l'industrie bien comprise, sagement répartie à travers notre province, l'industrie vivant de l'agriculture et la complétant. Nous devons, comme le conseillait un jour Monsieur Montpetit, nous servir des mêmes moyens qu'emploie l'adversaire: la richesse!

—Mais Docteur, vous oubliez que nos gens manquent de capitaux...

—C'est notre grande erreur, Curé, une erreur fatale... Regardez autour de vous, dans ce petit village plutôt pauvre et arriéré, combien de rentiers ont accumulé un capital de trois à cinq mille piastres? Ces capitaux dispersés sont insignifiants, mais que tous s'unissent et vous verrez que l'on est capable de réunir en moins d'une semaine plusieurs

centaines de mille piastres. Si nos gens n'étaient pas aussi méfiants et indolents, s'ils avaient conscience de la grande leçon du Christ condamnant le serviteur craintif qui ayant reçu un talent l'avait enfoui dans le sol, que de belles et bonnes choses ne pourrait-on pas opérer avec nos économies demeurées stériles parce que éparses!

—Mon cher ami, je ne vous reconnais pas ce soir, vous que jusqu'aujourd'hui, j'avais toujours trouvé exclusivement occupé de vos études et de vos malades, vous êtes en train de me donner un cours d'économie politique.

—C'est qu'au contact de cette belle ardeur juvénile, j'ai senti renaître mes enthousiasmes passés, mon cher curé. En face de cette oeuvre vivifiante et fertile qu'opère parmi nous notre nouveau concitoyen, je me dis que j'ai moi-même été un indolent, que j'aurais pu depuis longtemps aider mes concitoyens de mes conseils, de mes ressources, de mes études.

—Ne vous reprochez rien, vous les avez aidés suffisamment, votre vie de labeur a été le meilleur exemple que vous puissiez leur donner.

—J'aurais pu faire autre chose, je le sens aujourd'hui. D'aileurs cette ardente jeunesse elle n'a pas opéré seulement sur moi, vous avez été le premier, Curé, à en sentir les bienfaisants effets. Depuis vingt ans que vous rêviez de publier votre grand ouvrage et cependant, si vous voulez être franc, vous devrez avouer que sans les encouragements de Monsieur Lauzon, vous ne vous y seriez jamais décidé...

—J'avoue mon cher Docteur, que vous avez raison! Depuis dix ans que j'hésitais, mais il n'a fallu que quelques paroles de Monsieur Lauzon, quelques démarches qu'il a faites pour moi, et toutes mes appréhensions ont disparu.

—Et c'est grâce à lui si vos travaux ne demeurent pas stériles...

—Oui, c'est bien à lui... et je ne puis me défendre d'un grand sentiment de reconnaissance en songeant que le rêve de ma vie va se réaliser, que je vais avoir ma quote-part dans la vulgarisation de la connaissance de nos jolis oiseaux! Nos poètes pourront à l'avenir cesser de chanter leurs cygnes insipides leurs paons fats et leurs fades colombes, ils pourront célébrer les oiseaux de chez nous. Hélas! comme ils les connaissent mal les oiseaux de nos bois, les hôtes de nos champs!

"L'érable, si haut dans l'espace
Dresse son front audacieux,
Que le bouvreuil, même à voix basse
Y cause avec l'oiseau des cieux!"

Pauvre Chapman, il n'aurait pas écrit ces vers s'il avait su qu'il n'a jamais existé de bouvreuil au Canada! Et chaque poète qui a voulu causer oiseaux a commis de pareilles hérésies scientifiques. Grâce à mon livre, ils pourront les chanter en les nommant par leurs noms, ils sauront que le petit passereau qui niche dans les haies vives et se pose si délicatement sur les branches les plus menues est un troglodyte aédon....

—Curé, je prends votre fou!

—S'ils voient en automne un nid tissé de crin se balancer au bout d'une branche, ils se souviendront de l'oréole de Baltimore qui les a charmés tout l'été de son chant mélodieux et les a éblouis de la richesse de son plumage...

—Je prends ce pion...

—La mainate ne sera plus un étranger pour eux; en le voyant se dandiner comiquement sur la pelouse, ils se souviendront que c'est un oiseau sociable, vivant en colonie dans nos bosquets de conifères...

—Je prends votre cavalier...

—Le moucherolle de la Caroline deviendra le symbole de la hardiesse et de la bravoure, son cousin, le moucherolle brun sera le type du solitaire, l'engoulevent d'Amérique personnifiera le gai noceur qui dort le jour et sort la nuit...

—Je prends votre tour...

Que dire du pinson chanteur, notre rossignol canadien, artiste incomparable, chantre virtuose, musicien sublime? C'est un poète dont le plumage débraillé fait quelquefois sourire, mais dont le chant nous fait rêver! Le goglu, au costume changeant suivant les saisons et les circonstances, image frappante de nos politiciens...

—Je prends votre autre tour...

—L'étourneau qui va déposer ses oeufs dans les nids étrangers et les y abandonne, n'est-ce pas...

—Je fais échec au roi...

—L'hirondelle de nos granges...

—Echec et mât!

—Oh! Docteur. c'est machiavélique ce que vous avez fait là! Vous vous sentiez faiblir, vous portez la conversation sur un sujet qui absorbe toute mon attention et pendant ce temps-là vous en profitez pour démantibuler mes positions...

Heureusement, Mlle Andrée arrivait ce qui mit fin aux doléances du vieux savant.

—Savez-vous la grande nouvelle? Monsieur le Notaire Marin doit arriver ici dans

quinze jours. Il s'embarque demain au Hâvre.

—Ce n'est pas trop tôt, depuis un an qu'il est absent!

—Au fait savez-vous pourquoi il a différé si longtemps son installation ici?

—Fantaisie de jeune garçon riche, mon brave Curé!

—En êtes vous bien certain, Docteur?

—Je n'ai pas reçu ses confidences, mais tout ce que je puis dire, c'est que l'impression qu'il a produite sur moi durant les quelques heures que nous avons passées ensemble, a été excellente et je suis heureux de son retour..

—Madame Lauzon prétend que c'est à la suite d'une déception d'amour qu'il s'est expatrié. A la mort de son oncle, m'a-t-elle dit Monsieur Marin était sur le point de se fiancer avec une jeune fille qui lui a fait grise mine en apprenant son intention de venir s'enterrer ici, une rupture s'en serait suivie. Pauvre garçon! je me le figure grand, habit et cravate noirs, blême, grave, les yeux plongés dans le vague rêvant à son infidèle. Ça va être gai ici! Il faisait si beau soleil chez nous...

—Voyez ces fillettes?

—Mais alors, c'est toute une idylle, un roman! s'exclama le curé. Et vous dites qu'il sera ici bientôt cet amoureux désenchanté?

—Monsieur Lauzon a déjà commencé à restaurer sa maison. Vous comprenez à son retour, il va être encore trop absorbé par ses chagrins.

—Et vous Mademoiselle, n'allez-vous pas finir par vous ennuyer dans notre petit village?

—Comment voulez-vous que je m'ennuie, Monsieur le Curé? A force de peindre vos oiseaux, de corriger les épreuves de votre livre, je me suis mise à aimer vos chers protégés, à connaître leur vie, à m'intéresser énormément à leur existence. Le printemps nous en avait ramené quelques-uns, mais voici les jours de mai qui en remplissent nos champs. Ces jours-ci, j'ai découvert une hirondelle des granges en train de chercher le site de sa future chaumière, c'est bien intéressant, mais pas aussi facile d'observation que ce merle d'Amérique qui construit son nid sur la fourche de deux maîtresses branches de l'orme du parterre, sous la fenêtre de ma chambre. Je les trouve si gentils, si mignons, si industrieux que je me demande comment il se fait que j'aie pu cotoyer si longtemps tant de vie et de beauté sans en être frappée!

—C'est ce que, par mon livre, je désire faire comprendre à mes compatriotes; mais si j'y réussis, vous aurez Mademoiselle, votre grande part de mérite...

—C'était si peu de chose, Monsieur le Curé!

—Votre collaboration a été très importante, au contraire, et je vous en suis tellement reconnaissant...

—Je vous laisse à votre partie d'échecs. Cet après-midi j'ai fait une ample provision de fleurs sauvages, je vais aller les étudier quelques instants avant de me coucher.

—Comment? vous herborisez?

—Ma pupile vous ressemble, Curé, vous empaillez des oiseaux, elle collectionne des fleurs et des plantes. J'espère bien, qu'un jour, elle publiera elle aussi son petit volume ce sera pour faire pendant au vôtre.

—Mais non, mon cousin, au grand jamais! Publier moi? Faire oeuvre de bas bleu, encore une fois, jamais! Je collectionne des fleurs comme autrefois des images à frange dorée, parce que je les aime, que je les trouve jolies; mais c'est pour moi seule, pour mon plaisir, personne ne mettra jamais le nez dans mon herbier!

—Vous êtes admirables, avec votre amour de la science! Quant à moi, je m'incline devant votre soif de tout connaître; mais lorsque je rencontre une fleur, j'en respire le parfum, lorsque c'est un fruit bien mur, je le mange en gourmet, je respecte toujours leur incognito. C'est peut-être moins intelligent, ce qu'il y a de certain, c'est bien plus commode!

—Vous n'avez peut-être pas tort, mon cousin. Encore une fois, bonsoir Monsieur le Curé, bonsoir cousin!

—Bonne nuit, modeste petite savante!

Et pendant que les deux antagonistes replaçaient sur l'échiquier rois, reines, tours et tout le menu fretin, la jeune fille regagna sa chambre où après avoir mis ses fleurs de côté elle fit sa toilette de nuit et se mit au lit.

Mais le sommeil ne vint pas... Elle se sentait tellement rêveuse... Et pourquoi, je vous le demande?... Toute la veillée, chez ses amis Lauzon, on avait parlé du jeune Notaire mentalement, et ce qu'il doit être assommant grand Dieu! D'abord moi la perfection, ça me tombe sur les nerfs!... Et puis... le petit bonnet que Jeanne était à broder... était-il assez joli! assez mignon! La chanceuse! Comme l'on doit être heureuse d'avoir à confectionner de si jolies choses!...

Et Andrée qui tout le jour avait assisté aux ébats des oiseaux bâtissant leurs nids, avait marché au milieu des fleurs émanant leurs parfums, avait respiré à pleins poumons cette surabondance de vie qui envahissait l'at-

mosphère et suppurait à travers toutes les pores de la terre, se sentit tout à coup horriblement triste et lasse, lamentablement seule... Saisissant la poupée que Victoire avait jadis achetée pour la petite orpheline qu'elle croyait voir arriver, et que la jeune fille avait tenu à garder dans sa chambre, elle l'embrassa d'un fol élan maternel: "Demain, je t'en broderai un bonnet et tu verras comme il sera joli!"

CHAPITRE XII

A sa descente du convoi du Grand Tronc qui l'avait conduit à St-Hyacinthe, Yves fut reçu par son ami Lauzon qui avait tenu à aller à sa rencontre.

"Mon cher Paul! s'exclama notre voyageur comme il fait bon de se retrouver enfin chez soi après une si longue suite de pérégrinations! Durant cette année que j'ai passée loin du pays, je ne suis jamais demeuré plus de trois semaines en la même localité; c'est te dire que ce fut durant ce voyage une suite de visages inconnus qui passaient devant moi comme en un spectacle de cinéma. Et toi? Je n'ai pas besoin de te poser la question conventionnelle: "Comment cela va?" Tes lettres suintaient tellement le bonheur que si tu n'étais pas mon ami, je crois que je te jalouserais!

—En effet je suis heureux comme un roi! si toutefois l'on peut dire que les rois peuvent être heureux de notre temps. Je travaille toute la journée, mais à mon retour à la maison, le soir, j'ai le bon sourire de ma Jeanne qui me récompense à lui seul de mes fatigues et me donne le courage de recommencer avec plus d'ardeur encore le lendemain."

Les deux amis étaient montés dans la voiture que l'architecte avait louée au village pour venir chercher Yves à St-Hyacinthe, présageant que le jeune homme préférerait faire le trajet ainsi que dans les wagons démodés du chemin de fer. C'était délicieux, cette promenade de midi, par un beau soleil de juin. De chaque côté de la route s'étendaient à perte de vue les champs de foin encore vert mais que commençaient à envahir le trèfle en fleur, les marguerites blanches, les rudbeckies, la renoncule parsemant la verdure de ses boutons d'or, la chicorée aux belles fleurs bleues, la persicaire aux épis roses, et tant d'autres que les agriculteurs appellent "les mauvaises herbes", mais dont la beauté et la grâce captivent les yeux du passant qui n'y voit que des ornements mis par Dieu dans la nature pour la faire plus aimer chérir et admirer.

Yves regardait avec allégresse cette campagne qui allait être son lot maintenant, il respirait à pleins poumons cet air vivifiant et écoutait avec le peu d'attention qui lui restait le verbiage de son ami qui, trop heureux de son retour, ne cessait de parler de tout et de rien, sans lui laisser le temps de placer un seul mot.

"Que c'est beau! Comme on respire!" eut-il enfin la chance de s'exclamer comme la voiture longeait la rivière Yamaska, en face des "Rapids Plats."

—"Et pourtant, ce n'est pas encore chez nous, mon cher Yves; ici, l'on est encore trop près de la ville avec ses usines qui gâtent l'air de leur fumée, trop près du bruit, du factice. Chez nous, c'est la nature dans sa primitive simplicité, son charme encore vierge, sa tranquilité pastorale. Que je te dois de remerciements de m'avoir associé à tes travaux; je ne me sens plus inutile comme autrefois, chaque jour de travail porte ses fruits me procure une somme inconcevable de joie et de bonheur. Je t'ai tenu au courant de nos travaux, je tiens dès ce soir à te rendre un compte fidèle de mon administration et tu verras comme nous sommes sur la route du succès.

—Mais, non! mon vieux, ce soir, laisse-moi bien tranquillement goûter le bonheur du retour, je veux bien, si tu le désires absolument visiter l'usine; mais ne viens pas me causer de chiffres, je ne me sens pas la tête à cette gymnastique.

—Ce sera pour demain alors, car je veux absolument te faire constater par toi-même notre succès inespéré.

—J'ai reçu tes lettres et ce qu'elles m'en disaient me suffit; je sais par elles que nous avons réalisé cette année au-delà de six mille piastres de profit net, et je compte bien me mettre moi-même à l'oeuvre. Tu as été le pionnier de la fabrique de confiserie et de conserves alimentaires, je serai celui de la toilerie. Je rapporte de mon voyage tous les éléments nécessaires pour en faire un succès et je me fais un point d'honneur d'en être l'artisan. Mon pauvre Paul, comme tu as dû souvent me trouver égoïste de t'avoir ainsi laissé seul en face de tant de travail; mais que veux-tu, c'est bête, je me sentais si peu d'énergie, j'étais tellement démoralisé, désabusé, je ne pouvais pas ne pas partir; et d'ailleurs, je te le répète, je n'ai pas perdu mon temps là-bas!

—Au moins, nous reviens-tu complètement guéri?

—Si je suis guéri? Regarde-moi, mon Paul, ai-je l'air d'un homme qui ne veut pas vivre et lutter? Regarde ces mains calleuses J'ai tenu à travailler de mes mains et apprendre par moi-même chacune des opérations de l'industrie que nous rêvons de fonder. Pendant cette année qui vient de s'écouler, j'ai été la plus part du temps un ouvrier quelconque d'une filature quelconque de France, de Belgique ou d'Irlande, je me suis mêlé au peuple, j'ai coudoyé ses misères et à cette école austère, je t'assure que mes propres chagrins se sont fondus comme une cire molle devant le feu. Oui, je reviens guéri, complètement guéri, bien décidé à chercher dans le seul travail mon bonheur et ma raison de vivre. Je me demande aujourd'hui comment j'ai pu souffrir parce que cette petite Berthe cet être frivole et insignifiant se refusait à m'entendre? Heureusement, cette année de travail m'a assagi, j'en reviens mûri comme d'une longue épreuve et je t'assure qu'à présent, mon coeur est une forteresse qu'il ne serait pas bon de tenter d'assiéger.

Paul écoutait le jeune notaire en silence et lorsqu'il eut terminé sa tirade. "Mon pauvre Yves, tu n'es peut-être pas aussi guéri que tu le penses?"

Comment pas guéri? Et il allait reprendre avec plus de feu encore sa profession antisentimentale; mais l'on entrait dans le village et bientôt la voiture déboucha dans le domaine où Lambert et sa femme guettaient l'arrivée des voyageurs.

Un bon dîner les attendait auquel Jeanne, accourue pour saluer le jeune homme, consentit à prendre part.

La conversation ne tarda pas à tomber sur l'usine, et le père Lambert renchérit encore sur les rapports que Paul avait envoyés. "Si vous aviez vu cela Monsieur Yves, ça nous arrivait de trois paroisses à la ronde, des charges de concombres, des charges de tomates, des charges de blé-d'Inde, à croire que l'on ne saurait jamais quoi faire de tous ces produits. Eh bien! Monsieur Paul trouvait moyen de tout mettre en conserve, salant les concombres, marinant les tomates, "cannant" tomates et blé-d'Inde, faisant confitures de ci, confitures de ça, inventant des recettes dont personnes ne se serait douté. Et chaque soir, le tout allait s'accumuler dans le magasin, à croire qu'il était un panier percé ce magasin, tant on y entassait. Dans les premiers temps les habitants du village riaient, jacassaient, jalousaient comme c'est leur habitude; mais Monsieur Paul les laissa faire sans rien dire. Comme il payait bien, ils vinrent offrir leurs services et bientôt les opinions changèrent, on comprit qu'il avait plus de bon sens que le reste de la paroisse ensemble, tout le monde le saluait avec respect et il est maintenant devenu une espèce de bon Dieu pour tous les gens de la paroisse.

—Vous exagérez, mon pauvre Lambert...

—Non, non! je n'exagère pas, et la preuve, si vous le vouliez vous seriez notre prochain maire sans que personne n'ose dire un mot...

—Toi qui rêvais autrefois de gloire, mon cher Paul, c'est le temps de la recueillir, dit en souriant Yves.

—Merci bien! pour cette année, je vais me contenter d'être père! répondit l'architecte en souriant, cependant que cette pauvre Jeanne rougissait.

—Il y a tout de même du vrai dans ce que dit Monsieur Lambert, et je me suis demandé souvent avec une certaine inquiétude comment nous parviendrons à écouler toute notre marchandise. Mes craintes étaient futiles en fin de janvier, nous étions déjà complètement à sec, et depuis cette époque nous sommes obligés de refuser les commandes. Heureusement cette année, forts de cette expérience nous serons en position de faire beaucoup mieux. Les fraises surtout nous ont fait défaut, la fraise de jardin n'étant pas cultivée sur une assez grande échelle; mais tu te souviens que lors de mon arrivée ici, j'ai fait venir dix mille plants qui cette année vont nous donner un rendement assez considérable.

—Et les rentiers que tu craignais tant, comment as-tu réussi à les amadouer ainsi?

—D'une manière bien simple, en ne m'en occupant pas. Tu te souviens du tour que j'avais joué au père Desgranges lors de l'achat de son lopin de terre? Dès lors les rentiers comprirent qu'il ne fallait pas finasser avec moi. Et puis, j'étais l'inconnu, l'étranger qui en impose toujours aux populations rurales. Ils me voyaient dépenser largement sans savoir si cet argent m'appartenait ou non et l'argent est une autre arme qui leur impose beaucoup. De plus j'avais su, dès les premiers jours, me concilier l'appui et l'amitié du Docteur Durand et de Monsieur le Curé, les seules personnes vraiment influentes dans le village, et dès lors l'on a commencé à compter avec moi. J'ai eu plus d'offres de services que d'ouvrage à donner. J'ai réparti les emplois avec le plus d'équité possible donnant du travail de préférence à ceux qui en avaient besoin et sous la direction de Monsieur le Curé; mais vint un moment où toute la population du village travaillait à la fabrique et durant cet été, ces braves rentiers ont doublé leurs revenus. Déjà le bon résultat

de ce pécule se fait sentir, le conseil vient de voter les subsides nécessaires pour faire macadamiser les chemins de la paroisse et du village. D'ailleurs, je commence à réaliser que je les avais jugés mal nos rentiers de village, s'ils sont ainsi ennemis du progrès, c'est la conséquence logique de leur éducation et de la modicité de leurs revenus et peut-être en agirions-nous de même si nous avions à boucler leurs maigres budgets.

—Eh bien! nous tâcherons de le grossir encore ce budget, dit Yves en se levant de table, et maintenant si tu le veux, associé modèle, nous allons visiter cette usine merveilleuse?"

Yves alluma une cigarette et en offrit une à son ami et au vieillard; mais ce dernier refusa: "Merci bien, Monsieur Yves, moi ça ne me dit rien, je préfère ma vieille pipe." Et les trois hommes se rendirent à la fabrique.

C'était un bâtiment très considérable comme nous avons vu d'après les dimensions données par l'architecte. Tout y était éclatant de propreté les bureaux surtout, que Paul avait tenu à meubler avec confort sinon avec luxe.

Après cette première visite qui enthousiasma notre voyageur, ils revinrent vers la vieille demeure. Paul et Jeanne prirent bientôt congé après avoir fait promettre au jeune notaire de venir souper avec eux.

Yves passa cet après-midi à défaire ses malles et à s'installer sommairement cependant que le père et la mère Lambert lui faisaient l'historique du village depuis la date de son départ.

—Mais vous ne savez pas, depuis que vous êtes parti, il y a eu encore du nouveau à part la fabrique, il y a une bien jolie fille dans le village et si vous n'en tombez pas amoureux vous qui n'avez pas de fiancée en ville, ça serait bien dommage car c'est jolie comme une sainte vierge, c'est doux comme un agneau et c'est bon comme du pain blanc.

—Dis donc Zélie, Monsieur Yves doit la connaître, elle était dans le village à la mort de défunt son oncle.

—Mais non, Jacques, elle est arrivée après.

—Je te dis que oui, Zélie, elle est arrivée le soir même de la mort de ce pauvre défunt homme.

—C'est bien vrai, Jacques, tu as raison; mais n'empêche qu'il n'a pas dû la voir, elle ne sortait jamais dans les premiers temps elle avait trop de chagrin. Pour sûr, Monsieur Yves, que ce serait un péché de laisser sécher sur pieds un ange du bon Dieu comme Mlle Andrée!

—Comment! c'est d'elle que vous voulez parler?

—Vous la connaissez?

—Non, mais Paul ne pouvait m'écrire sans en parler. Eh bien! non, mes bons amis, je ne lui ferai pas la cour à cette Demoiselle Andrée. D'abord, je ne veux pas me marier de sitôt, je vous l'assure, et je ne tiens nullement à la connaître.

—Bien vrai! Monsieur Yves, cela me fait de la peine, dit la mère, vous auriez fait un couple si mignon.

Vers cinq heures, Yves pénétrait dans le joli cottage que Paul s'était fait construire en face de l'usine à environ un arpent du chemin, sur une éminence dominant la rivière Salvail. C'est là que notre ami était venu cacher son bonheur, au milieu d'un bosquet de grands pins. Paul lisait sur la véranda tandis que Jeanne vaquait à l'intérieur à la préparation du souper.

La maison entière offrait un air de gaieté de confort et de bonheur. Les meubles simples mais d'une propreté impeccable, les tentures sobres, d'un goût délicat, quelques bibelots agréablement disposés, tout contribuait à rendre cette demeure reposante et délicieuse.

—Quand penses-tu pouvoir commencer notre toilerie, s'enquit Yves.

—Pourquoi pas dès cet automne? J'ai demandé à nos cultivateurs de semer du lin en abondance et comme ils ont maintenant en moi une confiance presqu'illimitée, tous ou à peu près ont répondu à mon appel, de sorte que dès cet automne nous aurons suffisamment de matière première pour commencer notre exploitation. Si de ton côté tu crois que cette tentative ne soit pas prématurée, je ne vois pas pourquoi remettre à plus tard.

—Au contraire, je suis anxieux de commencer. Une simple annexe à notre usine suffira pour le moment. Nos chaufferies actuelles serviront à merveille, et d'ailleurs je vais essayer un procédé très simple que nous perfectionnerons ensuite et d'ici quelques années, nous obtiendrons des toiles capables de rivaliser avec celles de toute maison européenne ou américaine. Je vais me mettre à l'oeuvre dès demain.

Madame Lauzon venait annoncer le souper et Paul s'écria joyeux: "A la soupe! comme nous disions là-bas, après une bonne charge! Tiens, mon vieil Yvon, je m'aperçois que Jeanne a tenu à être la première à te faire goûter nos produits; notre soupe est faite aux tomates de la maison "Pierre Marin, Limitée," Il y a sur la table les fameux cornichons sucrés de notre maison, les confitures

aux fraises en viennent également, de même que la sauce piquante aux tomates que tu vois dans ce bocal. Goûte à toutes ces choses tu m'en diras des nouvelles.

—Sont-ils réellement en demande comme tu le dis?

—Mais mon pauvre Yvon nous avons eu des commandes jusque du Manitoba et de la Colombie Anglaise. Quant à l'Ontario, plusieurs firmes m'ont offert de placer chez moi de grosses commandes pourvu que je consente à mettre des étiquettes anglaises sur mes boîtes; tu comprends bien que j'ai refusé.

—Comment? des étiquettes anglaises?

—J'aurais étiquetté nos marchandises "X Preserve Co., X, Ontario", par exemple, et eux auraient vendu comme étant de leurs produits. Sous ces conditions, j'aurais eu des commandes très considérables; mais j'ai pensé que ce serait une petite trahison à notre industrie, j'ai renvoyé les lettres avec prière de s'adresser ailleurs.

Les convives s'étaient attablés et tous mangeaient avec appétit. Les fraises surtout furent trouvées délicieuses.

—Elles sont on ne peut meilleures! dit Yves, enthousiaste; je comprends très bien la vogue qu'elles ont dû obtenir. Crois-tu que nos paysans parviennent jamais à en récolter suffisamment pour alimenter notre usine.

—Dès cette année la récolte sera abondante Si tu avais été comme moi témoin de l'enthousiasme avec lequel les braves rentiers plantaient leurs fraisiers l'automne dernier tu n'en douterais pas. Les moindres coins de terre ont été utilisés. Ma nouvelle commande de plants d'automne avait été de quarante mille et le tout a été mis en terre. Durant l'été, le bureau de poste, le magasin et la gare sont maintenant déserts, tout le monde est aux champs ou à l'usine. Les fermes ont presque doublé de prix, les espaces autrefois incultes ont été labourés. Ton oncle connaissait bien ces gens, âpres au gain, indolents par habitude, contraints par nécessité à vivre de peu; mais désireux de trouver des sources d'augmentation à leurs maigres revenus. Cet hiver, le village est retombé quelque peu dans sa léthargie; mais tous ces gens attendent avec anxiété la reprise du travail. Ce sera bien autre chose quand notre toilerie sera en opération, ils ne seront plus obligés de chômer durant l'hiver. Veux-tu une tasse de thé?

—Merci! Si Jeanne le permet nous fumerons un cigare et ensuite j'irai me reposer. Ce voyage m'a fatigué.

—Mais certainement, acquiesça Jeanne; d'ailleurs je vous prie moi-même de m'excuser, je dois passer un instant chez le Docteur Paul, sais-tu où est le livre de Mlle Andrée je voudrais le lui remettre?

—Quelle est cette Mademoiselle Andrée? s'enquit Yves quand la jeune femme fut sortie.

—C'est la petite fille en noir qui t'avait tellement intrigué, la cousine du Docteur Durand, une charmante enfant dont ma femme raffolle et qui vient chaque soir faire un bout de causette avec nous. Elle a dû avoir été retenue ce soir, c'est elle qui fait la partie d'échecs avec le Curé quand Monsieur Durand est appelé aux malades.

—Ah! ah! c'est la petite merveille dont tes lettres parlaient avec tant d'enthousiasme. C'est donc un trésor, cette jeune fille? Imagine-toi que cette brave mère Lambert m'en a déjà fait l'éloge!

—Elle mérite tout le bien qu'on puisse en dire. D'ailleurs tu la connaîtras et tu la jugeras toi-même.

—Merci mille fois... Oh! mais non! Si elle est comme tu me l'as dépeinte, jeune et jolie, fraîche comme une fleur, innocente comme une tourterelle, je serais assez bête pour en tomber amoureux, et de ce poison-là Dieu merci, j'en ai soupé!!...

—Les poisons sont souvent les meilleurs remèdes...

—Pas pour moi... D'ailleurs, je suis complètement guéri et si tu comptais sur cette jeune fille pour parachever ma convalescence, tu peux en faire ton sacrifice, je préfère demeurer éternellement un valétudinaire...

—Mais tu ne saurais croire comme elle est différente des autres? C'est une jeune fille sérieuse malgré la gaieté débordante de sa jeunesse, elle est instruite, excellente musicienne, peint admirablement; en un mot, c'est une perle, quoi!...

—Une perle? Bien, mon Paulot, tu sais que les perles affectionnent le voisinage des requins et je ne serai pas l'innocent pêcheur qui se fait bêtement croquer pour les cueillir Une perle!... Dis plutôt une pédante, un bas bleu... Encore une fois, ce n'est pas pour te désobliger, après tout, ta Demoiselle Andrée, comme tu l'appelles, peut être une perfection; mais à compter de ce jour je deviens un notaire grognon et un industriel aride...

—L'Amour est enfant de Bohême
Qui n'a jamais connu de loi...

fredonna Paul en souriant.

—On les lui enseignera les lois, à ton Amour! Mes études m'auront au moins servi à quelque chose. Encore une fois, j'ai le coeur muré. Autrefois, quand j'étais naïf,

que je pouvais croire à l'amour de la femme, je me laissais bêtement séduire par un sourire, un joli minois; mais je me suis affranchi de ces faiblesses et je compte avoir acheté assez cher mon indépendance pour ne plus m'exposer à la perdre. Depuis que je suis véritablement redevenu moi-même je me sens revivre, je me sens de la force, de l'énergie, de l'ambition, je rêve de belle choses et j'ai mon cerveau bien à moi pour les réaliser. Plus tard, quand j'aurai dépensé cette énergie, que j'aurai réalisé quelques-uns de mes rêves, que je serai devenu quelqu'un, que j'aurai terminé mes luttes vers le succès, alors, dis-je, je songerai à me marier. Je suivrai le conseil de mon oncle, j'épouserai une brave femme sans prétention, sans orgueil, sans exigeance qui me paiera en dévouement l'honneur que je lui aurai fait de l'associer à ma vie; nous aurons de beaux et solides enfants qui continueront la tradition de notre famille et je tâcherai d'être heureux; mais épouser une femme jolie, spirituelle, instruite, musicienne, peintre, etc., épouser une femme supérieure et faire cette folie quand je ne puis pas moi-même certain du succès de mes entreprises quand il me faut tout mon courage et mon énergie pour mener à bonne fin ce que nous ne faisons que commencer, m'exposer à des récriminations si le succès ne répond pas à notre attente... Oh! mais non ,mon vieux Paulot, ça jamais!

—Et pourtant moi?

—Toi ce n'est pas la même chose, tu es un sage, un homme pondéré, ponctuel, rempli d'ordre... et puis Jeanne n'est pas tout le monde, elle est unique ta femme, mon vieux, ce n'est pas une perle, c'est un diamant, et tu sais que le diamant est rare... Là-dessus, je te quitte et vais faire un bon somme, je me sens tellement las que je défie toutes les Demoiselles Andrée de la terre de venir peupler mes songes.

CHAPITRE XIII

Avant de rentrer chez lui, Yves s'attarda encore à contempler son domaine que n'éclairaient plus qu'à contrejour les derniers rayons du soleil couchant. Dans la nuit sereine et douce, que troublaient seuls les bruits sourds et mystérieux du soir, il sentit vibrer l'âme des siens, de ces pionniers de la glèbe qui avaient identifié leur vie à cet humble coin du sol et qui, à travers les âges, lui envoyaient l'hommage de leur reconnaissance. Entré dans son bureau, le cahier-journal de son oncle attira son attention. C'était bien la grosse écriture malhabile du vieillard.

Inconscient de la fatigue qui l'envahissait, il lut à la page ouverte. C'était à la date du 10 mai 1917, quelques jours après son arrivée de France:

"Les lilas sont en fleurs, mes rosiers couvent avec un amour religieux leurs boutons et leur renvoient toute la sève que leurs racines tirent de la terre et tout l'air que respirent les innombrables stomates de leurs feuilles; les champs disparaissent sous la vive verdure qui envahit leur chaume vetuste d'un renouveau de jeunesse et de vie; les oiseaux chantent dans l'air embaumé les espérances des nids en construction, tout dans la nature déborde de vie et de fécondité; moi seul suis solitaire tel une pièce de chaume d'automne au milieu de cette verdure printanière... Aurais-je mal compris ma mission sur terre? Etait-ce bien ma destinée d'être un arbre sans fruit et cette vie de travail consacrée à la reconstruction de notre domaine, ne serait-ce qu'un héroisme stérile au service d'un orgueil futile? Non, je sens que je ne suis pas condamnable d'en avoir agi ainsi, je sens que j'ai l'approbation de tous les aïeux, chez qui l'amour de la terre symbolisait l'attachement à la religion et à la patrie... Mes sacrifices ne seront pas vains, mes labeurs ne seront pas stériles!

Yves est ici depuis deux jours... Ce pauvre enfant est encore bien faible, sa blessure commence à se cicatriser et il a besoin de beaucoup de ménagements encore; mais Dieu soit loué, tout danger est maintenant passé.

Hier soir, je voulais lui parler de mes projets; il était si pâle, si faible, je n'ai pas osé. Oserais-je jamais? J'ai tellement peur d'une déception... Les traditions, la famille, le passé c'est le domaine de la vieillesse; mais lui que seul le sang rattache à ces souvenirs, lui qui est la jeunesse, le plaisir, l'avenir, ai-je bien le droit de le river au passé?"

Yves, feuilletant à rebours, voulut revivre la vie de son parent. Ces pages où il devait consigner au jour le jour les évènements, ses émotions, ses impressions, offraient un tel ensemble de calme sérénité que le jeune notaire y retrouvait à chaque ligne la grande âme du vieux terrien lui parlant de l'au-delà de la tombe...

20 avril 1917.

J'ai reçu ce matin la nouvelle de la blessure d'Yves et de son prochain retour au milieu de nous... J'ai hésité avant d'ouvrir l'enveloppe du télégramme du ministère m'en informant, j'avais tellement peur que ce fût pis encore... Heureusement, il n'est que blessé, il nous reviendra bientôt, je le soignerai avec tant de sollicitude qu'il ne tardera

pas à recouvrer la santé! Pauvre enfant! comme il doit souffrir!... Mais il vit et malgré moi, cette blessure qui doit enfin l'éloigner de l'horrible hécatombe me rend heureux...

15 avril 1917

Une escouade d'agents est arrivée dans le village à la poursuite des conscrits récalcitrants... C'est à croire que nous devons nous réjouir d'être vieux. Qui aurait prédit, il y a vingt ans, qu'un jour viendrait où l'on pourchasserait nos jeunes gens comme des criminels parce qu'ils refusent d'abandonner père, mère, frères et soeurs, le village qui les a vus naître la vieille chaumière où ils ont fait leurs premiers pas, pour aller dans les marais des Flandres servir de chair à canon aux Allemands... Et pour qui ces sacrifices? Pour le Canada? Farceurs! La défense du Canada, elle est ici, dans nos champs que l'on ouvre à la culture... Les meilleurs soldats de notre pays ce sont ceux qui savent tenir fermement les manchons de la charrue les semeurs au large geste prometteur de blé d'or, les défricheurs hardis qui attaquent la forêt et font reculer les frontières de la civilisation! Farceurs ceux qui disent que nos premières lignes de défenses sont dans les Flandres! Farceurs qui répètent que nous devons à la France de voler à son secours! Cyniques farceurs ceux qui affirment que cette horrible boucherie est la guerre de la civilisation! Ayons donc enfin le courage de dire bien franchement à tous ces prêcheurs qui viennent suivant le besoin nous rappeler un cousinage perdu dans les siècles, que nous ne sommes ni Français ni Anglais, que nous ne sommes simplement et uniquement que Canadiens!

1er avril 1917

Lambert vient d'entailler, c'est le temps des sucres... Ce soir je vais aller coucher dans la sucrerie. Au milieu de ces érables centenaires qui ont été témoins des labeurs et des souffrances des miens, je me sens plus paisiblement libre de rêver du passé, de revivre mes souvenirs...

Je n'ai pas de nouvelles d'Yves depuis près d'un mois. Dans sa dernière lettre il m'annonçait son départ pour les tranchées après un repos de quinze jours. Lui serait-il arrivé malheur? qu'il est dur de vivre ainsi dans l'incertitude!

1er février 1917

J'ai reçu une lettre d'Yves ce matin, il m'annonce qu'il vient d'être cité à l'ordre du corps d'armée à la suite d'une reconnaissance hasardeuse qu'il a menée à bonne fin. En lisant sa lettre, toute remplie de bravoure, de hardiesse, d'un mépris dédaigneux de la mort j'ai senti tout mon sang bouillir d'orgueil et je me demande si c'est la fierté de ma race ou la crainte de voir mes rêves s'anéantir qui l'emporte dans mon coeur!"

Et puis, c'était depuis le commencement de l'automne la même préoccupation au sujet de ce neveu qu'il avait tant peur de voir mourir, de ce jeune homme insouciant sur la tête duquel il avait reporté les espérances de toute une famille. L'été précédent, les traces de cette préoccupation se faisaient plus rares, non pas qu'elle n'ait jamais cessé, mais les travaux des champs, le spectacle de la belle nature, les récoltes qui s'accumulaient dans ses granges, les fleurs de son parterre qu'il soignait avec une paternelle sollicitude étaient autant d'heureuses diversions à ses rêveries,

15 octobre 1916

Les oiseaux ont commencé leur migration. Des jolis hôtes de mon bosquets, bien peu me sont restés. Les hirondelles ont abandonné les nids où cette été elles avaient couvé leurs petits; les merles ne sifflent plus dans les têtes des arbres lorsque le soir, le soleil se couche; les martinets volent en troupes nombreuses autour de la cheminée, sonnant le rassemblement pour le grand départ; les mainades ont délaissé leur bourgade dans les têtes des grands pins, les pinsons se font chaque jour de plus en plus rares; seuls les moineaux me restent pour égayer ma solitude. Les reverrai-je mes jolis oiseaux?

Au moins, ils reviendront, eux, ils reviendront avec le printemps et les bois retentiront de leurs joyeux chants, ils reconstruiront leurs nids dans ces mêmes bosquets où ils ont cet été élevé leur famille... Hélas! nos braves cultivateurs émigrent aussi, mais c'est pour ne plus revenir. Comme il est triste de voir nos gens abandonner la terre pour aller s'engouffrer dans la métropole. Montréal! Ce nom magique fascine tout le monde. La convoitise des hauts salaires, des courtes heures de travail, du luxe moderne, du plaisir qu'ils croient y trouver leur font oublier leurs devoirs de citoyen et de patriote.

Ce mal de la centralisation de notre population dans une seule ville avec sa contingence naturelle et certaine de vice, d'orgueil, d'abaissement moral et physique est, à mon point de vue, le plus grand danger qui menace la vitalité de notre race. Quel remède y apporter? Ouvrir de nouveaux centres de colo-

nisations? Il y a cent à parier que ceux qui désertent la terre pour les villes, le faisant surtout pour se procurer plus de luxe et de confort deviendraient de très mauvais colons. Le remède, le seul remède efficace, ce serait de leur procurer chez eux ce travail qu'ils vont chercher si loin. L'industrie est en elle-même une chose admirable et notre province devra tôt ou tard vivre autant sinon plus de l'industrie que de l'agriculture, et ce en dépit de ses prétentions de province agricole. Ce qui est mauvais c'est non l'industrie, mais la centralisation de l'industrie. Sagement distribuée à travers la Province et dirigée de manière à tirer sa matière première de l'agriculture, elle en serait le complètement et le principal agent de développement. Par ailleurs, il se trouve dans chaque famille un ou plusieurs membres que les travaux des champs n'intéressent pas, alors ces pauvres êtres sont d'avance condamnés à devenir des déracinés et à aller s'engouffrer dans notre grand centre cosmopolite, écueil où vont sombrer tant de nos jeunes gens. Combien ne seraient-ils pas sauvés si nous pouvions leur procurer du travail au village natal?

1er octobre 1916

Ma récolte est engrangée depuis quelques semaines et mes champs ont repris leur belle verdure d'automne qui semble une coquetterie de vieux beau avant les suprêmes attaques de goutte.

Tout le village est en émoi! Les commissaires ont été sommés de faire reconstruire la vieille école et nos rentiers se font une montagne de cet évènement. Pensez donc, leurs impôts vont être augmentés de quelques piastres!

17 juillet 1916

Tout chante et parfume dans nos campagnes. Je viens de faire une promenade jusqu'à ma pinière et en présence de ces géants encore si verts en dépit de leur âge, je me suis senti fier du respect qui toujours les a entourés. Qui plus que ces colosses plusieurs fois centenaires, peut nous parler des choses de jadis? Et quand on se fait vieux, que la vie n'a plus rien à nous donner, que nos rêves de jeunesse sont réalisés ou définitivement sacrifiés, c'est dans le souvenir du passé que l'on vit, de ce passé auquel toute notre existence se rattache et dont nous serons nous-mêmes demain.

En revenant de ma promenade, je suis passé près du marais aux iris versicolores, les iris bleus comme on les appelait jadis. Voici encore une chose du passé qui commence à disparaître. Mon père nous racontait que lorsque Pierre Marin, le grand ancêtre, est venu s'établir sur la concession, il fut charmé de trouver tous les bords des cours d'eaux qui la traversaient couverts de cette belle fleur et en donna le nom au domaine qui jusqu'à mon grand-père continua à s'appeler la ferme de l'"Iris Bleu". J'ai retracé moi-même cette tradition dans plusieurs de nos titres de propriété et notamment dans l'acte de concession par le capitaine Pierre de St-Ours à mon aïeul. La tradition voulait aussi que tant qu'il y aurait des iris sur nos terres, notre famille ne s'éteindrait pas...

15 juillet 1916

Je viens d'émonder mes rosiers, mes vieux rosiers aux fleurs rouges, roses, blanches et jaunes. J'ai été émerveillé d'y trouver tant de floraison et de parfum. Comment peut-on toujours être si jeune? Hélas! seuls les rosiers ont cette merveilleuse faculté de récupérer leur jeunesse perdue!...

1er juillet 1916

Je viens de terminer la classification de mes notes sur la flore de notre région. Si j'avais un peu de littérature et beaucoup plus de jeunesse je publierais ce travail; mais allez donc écrire un livre à mon âge!

Et pourtant, comme elles sont jolies les fleurs de chez nous, non seulement celles que l'on cultive avec un soin jaloux dans nos jardins; mais surtout les plus petites fleurs des champs et des bois! La petite hydiotis bleue admirable dans son humilité, l'opulente bardane aux larges feuilles vertes que domine le capitule aux pétales roses, la renoncule âcre avec ses élégants boutons d'or, la bermudienne qui, dans la verdure matutinale des prés, perce ses jolis yeux bleus, le liseron des champs dont le velouté du large calice ne le cède qu'au charme de l'ancolie du Canada, une fleur bien à nous, et si gracieuse avec ses cinq pétales et sépales artistiquement groupés par le Créateur, le fraisier, la marguerite des champs, la violette, la chicorée sauvage, encore une fleur bleue que l'on trouve accrochée à sa tige rude et sauvage comme une parcelle de firmament que l'aurore y aurait oubliée, le melinot, mignonnes fleurs qui semblent être des réservoirs inépuisables de parfum, enfin, le cotonnier dont l'ombelle penchée figure une admirable pièce pyrotechnique venant d'éclater. Mais nous sommes tous un peu badauds et prêts à admirer ce qui nous est étranger cependant que nous traitons avec la plus impardonnable indifférence les merveilles qui nous sont coutumières.

20 décembre 1915

Yves est maintenant sur la ligne de feu... Saura-t-il toujours se montrer digne de notre famille? Je n'ai pas de crainte sur ce sujet, les ancêtres veillent sur lui et vont lui communiquer cette fièvre ardente qui a fait d'eux des héros. Paul et Pierre Marin morts à vingt et vingt-deux ans sous de Valrenne à Laprairie, Jean mort à Carillon après avoir eu la suprême consolation de voir la défaite d'Abercomby, Georges, Léon, Julien, frappés mortellement près de Montcalm sur les Plaines d'Abraham, Jean et Louis tombés en tirant leurs dernières cartouches à St-Antoine en 1837! Quand on a de tels ancêtres, on ne peut déchoir!...

Et c'était à chaque page des aperçus toujours nouveaux. Cet homme lui apparaissait de l'au-delà de la tombe, sous un jour jusqu'alors tout à fait inconnu. Comme il l'avait mal jugé ce vieillard qu'il avait quelquefois taxé d'égoisme! Plus il pénétrait dans sa vie intime plus il réalisait son injustice et la regrettait. Lorsque l'aube le surprit, il avait revécu les dix dernières années de la vie de son oncle.

CHAPITRE XIV

Depuis une semaine qu'il était de retour au village Yves ne s'était pas un seul jour départi de la ligne de conduite qu'il avait énoncée à Paul comme devant être la sienne. Il avait réellement été un industriel aride, un homme pratique ne vivant que par l'intelligence, ne laissant aucune emprise aux choses du coeur; il affectait même une certaine misanthropie que n'avaient pu effacer l'amitié de Paul et de son épouse ainsi que la cordialité qui avait accueilli son retour.

Les mères ayant des filles à caser avaient bien tenté de l'attirer chez elles, mais les prétextes polis qu'il s'était chaque fois trouvés pour décliner les invitations commençaient à lasser les meilleures volontés.

Les premiers jours avaient été employés à parachever son installation, chose assez facile grâce à l'initiative de Paul qui, connaissant tous les goûts de son ami, y avait à peu près complètement pourvu.

Sous sa direction, l'ancien fumoir avait été converti en bureau et dans cette pièce spacieuse le pupitre en chêne doré avec chaise rotative, le dactylographe sur sa table à bascule, les deux meubles classeurs, la bibliothèque légale, les sept ou huit fauteuils en chêne rembourés de cuir d'Espagne offraient un bon aspect de confort et de sérieux bien-être propre à captiver la clientèle.

Le grand salon avait été débarrassé de ses meubles antiques que l'on avait relégués au premier étage et Paul l'avait transformé en un immense fumoir-bibliothèque. C'est là que l'architecte avait fait installer les livres du jeune notaire et les rayons superposés garnissaient tous les pans de l'arrière-salon d'autrefois. Une table en acajou avec fauteuil de même bois en achevaient l'ameublement.

Le premier salon était maintenant converti en fumoir avec ses massifs chesterfields, sa lourde table de chêne fumé, un phonographe de la Maison Casavant, quelques bibelots, une tabagie complète et, suspendus aux murs, les portraits des ancêtres qui semblaient tout effrayés dans leurs cadres défraîchis de voir tant de luxe moderne envahir leur paisible vieille demeure.

Mais en dépit du modernisme de l'ameublement, de l'air quelque peu "garçonnière" que revêtait l'ancienne demeure, elle n'avait rien perdu de son ancienne solitude et de son calme paisible.

La toilette extérieur ne le cédait en rien à celle de l'intérieur; une double couche de peinture avait redonné à cette maison presque centenaire un regain de jeunesse et de coquetterie.

Levé de très bonne heure, Yves faisait chaque matin une longue promenade dans la campagne. Quelquefois, il se dirigeait vers les bois respirant à pleins poumons l'air pur du matin. D'autre fois il montait la vieille jument de son oncle et partant à la guise de sa respectable monture, il chevauchait de longues heures à travers la campagne. C'était son sport favori, la grande joie de sa petite enfance alors qu'il venait passer les vacances chez Pierre Marin et qu'il l'accompagnait ainsi à cheval dans ses longues excursions à travers champs et bois.

Rentré vers huit heures, il était tout surpris de se sentir une faim de loup, au grand contentement de la mère Lambert qui en le voyant mordre à belles dents à ses crêpes au sirop d'érable ou à ses omelettes au jambon s'écriait avec une larme à l'oeil: "C'est si bien comme son défunt oncle!"

Toutefois, en dépit de l'ameublement somptueux du bureau et de la belle enseigne de cuivre poli; "Yves Marin, Notaire", qui depuis le lendemain de son arrivée brillait à sa porte, la clientèle se faisait terriblement attendre et Yves comptait avec impatience les jours où il lui serait permis de faire sa première minute. Pour occuper ses moments, il travaillait à mettre ordre à ses notes sur

l'industrie toilière, fruit de ses observations en Europe.

Le soir il faisait une courte apparition chez ses amis Lauzon; mais le spectacle de leur bonheur l'énervait et, surtout, cette pauvre Jeanne avait la détestable manie de faire à propos de tout et de rien l'éloge de cette Mlle Andrée que Paul lui avait en confiance indiquée comme pouvant être une Madame Marin éventuelle, et chaque fois ces éloges répétés avaient le don de lui tomber sur les nerfs.

Alors, il regagnait sa solitude dorée, essayant en vain de se persuader que sa vie sans souci était le bonheur parfait; mais lorsqu'il se retrouvait bien confortablement installé dans un fauteuil moelleux, un livre à la main, une cigarette à la bouche, il se sentait seul, terriblement seul dans cette grande demeure! Le livre tombait bientôt de ses mains, sa rêverie le reprenait qu'il essayait de poursuivre dans les longues spirales de fumée diaphane montant, s'élargissant, s'indécisant, pour aller se perdre dans l'atmosphère de la chambre.

Il se réveillait soudain de ces rêveries et comprenait qu'il se mentait à lui-même lorsqu'il essayait de se persuader qu'il était complètement guéri, que son coeur était à jamais mort à l'amour... Berthe?... elle était bien certainement effacée de son coeur; mais la folle passion qu'elle lui avait inspirée n'était pas de l'amour et avec sa perte, son coeur ne s'était pas comme il le prétendait fermé à la tendresse...

Il essayait de puiser dans le journal de son oncle la force de persister dans ses résolutions sceptiques; mais ce journal luimême, n'était-ce pas la condamnation de ses résolutions, et le vieillard ne lui avait-il pas recommandé de se marier? Sa vie triste et solitaire, sa vieillesse sans enfants, n'était-ce pas un démenti formel à ses projets de désabusé? Alors incapable de courber encore son orgueil devant l'appel de sa jeunesse, il se livrait avec acharnement au travail.

Outre ses amis Lauzon et les époux Lambert dont la vie simple et primitive, les bonnes manières ouvertes de campagnarde l'avaient dès le premier jour séduit, les seules personnes avec lesquelles il avait lié connaissance étaient le Curé Ferrier et le Docteur Durand.

Dès le lendemain de son arrivée, il était venu frapper chez le bon prêtre qui l'avait connu tout jeune et dont il avait gardé le meilleur souvenir. Monsieur le Curé était sorti, appelé dans les concessions au chevet d'un malade, et il avait promis de repasser.

Quelques jours plus tard, il avait profité d'un moment où il savait Mlle Andrée en train d'herboriser pour venir se faire annoncer chez le Docteur.

Le brave disciple d'Esculape qui avait jadis connu son père et son grand'père, qui avait surtout apprécié la grande valeur de son oncle l'avait reçu à bras ouverts.

Au contact de cet esprit cultivé, digne représentant de cette aimable et gracieuse politesse canadienne de l'ancienne génération, Yves s'était senti de confiance, il s'était pris immédiatement d'une grande affection pour ce savant obscur dont le charme ne le cédait qu'à son humilité.

Monsieur Durand lui causa longuement de son oncle, des rêves qu'il lui avait jadis communiqués, de sa vie solitaire immolée au service d'un principe, des doutes qui l'avaient quelquefois assailli, de sa fermeté dans les épreuves, et de son inlassable jovialité.

"Je lui demandais un jour comment il pouvait être constamment heureux. — Ne croyez pas que je n'aie pas mes chagrins bien souvent, Docteur, me répondit-il, mais j'ai toujours été persuadé que lorsque Dieu nous envoie des épreuves, il faut les accepter en souriant. Agir autrement, ce serait marchander notre résignation, et nous n'avons pas le droit de demander à Dieu la monnaie de nos sacrifices!" J'ai trouvé qu'il avait raison et depuis ce jour, je n'ai jamais eu à me reprocher d'avoir profité de sa morale."

Puis il lui parla de son grand'père, un autre vrai type de la vieille génération. Il avait vécu la majeure partie de sa vie à Montréal, mais lorsque la vieillesse commença à se faire par trop sentir, qu'il ne put s'occuper de ses affaires, il vint mourir dans la vieille maison où il était né.

Avec émotion, le vieux médecin rappela le souvenir du père d'Yves qu'il avait plusieurs fois rencontré chez Pierre Marin. C'était un colosse au regard froid, autoritaire, presque dur. Il parlait peu, ne souriant que très rarement; mais quel coeur d'or sous cette rude enveloppe! La mort prématurée de son épouse l'avait tellement affecté, il en avait ressenti un tel chagrin que malgré toute l'affectueuse sollicitude du vieil oncle, il ne put se relever de ce coup terrible et sa froideur s'en accrut encore.

"Vous étiez bien jeune alors et peut-être n'avez-vous pas su apprécier à sa valeur ce papa toujours triste, toujours froid, presque sévère et pourtant, comme il vous aimait!"

Et puis la conversation changea le Docteur parla de la nouvelle usine due à l'initiative du jeune homme et de son ami, cette

innovation d'industrie dans nos campagnes que le vieil oncle avait jadis rêvée et que son héritier avait si brillamment commencée. Il s'étendit longuement sur l'enthousiasme qu'elle avait suscité chez la population jusqu'alors endormie, sur les succès qui l'attendaient.

Yves à son tour, parla de ses études sur la toilerie et sur les tissages en général, des observations relevées lors de son dernier voyage, de la chance qu'avait cette industrie de fleurir dans notre pays.

Heureux de cette première visite, le jeune homme se retira après avoir bien promis de revenir; mais une fois dans la rue ensoleillée, il pensa que certainement, une autre fois il finirait par rencontrer chez le Docteur cette Demoiselle Andrée si jolie dont la seule pensée lui faisait peur comme à l'approche d'un danger inconnu.

Il s'était promis de retourner dès le lendemain chez le curé; mais ce dernier avait tenu à venir s'excuser de son absence et l'attendait dans le parterre du domaine.

"Vous m'attendiez, Monsieur le Curé, je vous prie de m'excuser.

—Je venais moi-même vous présenter mes excuses et si Lambert ne m'avait pas dit que vous ne tarderiez pas à rentrer, j'allais m'en retourner. C'est à croire que nous jouons une partie de cache-cache. Quand vous venez chez moi, je n'y suis pas, et vous de même.

—Voulez-vous entrer, Monsieur le Curé; mon installation n'est pas terminée et je vais vous prier d'excuser tout ce désordre.

—Merci, l'on respire si bien ici. Non pas que le désordre me fasse peur, je vous avouerai franchement que je l'aime plutôt; je suis comme les mainades, peu me chaud l'ordre ou le désordre du nid pourvu qu'il y ait de l'air vivifiant et de larges entailles de ciel bleu.

—Et des oiseaux qui chantent, ajouta Yves qui connaissait de vieille date le faible du bon pasteur.

—Sur ce chapitre, je suis servi à souhait ici, car ils sont merveilleux, vos oiseaux. Je viens de passer avec eux un agréable quart d'heure. D'ailleurs je les connais de vieille date, ce sont d'anciens amis, quand ils voient arriver ma soutane noire, ils semblent se dire: "N'ayez pas peur, c'est notre vieux toqué d'ami!" et ils continuent à chanter comme de plus belle.

Tenez, voyez-vous cette grive de la Caroline, le merle-chat, comme l'appellent nos gens! Je viens de visiter son nid qu'elle cache depuis cinq ans dans la même touffe d'aubépines, près du gros orme; il contient déjà trois jolis oeufs bleus azur. Dans ce bosquet, je viens de relever une quinzaine de nids de merles d'Amérique. Les haies donnent asile à toute une colonie de troglodytes aédons et de fauvettes en travail d'édification. Dans les cerisiers, les chardonnerets tissent chaque année les frêles nacelles de crin qui contiendront l'espoir de la couvée. Des jaseurs des cèdres viendront les y remplacer. Les goglus, les étourneaux et les nombreuses variétés de pinsons envahiront bientôt vos champs cependant que déjà les hirondelles des granges commenceront à apporter la becquée à leurs nouveaux-nés."

Parti sur son dada favori, le brave prêtre fit tous les frais de la conversation, donnant sur chaque famille, sur chaque espèce d'oiseaux d'amples détails que le jeune homme accueillait avec une indifférence polie, tel qu'il sied à un profane, risquant une observation craintive lorsque ses faibles connaissances le lui permettaient, semblant visiblement s'intéresser au discours du vieillard; et celui-ci parlait, parlait, parlait toujours.

L'Angelus vint le surprendre comme il expliquait que le geai est notre pie canadienne, et Yves, souriant, se faisait la réflexion que le plus pie n'est pas toujours celui qu'on pense; mais l'abbé Ferrier s'excusa de l'avoir retenu aussi longtemps, et reprit le chemin de la cure, se félicitant d'avoir découvert dans son nouveau paroissien un homme aussi cultivé, un aussi charmant causeur...

En entrant chez lui, Monsieur Ferrier réfléchit qu'il avait oublié de recommander à la générosité du jeune homme un miséreux sans ouvrage, prétexte de sa visite: "Bah! se dit-il, j'y retournerai demain.

CHAPITRE XV

Andrée Deshaies à Laure Couillard.

Ma bonne Laure chérie:—

Depuis deux longs mois que tu n'as pas reçu le moindre mot de moi, peut-être vas-tu t'imaginer que je t'oublie? Dieu sait pourtant que tu es et seras toujours ma grande chérie, et si j'ai si longtemps retardé à t'écrire, il faut t'en prendre à la publication très prochaine de notre grand travail "Les Hôtes de nos Bois et de nos Champs" par l'abbé Ferrier, planches en couleurs de ton humble servante dont l'humilité manque peut-être quelque peu d'orthodoxie.

Ma Laure chérie, à la seule pensée de voir mon nom associé à cet ouvrage, je me sens des craintes d'enfant de l'orgueil timide et

une joie de petite fille qui vient d'obtenir une bonne note...

Le volume sera en librairie vers la fin de la semaine prochaine. Inutile de te recommander de faire l'article auprès des amies et amis de la vieille capitale, je serais si heureuse si nous avions quelque succès! Je dis nous, car depuis un an que je corrige épreuves sur épreuves, sans compter quelques descriptions où ce pauvre curé, qui n'est pas très fort en couleurs ,avait laissé se glisser certaines hérésies artistiques qu'il m'a fallu corriger, sans compter aussi mes dessins qui m'ont pris des semaines de travail assidu, il commence bien à être un peu de moi, ce volume.

Le beau rêve du vieux prêtre va-t-il se réaliser? Ce volume quelque peu didactique, écrit avec la grande simpllicité qui fait le charme de son auteur, saura-t-il intéresser le lecteur? L'enthousiasme avec lequel il contemplait de longues heures ces petits êtres vivant gaiement leur vie aérienne, a-t-il su le faire partager à ses lecteurs? Nous sommes si souvent insensibles au charme des choses qui se présentent journellement à nos yeux, nous sommes tellement sourds aux harmonies ambiantes, ce sujet dont toute l'intrigue est le plumage délicieux de ses personnages, leurs chants harmonieux, leur adresse instinctive leur maternelle sollicitude pour leurs petits, saura-t-il retenir l'attention du lecteur? Monsieur Ferrier a voulu faire un travail de vulgarisation, y a-t-il réussi?

Aussitôt en librairie, je t'en enverrai un exemplaire, ou plutôt non, empresse-toi de t'en procurer un à Québec, ce sera plus rapide; lis-le attentivement et écris-moi tes impressions. Je connais la pureté de ton goût, la sureté de ton jugement... et j'ai hâte d'en avoir ton appréciation.

Mais mes occupations ne se sont pas bornées à ce travail qui ne m'était pas personnel. Je t'ai souvent parlé de mon herbier l'été dernier; je le soigne particulièrement depuis que le printemps est venu faire repousser les herbes et éclore les fleurs. C'est là ma principale distraction et je t'assure que l'intérêt ne manque pas.

C'est si entraînant de découvrir soudain dans une plante presque vulgaire les caractéristiques d'une espèce recherchée depuis longtemps. On en avait lu la description dans le manuel, cette description manquait de précision, on a couru champs et vaux à sa recherche et après de vaines et longues démarches, on est tout surpris de la retrouver tout près, dans l'allée du jardin, dans le parterre, sur le bord du chemin... Oh! les bonnes joies du chercheur de découvrir l'une après l'autre les marques distinctives du genre, de l'espèce de la famille, de l'individu, et comme l'on est bien récompensé de ses peines devant cette petite fleur tremblante dont on compte avec émotion les pétales, les étamines, les folioles, comme l'avare compte son or...!

Mon herbier prend des proportions très respectables et chacun des individus qu'il renferme a été soigneusement étudié. A me voir compiler mes notes, examiner à la loupe mes fleurs et mes plantes, on dirait une toquée et un bas bleu, et pourtant, ma science est bien banale, mes travaux ressemblent un peu à la bonne misère que nous nous donnions jadis, quand nous étions chez les Dames Ursulines, pour nos collections de timbres postaux.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que l'amour de la science puisse étouffer en moi les autres sentiments de la femme et que mon coeur puisse se contenter toujours de la société des composées, des plantaginées ou des ombellifères.

A force d'étudier les oiseaux bâtissant leurs nids, couvant leurs oeufs, donnant la becquée à leurs oisillons, à voir les fleurs dorloter avec une sollicitude maternelle leurs fruits embryonnaires, je me sens des désirs fous d'embrasser quelqu'un. Heureusement que l'austère compagnie qui m'entoure arrête brusquement mes transports. Il y a ici mon cousin qui m'embrasse chaque soir bien respectueusement sur le front en me souhaitant une bonne nuit. Comme douche froide, je t'assure que c'est plutôt glacé! et puis, ce pauvre cousin a cinquante ans passés et est complètement chauve... Il y a bien le curé mais en dehors de ses oiseaux, de ses échecs et de son ministère... Et puis, tu sais, le saint homme recevrait assez mal mes épanchements... Ce pauvre curé, c'est blasphémer presque que de l'associer à mes divagations... En dernier lieu, il y aurait bien Monsieur Lauzon, le mari de mon amie Jeanne, il est bien gentil, celui-là; mais la place est prise, il n'y a plus rien à tenter de ce côté...

Décidément ma chérie, je crois que je suis aussi bien de me résigner immédiatement à coiffer sainte Catherine, à moins que je ne consente à recevoir les hommages d'un bon fils d'habitant, ce qui ne serait déjà pas si mal; mais je ne me vois pas très bien, me levant avec le soleil pour aller traire les vaches dans la rosée matinale... Non, mieux vaut rester vieille fille, et si tu as encore ton bel angora, envoie-le-moi au plus tôt que je commence le noviciat de ma future vocation.

Il y aurait bien encore le jeune notaire Marin, qui doit revenir bientôt d'Europe où il est allé faire une cure de coeur qui a duré une longue année. Jeanne et son mari ne tarissent pas d'éloges sur son compte ; il serait intelligent, spirituel, élégant, instruit, et toute une litanie de qualités dont je ne me souviens pas ; mais là encore, je ne me vois pas très bien comme consolatrice des affligés et ce jeune vagabond désabusé ne me dit rien qui vaille.

D'ailleurs je sens trop le désir bien arrêté de mes amis Lauzon de nous marier ensemble. Une intervention étrangère, même venant de véritables amis comme Paul et Jeanne me répugne dans les choses du coeur. Si nous nous étions rencontrés simplement dans le monde, peut-être nous serions-nous adorés ; mais le complot, quelque bien intentionné qu'il soit, monté par nos amis communs m'irrite et je prévois que je vais le détester ce beau muscadin.

Au revoir, ma chérie, excuse mes divagations, ne m'oublie pas ; quant à moi, je ne te laisserai plus aussi longtemps sans venir te bonjourer un brin.

Andrée.

CHAPITRE XVI

Journal d'Andrée Deshaies.
(extraits)

9 juin 1920

J'arrive de chez Jeanne que j'ai trouvée toute affairée. Elle a délaissé pour quelques jours son éternelle broderie et ne songe plus qu'à l'arrivée prochaine de l'ami de Paul, le fameux convalescent auquel il a fallu une longue année pour se guérir de se peines de coeur. Toute la maison est "sans dessus dessous" comme dit Victoire, et lorsqu'elle parle de leur prodige, Jeanne regarde son mari avec des yeux d'intelligence qui m'horripilent. Elle ne peut comprendre comment je ne partage pas leur joie et leur anxiété. Ces pauvres amis comme ils sont malhabiles, s'ils avaient voulu me le faire détester leur jeune notaire, ils n'auraient pas pu mieux s'y prendre.

Qu'est-il au juste ce bel infortuné ? Un ancien soldat qui doit parler bien haut, aux gestes autoritaires et secs, au coeur pantelant depuis sa dernière blessure sentimentale. Ce doit être un poseur et un insignifiant. Est-il grand ou petit, brun ou blond ? Bah ! que m'importe après tout...

19 juin 1920

Jeanne est venue passer un instant avec moi ce soir, leur ami est arrivé et a pris le souper avec eux, elle était au troisième ciel. Cette bonne Jeanne est tellement reconnaissante à Monsieur Marin d'avoir, en associant Paul à son entreprise, hâté leur bonheur qu'elle ne voit que les beaux côtés de cet ami précieux, et encore elle enjolive...

Cet après-midi Monsieur le Curé a reçu les dernières épreuves de son volume, s'il n'y a pas d'anicroches, le volume ira sous presse vers la fin de la semaine prochaine.

11 juin 1920

J'ai passé quelques instants chez Jeanne cet après-midi elle m'a tellement rabattu les oreilles avec son phénomène de notaire que je me suis empressée de venir retrouver mes fleurs. C'était vraiment comique d'entendre Jeanne, cette brave Jeanne, d'ordinaire sans la moindre astuce, essayer à m'insinuer adroitement que je devais penser au mariage, que mon cousin n'était pas éternel et que j'aurais un jour besoin d'un protecteur... etc., qu'elle fit suivre immédiatement de l'éloge dityrambique de son merle blanc, un jeune homme si doux, si affectueux, si intelligent, si... Non ! Non ! Non ! qu'on me laisse la paix enfin, quand je serai prête à me marier, si je dois jamais me marier, je serai capable de choisir moi-même...

12 juin 1920

Je l'ai rencontré ! Je l'ai vu ! Qui ? Lui ! Lui avec un L majuscule, Lui, le nouveau dieu de la paroisse, le petit notaire Marin... car il est plutôt petit, oui, plutôt petit... Il n'est pas un beau Brumel sans toutefois être un monstre, loin de là ! C'est curieux de constater que le portrait que l'on imagine des gens s'éloigne généralement de la réalité. Je le croyais grand, sec, à l'air martial, portant haut et beau ; mais non, il n'est pas cela du tout. C'est un petit homme bien banal, il est plutôt blond, on reconnaît facilement qu'il a été soldat à sa démarche, qui conserve encore ce quelque chose de dégagé, d'athlétique, comme la plupart des autres soldats d'ailleurs sa mise tout en étant propre et élégante n'a rien du dandyisme ; il est vrai qu'il est facile de constater à première vue que le complet qu'il portait ne sortait pas de l'atelier du tailleur de notre village ; mais enfin c'est un jeune homme comme on en rencontre chaque jour des centaines dans les grandes villes... ni mieux, ni pis...

13 juin 1920

Je suis sorti quelques heures cet après-midi, à la recherche d'une fleur d'iris versicolore, l'Iris bleu, comme disaient nos pères, et après une longue et fatiguante excursion je m'en suis revenue bredouille. Je bénis le hasard qui m'a valu de marcher si longtemps à la recherche de cette plante autrefois si commune, car sans ce hasard miraculeux, je rencontrais dans notre petit salon notre merle blanc, le notaire Marin.

A mon arrivée cousin Jean, encore sous le coup de l'enthousiasme, m'a dit en souriant: Ma pauvre Andrée, tu arrives en retard, tu as manqué une visite, et une visite qui eut certes été très agréable pour toi. Croirais-tu ma chère Andrée, que le notaire Marin est venu passer deux longues heures avec moi?" J'avoue que je n'avais pas la moindre objection à le croire, il n'y avait rien que de très naturel dans cete visite faite à mon cousin par le notaire auquel il a rendu service, il y a un an lors de la mort du vieux Pierre; mais ce que j'avais beaucoup plus de difficulté à comprendre c'était cet enthousiasme qui venait subitement de prendre le Docteur pour le petit phénix nouvellement déballé d'Europe; le cousin n'a pas l'habitude de se laisser gagner aussi facilement. Mais lui continuait "Quel aimable garçon, intelligent, consciencieux (cette qualité le cousin était le premier à la lui avoir découverte), sérieux, instruit, etc... et quel coeur d'or, on le juge à première vue."

O! iris bleu! chère fleur inconnue, en quelque coin que tu te caches, reçois l'expression de ma plus sincère gratitude! Si tu n'avais mis tant de soin à te cacher, j'arrivais nez à nez avec un personnage qui, lui, ne met pas tant de sollicitude à se dissimuler!"

13 juin 1920 (soirée.)

Peut-on jamais se fier aux amis? Qui aurait cru que cette brave Jeanne eut été capable d'une telle duplicité? Cet après-midi, j'arrive chez mon amie que je trouve revenue à sa broderie. Chose curieuse, elle ne me parle pas une seule fois durant tout l'après-midi de leur ami et je me retrouvais si heureuse, c'était tellement ma bonne Jeanne de jadis que j'ai prolongé ma visite et que j'ai accepté de souper avec eux. C'est là que l'on m'attendait...

Vers cinq heures, Monsieur Lauzon arrive du bureau et dit, très naturellement, ma foi; "Ajoute un couvert, Jeanne, Yves vient souper avec nous." Ça y était, j'avais été honteusement roulée. Au sourire di'ntelligence que je surpris sur les lèvres de la jeune épouse, je compris que c'était une trahison arrangée. Et pourtant, je ne pouvais reculer, je fis donc contre mauvaise fortune bon coeur; mais toute la joie de ma journée était gâtée.

Cependant la Providence veille sur les pauvres petites filles que l'on veut berner. A six heures, alors que l'on n'attendait plus que notre invité pour se mettre à table, le père Lambert est venu avertir que Monsieur Morin était retenu à la maison et nous priait de l'excuser...

Oh! alors, si vous aviez vu l'air piteux de ces pauvres Lauzon! Une combinaison si bien imaginée... Quant à moi, j'avais reconquis toute ma gaieté...

15 juin 1920

Jusqu'au curé qui commence à m'exaspérer. Il ne peut venir à la maison sans faire un éloge pompeux de son nouveau paroissien. A l'entendre ce serait un phénix à nul autre pareil. Est-il assez bonne âme? Mais ce qui m'exaspère surtout, c'est sa manie détestable lorsqu'il parle de son ami, de me regarder bien en face pour essayer de saisir mes moindres impressions. Le cousin Jean est d'ailleurs aussi énervant et les regards d'intelligence qu'ils échangent lorsque la conversation tombe sur ce sujet de leur prédilection a le don de me faire sortir de mes gonds. Est-ce que le Curé et le Docteur se seraient rangés au nombre des conjurés? Mais alors, il ne me resterait plus de véritable amis que Victoire!... et encore qui sait si l'épidémie ne l'atteindra pas à son tour?...

Je L'ai rencontré de nouveau cet après-midi. Mon opinion première n'a pas changé. Il m'a même paru d'autant plus antipathique qu'on m'en fait plus d'éloges. Où vont-ils trouver de l'amabilité, de la politesse chez ce phénomène? Il m'a effleurée du coude — inconsciemment, certain, — et ne s'est seulement pas excusé!!!

16 juin 1920

Je L'ai (toujours avec un majuscule) rencontré cet après-midi. Mon jugement ne change pas.

17 juin 1920

Je l'ai rencontré deux fois. Ce midi, par miracle, son regard n'était pas dans les nuages, nos regards se sont croisés: il a l'air plutôt niais.

18 juin 1920

Cela devait arriver, c'était fatal! jusqu'à Victoire, ma bonne et fidèle Victoire, qui passe à l'ennemi! Comme elle me disait ce midi que nous ferions, Monsieur Marin et moi, le plus joli couple du pays, je me suis fâchée complètement et je l'ai menacée, si l'on me parlait encore de Lui, de refaire mes malles et de retourner à Québec. Victoire en avait les larmes aux yeux...

Je ne L'ai pas rencontré de toute la journée... Que le soleil était brillant! que les chants d'oiseaux étaient harmonieux! que les fleurs embaumaient!...

19 juin 1920

J'ai rencontré cinq ou six fois aujourd'hui l'ami de mes amis qui n'est pas mon ami... Il a définitivement abandonné sa fâcheuse habitude de river ses regards au sol ou de les perdre dans les nues. Je L'ai même surpris qui me suivait des yeux... oh! mais si vous aviez vu son air embarrassé d'écolier pris en défaut lorsqu'il s'est aperçu que j'avais surpris son geste...

20 juin 1920

Décidément il paraît que c'est un vrai fléau. tout le monde y passe! En sortant de l'église, c'est Mlle Bérénice, la ménagère de la cure, qui vient me faire l'éloge du dernier des Marin! Plus loin, je rencontre Madame Lemay, la femme du marchand qui à son tour m'invite à une soirée d'amis pour dimanche soir et elle ajoute confidentiellement: "Nous avons invité Monsieur Marin, le nouveau notaire."

Je ne L'ai pas aperçu aujourd'hui.

21 juin 1920

Sortant du magasin général, ce midi, je me trouve face à face avec Lui. A voir son air décontenancé, je n'ai pu retenir un sourire moqueur. Pour un preux, c'est un piètre preux qu'une petite fille comme moi peut désarçonner aussi facilement...

22 juin 1920

Décidément si cela continue, je vais aller passer quelques semaines chez cette bonne Laure. Ce matin, en revenant d'une promenade à travers champs, je surpris Monsieur le Curé, le cousin Jean et l'ami Lauzon en grand conciliabule et comme ils venaient de prononcer mon nom, je n'ai pu résister au désir d'écouter aux portes.

C'était bien de moi que l'on parlait, de moi et de Lui.

—Je vous dis Docteur, que ces deux enfants sont faits l'un pour l'autre et fatalement ils devront finir par s'aimer! C'était l'ami Lauzon qui parlait.

—Peut-être, mon cher ami, reprit le cousin Jean, mais en attendant, Monsieur Marin ne paraît pas avoir à l'endroit de ma pupille des sentiments bien tendres; de son côté, Andrée, je vous l'avoue, le déteste cordialement Ce sont là des constatations très peu encourageantes...

—Comment peuvent-ils s'aimer ou se détester, répartit Monsieur Lauzon, jamais nous ne sommes parvenus à les présenter l'un à l'autre?

—Et ce sera d'autant plus difficile maintenant, qu'ils se doutent de nos intentions.

Si vous le permettez, nous allons tenter une dernière fois de les réunir. Dimanche est l'anniversaire de naissance de Jeanne, venez tous prendre le souper à la maison, se sera si naturel qu'ils ne pourront se dérober. Serez-vous des nôtres Monsieur le Curé?

—Avec plaisir, mes amis, avec plaisir; votre compagnie m'est trop agréable pour que je perde l'occasion de m'y associer. Et puis, Monsieur Lauzon, votre épouse est une maîtresse cuisinière, ses plats délicieux feront une agréable diversion à l'ordinaire de ma vieille ménagère. Quant à l'efficacité de votre grand moyen, permettez-moi de vous l'avouer dès à présent, je n'y crois pas; ces savantes combinaisons ne sont pas le propre des choses du coeur! Regardez donc plutôt dans la nature. Est-ce que les oiseaux se soucient de l'accouplage de leurs oisillons? Est-ce que papa et maman pinson élaborent de savantes combinaisons pour les amours de leurs petits? Et cependant lorsque reviendra le soleil de juin et de juillet les bois retentiront des chants de leurs amours et il n'y aura pas assez de branches pour cacher leurs nids! Monsieur Yves et Mademoiselle Andrée sont deux coeurs droits et bons, deux intelligences éclairées; fatalement ils seront un jour entraînés l'un vers l'autre. Laissez la jeunesse, la force d'attraction, le hasard même accomplira ce que vos savantes manoeuvres ne sauraient mener à bonne fin."

Là-dessus je suis montée à ma chambre en me promettant bien d'opposer toute la force d'inertie possible à cette force d'attraction dont parlait le bon curé et, pour commencer, je prédis que dimanche matin je vais avoir des maux de tête, et ces maux de tête vont dégénérer vers les deux heures en une migraine aiguë. Heureusement le cousin pourra toujours aller m'excuser auprès de Jeanne de ne pouvoir assister au souper...

J'oubliais de dire que je L'ai rencontré une fois cet après-midi. Qui l'aurait cru, il sait sourire! Et ma foi, son sourire n'est pas mal du tout!

CHAPITRE XVII

Journal d'Yves Marin (Extraits)

11 juin 1920

Je suis revenu au pays depuis hier après-midi et j'y ai retrouvé mon vieux Paul tout joyeux de mon retour. Il semble complètement acclimaté et filer avec Jeanne le plus parfait bonheur.

Tout l'après-midi il m'a entretenu de l'usine qu'il m'a fallu visiter de la cave au grenier et dans ses plus petits détails. Hier soir, souper intime entre mes deux pigeons amoureux. Grand Dieu! peut-on réellement s'aimer encore de la sorte après tout près d'un an de mariage? Je me demande comment cet heureux Paul, l'esprit occupé à son grand amour, a pu fournir la somme considérable de travail qu'a nécessité l'établissement de notre usine.

Le malheur est que Paul et Jeanne, poussés par un sentiment de reconnaissance exagéré, ont juré de me faire au plus tôt goûter moi-même les joies de la vie à deux... Oui! ces braves coeurs ont décidé de me marier, comme cela, tout naturellement... Ils ont même choisi, paraît-il, la future Madame Marin...

Aussitôt le souper terminé, Jeanne s'est retirée discrètement et alors Paul a commencé un éloge pompeux du bonheur de la vie à deux dont ils sont d'ailleurs le plus bel exemple. Et puis, naturellement, il a commencé à me parler de celle qu'il me destinait, oh! bien discrètement, mais s'il faut l'en croire ce serait un petit prodige...

Me marier! Allons donc! Quand on est si bien seul, faut-il être assez sot pour aller s'embarrasser d'une femme dont on devient infailliblement l'esclave et qui s'ingénue à nous faire faire notre purgatoire sur terre! Quand je songe que c'est à cause d'une femme d'une petite femme frivole et insignifiante, que j'ai pris, il y a un an, le chemin de l'Europe, proscrit volontaire devant deux jolis yeux de poupée!!!

Heureusement je reviens bien guéri, bien cuirassé contre cette gente nuisible et la femme qui devra me séduire n'est pas encore née!

Plus tard, beaucoup plus tard, quand j'aurai dépassé la quarantaine, que je serai devenu un bon Monsieur bédonnant, il sera toujours temps de me mettre la corde au cou, de suivre le conseil de mon oncle. Je tâcherai alors de trouver une brave et solide campagnarde bien pratique, capable de me donner de beaux et forts enfants et de soigner mes rhumatismes. En attendant, je vais vivre quelque quinze ans de bonne liberté tranquille au milieu de cette campagne reposante tout en accumulant de nouvelles rentes pour adoucir les inconvénients de cette époque fatale.

Quoi qu'en dise ce cher Paul, qui prétend y avoir opéré une réelle résurrection, notre village semble être le royaume du sommeil, tellement tout y est fait avec lenteur et monotomie. La demie de quatre heures vient à peine de sonner, c'est le jour dans toute sa force, et quel jour? Un jour de juin, mois des fleurs, mois de vie par excellence, et pourtant tout autour de moi respire la tranquilité, le silence, le calme plat. Seul le vent, se jouant dans les feuilles, entraînant à sa suite toute une fanfare de chants d'oiseaux, vient briser la monotomie.

D'un côté, aussi loin que mon regard s'étend vers la campagne ouverte je vois la longue théorie des agriculteurs travaillant dans leurs champs. Ils vont lentement, lentement, du lourd pas de leurs chevaux fatigués. Eux-mêmes marchent à côté de leur attelage et n'avancent qu'à pas si lents, si lents, que l'on se croirait au cinéma, assistant à un spectacle pris au camera ultra-rapide.

Ici, c'est un gamin qui ramène un troupeau de vaches des pâturages "du large". Il s'arrête à chaque arpent pour cueillir un fruit sauvage, examiner ceci, humer cela et même pour le simple plaisir de s'arrêter. Son troupeau, bien repu de la bonne herbe broutée durant la journée s'arrête encore à chaque pas pour prendre une dernière gueulée, tendre la langue dans le champ de grain à travers la clôture et depuis un long quart d'heure que je les vois descendre, c'est à croire qu'ils n'arriveront jamais. Sur le chemin poudreux, un brave homme s'en vient au village. Dans le trajet des quelque quinze arpents qui le séparent du coeur du village, il s'est arrêté déjà cinq fois, causant cinq minutes avec son premier voisin, dix minutes avec la femme du second, pronostiquant des chances de la récolte avec le troisième, s'informant du travail chez le quatrième, enfin, il vient d'accoster Lambert et lui exprime ses craintes sur la température: "J'ai bien peur qu'il commence à mouiller ce soir et j'ai encore deux pièces de sarrazin à herser et à semer!" lui a-t-il dit en l'abordant. Il n'a d'ailleurs pas l'air aussi pressé qu'il le prétend et va bien jaser un bon

quart d'heure avec Jacques qui, lui-même, trouve cela très naturel.

Si je tourne mon regard vers le village, je vois, là-bas, Monsieur le Curé lisant son bréviaire en se promenant dans son parterre. Oh! mais si lentement, qu'il semble à peine bouger. A côté à la porte du magasin une dizaine de rentiers sont occupés à causer; mais leur conversation est si calme, si paisible, si peu animée qu'on les prendrait pour quelques personnages du musée Eden.

Seules quelques commères, la mère Victoire, la ménagère du Docteur, Mlle Bérénice la servante du Curé, Madame Lemay, la femme du marchand, causent avec animation sur le perron de l'église, et, lorsqu'elles se séparent, elles regagnent leurs demeures de leur démarche traînante et lourde. Tiens, la mère Victoire s'est arrêtée pour causer avec le boucher; la marchande vient d'accoster une jeune fille et ne semble pas prête à la laisser aller de sitôt et quant à la ménagère du Curé, c'est le Docteur qu'elle vient d'arrêter.

Et tout ceci se fait si lentement, si posément, si pesamment qu'on n'y sent aucun nerf, aucune activité. Tous ces gens semblent des automates mus par un pouvoir à demi épuisé. Ils agissent tous comme s'ils avaient l'éternité devant eux...

Comme c'est différent de la belle vie active et ardente de nos villes! Mais aussi, comme c'est plus reposant...

Saurai-je me faire à ce genre de vie? Paul m'assure qu'il y a cette année deux fois plus d'activité que par le passé. Pauvre Paul, il doit s'illusionner ou alors, comme il a été méritoire de n'être pas mort d'ennui!!!

12 juin 1920

J'ai passé hier la soirée chez Paul. Il devient gâteux avec sa fameuse idée de me marier. Parce qu'il a trouvé l'exception qui confirme la règle, que sa femme n'est ni une poupée ni un tyran, il s'imagine que je ne puisse vivre heureux hors du mariage. Et là-dessus le voilà parti à me refaire l'éloge de la jolie vierge que l'on me destine, jeune fille délicieuse, exquise, coeur aimant et sincère, caractère doux et presque naif, âme d'artiste, etc., et cette bonne Jeanne, qui est son amie intime, vient encore renchérir. Hélas! tous leurs efforts sont vains, et mon coeur de désabusé ne se laisse pas émouvoir à tant de grâce et de vertu.

Quant à cette Demoiselle Andrée, comme ils l'appellent, ce doit être une petite rosse prétentieuse que la seule peur de coiffer Ste-Catherine a fait jeter son dévolu sur moi. Une bachelière presque, une musicienne, un peintre, une botaniste, une savante quoi! Ho! la! la! Dieu m'en préserve! Que ce doit être ennuyeux une femme qui ne peut recevoir un bouquet sans examiner si les fleurs en sont régulières ou irrégulières, si ce sont des grappes, des épis, des ombelles, des chatons, des solitaires, etc. La science, c'est bon pour l'homme, c'est charmant chez les vieillards comme mon oncle, mais une femme doit posséder toute la beauté et tout le parfum de la fleur sans les connaître.

Je suis allé rendre visite au Curé cet après-midi, mais il était absent. J'ai bien hâte de le revoir, c'est un vieil ami avec lequel j'ai souvent fait de longues excursions dans les bois lorsque tout jeune, je venais passer mes vacances chez mon oncle.

12 juin 1920 (Soirée)

Enfin, je l'ai revue, j'ai revu la jeune beauté que l'on me destine, la perle, la perfection! Oui, je l'ai rencontrée pour la seconde fois depuis le service de mon oncle. Elle est bien ce que j'avais pensé, un brimborion de petite fille qui se donne des airs de personne importante. D'ailleurs, elle n'est pas mal du tout, bien au contraire, elle est tout à fait délicieuse. Plutôt petite, mais une si jolie figure... un teint clair, des cheveux presque blonds mais non fades, deux joues bien roses, presque rouges, un petit nez très légèrement retroussé qui semble se ficher de vous, une petite bouche aux lèvres carminées, et des yeux, oh! mais des yeux bruns bien vifs qui crient le sourire. En la voyant on croirait apercevoir une de ces mignonnes fées rieuses qui avaient jadis pour mission de faire souffrir les pauvres hommes, un de ces petits lutins charmants et tracassiers.

Comment s'imaginer, en présence de cette jolie frimousse, que l'on a devant soi une bachelière doublée, que dis-je quadruplée d'un peintre, d'une botaniste et d'une musicienne? Pous que cette petite bonne femme ait eu la patience d'emmagasiner tant de sciences dans sa faible tête de linote, il faut qu'elle soit douée d'une dose peu ordinaire de prétention, d'orgueil et de suffisance!

Mon vieux Yves gare à toi! On veut te faire jouer avec le feu, on conspire contre ta liberté enfin reconquise! Et quels conspirateurs! Tes plus chers amis. Défends-toi bien, car tu auras affaire à rude partie. Si cette coquette a juré de te faire tomber dans ses filets, la bataille sera rude et tu dois préparer immédiatement ta défense. Pour cette défense, quelle tactique choisir? Mais oui, pour quoi pas? Comme avec les Allemands, faisons

la guerre des tranchées, et la meilleure tranchée entre ce nouvel ennemi et moi, ce sera mon refus de me laisser présenter. Elle ne pourra tout de même me marier sans m'avoir été présentée!

Bulletin du jour:—Grande guerre en perspective. On veut faire la conquête de notre liberté, nous résisterons jusqu'à la dernière extrémité.

13 juin 1920

Visite chez le Docteur Durand. Très aimable ce bon Docteur; esprit largement éclairé où perce un peu de naïveté, de sentiment, beaucoup d'idéal et d'enthousiasme. Nous avons causé deux longues heures ensemble et le temps ne m'a pas paru long. Je crois que tout le bien que m'en avait jadis dit mon oncle et que m'en a répété Paul n'était pas exagéré. Je serai toujours heureux de le revoir.

Seulement aurai-je souvent la chance exceptionnelle de le trouver seul comme cet après-midi? Le chiendent de la chose, c'est que le Docteur a sa cousine avec lui, le petit trésor que mes amis Lauzon ont comploté de me faire épouser... Aujourd'hui, j'étais certain de mon fait, Lambert venait de me prévenir qu'il l'avait rencontrée en train de chercher des herbes à l'extrémité opposée du village; mais la prochaine fois, aurais-je la même chance? C'est que je ne tiens pas du tout à la rencontrer de sitôt la belle botaniste-peintre-musicienne-bachelière.

Mais une autre bonne surprise m'attendait à mon retour dans la personne de Monsieur le Curé, occupé à contempler deux rossignols en train de bâtir leur nid.

Pas très varié dans sa conversation, notre pasteur... Il nous cause d'abord d'oiseaux ensuite d'oiseaux et encore d'oiseaux!... Si vous opinez quelquefois de la tête, en ayant bien soin de ne pas faire oui quand c'est le tour de non, et vice versa, de paraître très intéressé au discours qu'il vous dévide, de risquer un mot ou deux lorsque votre qualité de pékin vous le permet, il aura de votre science la meilleure opinion que l'on puisse concevoir et s'en retournera charmé. J'avais jadis fait la même expérience avec notre professeur de chimie, au collège, et j'avais ainsi tellement gagné ses bonnes grâces qu'il ne manquait jamais de m'amener fumer à sa chambre les jours de congé. Ce fut ma politique avec Monsieur le Curé cet après-midi, et, après avoir écouté avec religion un traité presque complet d'ornithologie, j'ai vu le vieux prêtre, que le son de l'Angelus fit soudainement retomber des airs où il se perdait avec ses oiseaux, me quitter tout à fait charmé d'avoir renouvelé ma connaissance.

Me voici donc avec deux nouveaux amis! Pourvu qu'ils ne s'unissent pas à Paul et à Jeanne dans leur conspiration pour me faire épouser leur savante.

Bulletin du jour:—Calme plat. Attendons les évènements. Entre temps, nous renforcissons nos positions.

14 juillet 1920

Ma vie commence à s'organiser comme je le désirais et, après tout, c'est plus agréable que je ne l'avais d'abord pensé; mais grand Dieu! que cela manque de variété et de distraction! Quand je me sens faiblir, que la mélancolie me gagne, je vais causer quelques instants avec ce bon Pierre Marin. Ses cahiers sont pour moi ce qu'était au géant Anthée la terre, sa mère, j'y trouve de la force et du réconfort.

Et puis, il y a le travail. Je suis si bien dans mon grand fumoir pour travailler. Depuis le lendemain de mon retour ici, je classe notes sur notes sur notre entreprise de toile et je suis certain de pouvoir réussir.

La confiserie doit rouvrir ses fourneaux cette semaine et Paul est très affairé; nous ne nous voyons que le soir après souper. Je vais continuer à lui laisser la direction de la fabrique de conserves, je prendrai celle de la toilerie.

Hier soir, je suis allé passer quelques moments chez Paul. La question de mon mariage éventuel est encore revenue sur le tapis. Malgré toutes mes protestations, Jeanne veut absolument me présenter sa bachelière. J'ai beau lui répéter que je ne veux aliéner ma liberté de sitôt, que je suis blasé, désabusé, guéri à tout jamais de l'amour, que je veux vivre longtemps encore ma bonne vie calme et paisible de célibataire égoiste, qu'une femme ne serait pas heureuse avec moi, que je ne pourrais plus me plier à ces mille et une exigences que demande la vie à deux, que je veux vivre à ma guise, me coucher quand je le veux, me lever quand il me plaît, sortir lorsque le coeur m'en dit, rentrer de même faire mes quatre volontés sans être exposé à m'entendre crier à chaque instant: "Ne fume pas dans le salon! Ne fume pas à table! Ne veille pas si tard! Tu es en retard pour le dîner! etc. Rien n'y fait; elle ne peut comprendre que je ne brûle pas du désir de connaître son amie, une jeune fille si jolie, si intelligente, si bonne, si gracieuse, si... etc.

Bulletin du jour:—Attendons toujours les développements. L'ennemi ne donne pas signe de vie. Par contre, ses alliés diploma-

tiques essaient de tirer les ficelles. Nos positions sont solides.

15 juin 1920

Pauvre Paul, comme mon bonheur, ou plutôt ce qu'il croit devoir être mon bonheur, lui tient à coeur. Hier soir, j'ai bien failli rencontrer le petit prodige que l'on me destine je dois même avouer qu'il y avait une certaine habilité dans le stratagème qu'on avait imaginé pour me faire tomber dans le piège.

Vers cinq heures, Paul arrive chez moi au moment où j'étais absorbé à coordonner des notes sur le mode breton de broyer la paille de lin.

—Ca marche la besogne? me demanda-t-il tout naturellement.

—Très bien, très bien, je travaille depuis trois heures et j'achève de voler aux compatriotes de Botrel tout ce qu'ils peuvent avoir inventé d'intéressant pour notre future usine.

—Viens souper avec nous, cela te distraira un peu.

—Vous êtes seuls?

—Certainement.

—Et pas de question de mariage avec qui tu sais?

—Je te le promets.

—Alors je vous rejoindrai vers six heures." Là-dessus, Paul me quitte et je me replonge dans la compagnie de mes bretons et de leur mode de broyer la paille de lin.

A la demie de cinq heures, comme je me disposais à sortir, Lambert entre et me demande quand sa femme devra préparer le souper.

—Je soupe chez mon ami Lauzon.

—Ah! chez Monsieur Lauzon? Alors vous ne vous ennuierez pas. Je connais bien des gars qui aimeraient à être à votre place.

—Comment cela?

—Je viens de rencontrer la mère Victoire que l'on a fait prévenir que Mlle Andrée soupait aussi chez Monsieur Lauzon. Mlle Andrée, ce n'est pas une compagnie à dédaigner pour une jeunesse comme vous!

Ça y était, on avait essayé à me rouler! Et un ami comme Paul! presque un frère! Il me fait penser à l'ours de la fable... Mais où diable ont-ils contracté cette rage de vouloir me marier? Là-dessus j'ai envoyé Lambert prévenir que j'étais retenu et les priais de m'excuser.

Bulletin du jour:—L'ennemi a lancé sur nos positions une attaque savamment combinée. Heureusement, nous avons prévenu ses dessins et sortons de cette escarmouche plus fort que jamais. Nos positions sont maintenant imprenables.

15 juin 1920 (soirée)

Bulletin du jour:—Rencontre de l'ennemi. Nous nous sommes tenus sur la défensive, tactique suivie d'ailleurs par l'adversaire. Aucun développement intéressant.

16 juin 1920

Je reçois presque journellement la visite de Monsieur le Curé qui me continue son cours d'ornithologie. A force de l'entendre me chanter les gloires de la gent ailée, je commence à m'intéresser à ces jolis petits êtres que mon oncle aimait tant.

Hier, j'ai comblé le vieux prêtre de joie en lui faisant des questions sur certains oiseaux, les premiers qui se sont présentés à mon esprit.

—Quel est le nom de l'oiseau blanc ou oiseau de neige que nous prenions l'hiver avec des lignettes? lui ai-je demandé.

—C'est du plectrophane des neiges que vous voulez parler! Un petit être bien mignon et bien intéressant sans compter les services sérieux qu'il rend dans nos campagnes. Il arrive avec l'hiver et ses nombreuses bandes se jetant dans nos champs en dévorent les têtes des mauvaises herbes émergeant de la neige. A voir l'arrière-garde de la troupe s'élever régulièrement pour aller glaner sur les devants, on dirait une vraie poudrerie.

—Et cet oiseau aux vives couleurs jaunes et noires qui niche dans les grands arbres?

—Oui! Oui! l'oriole de Baltimore ainsi nommé en l'honneur de Lord Baltimore dont il porte les couleurs. Vous qui projetez de fonder une filature examinez de près le nid de cet oiseau admirablement tissé de crin et ce avec le seul aide de son bec.

—Et notre rossignol, pourquoi ne chante-t-il pas la nuit comme celui de France? Est-ce à votre avis à cause de notre climat plus froid?

—Non! Non! c'est bien moins compliqué que cela, je vous l'assure. Le rossignol ne chante pas la nuit pour la bonne raison qu'il n'existe pas au Canada. Ce que nous appelons le rossignol est un pinson, le pinson chanteur. C'est un cousin du chardonneret, du petit pinson que nous appelons linot et même du vulgaire moineau." Et le vieillard enthousiasmé de l'intérêt croissant que je prends à son innocente toquade, de recommencer son cours. Il me parle de la migration des oiseaux de leur habitat, de leurs amours... oui, de leurs amours, et là-dessus, il me présente cer-

tains aperçus tellement originaux que, ma foi, je ne puis me défendre d'un intérêt réel.

Bulletin du jour:—Positions pas changées.

17 juin 1920

Ce midi comme je revenais d'une tournée dans mes champs avec Lambert, je trouvai la mère Lambert toute émue qui guettait mon retour avec impatience.

—Vite! notaire, vous avez des gens qui vous attendent depuis un bon quart d'heure.

—Du monde? qui ça?

—Le petit Pierre Francis qui doit épouser la petite Joson Graveline après-demain et qui vous attend pour le contrat.

Je m'empresse d'accourir, pensez donc, ce sont mes premiers clients, il faut être poli, Je trouve installés dans mon bureau, le père et la mère Francis Michaud, le père et la mère Graveline, les deux futurs et quatre ou cinq petits Michaud et Graveline, tellement que Madame Lambert avait été obligé d'apporter les chaises de la salle à diner pour faire asseoir tout ce monde .

—Notaire, mon garçon veut se marier et nous venons voir comment vous lui chargeriez pour lui faire un contrat de mariage?

J'ouvre mon tarif et après avoir cherché quelques instants, je trouve; Contrat de mariage: De cinq à cinquante piastres. J'avoue que je demeure perplexe. A tout hasard, je risque: "Sept piastres avec une copie et sans les frais d'enregistrement.

—Eh bonguenne! vous le vendez cher votre papier! A St-Hyacinthe, on charge bien moins que ça.

—Quand je me suis mariée, j'ai payé seulement une piastre, renchérit Graveline qui oublie d'ajouter que cela s'est passé il y a trente ans.

—Dites donc, Notaire, vous ne pourriez pas nous ôter un petit quelque chose? implore Michaud.

—C'est le tarif que voulez-vous? Mais après tout, que m'importent quelques piastres? Et les deux futurs sont si gentils, la future surtout. Tout ce que je puis faire, c'est de le donner comme cadeau de noces.

—Alors, c'est trop bon marché, reprit Michaud; nous ne voulons pas vous faire travailler pour rien.

—Bah! qu'importe! D'ailleurs, vous ne serez pas les seuls, je veux suivre l'exemple de mon grand'père qui en agissait toujours ainsi, et à l'avenir tous ceux qui se marieront dans la paroisse pourront venir chercher ce petit cadeau. J'entends que ces jeunes gens veulent se marier en séparation?

—Comment? En séparation? intervint le futur qui croyait que l'on voulait toucher déjà à ses prérogatives les plus sacrées.

—Laisse donc parler le notaire! réprimanda son père.

Je sortis mon code et leur expliquai de mon mieux les divers modes de conventions matrimoniales et leur demandai de me donner leurs dispositions. Alors entre les deux pères s'ensuivit une longue discussion à laquelle les mères vinrent enfin se mêler, de sorte qu'au bout d'un quart d'heure l'on n'était pas plus avancé qu'au commencement.

Bref, on parvint à s'entendre et tant bien que mal, grâce aux bons offices du formulaire Marchand, je pus fabriquer un acte presque convenable que tous les assistants vinrent signer excepté la mère Graveline qui déclara ne pas savoir signer et mit sa croix. Après quoi, je profitai de ma prérogative de parfait notaire et embrassai la mariée dont les joues s'empourpèrent comme une bonne pomme fameuse bien mûre.

Bulletin du jour:—Aucun développement important. Les adversaires se regardent.

18 juin 1920.

La fabrique de conserves est maintenant en pleine activité et entre temps, nous construisons notre nouvelle annexe. La bâtisse sera prête à recevoir l'outillage vers la fin de l'été. J'irai sous peu à Montréal faire l'achat de la machinerie.

Monsieur le Curé continue ses visites quotidiennes mais ne voilà-t-il pas que ce brave pasteur donne dans la maladie de Paul et me fait chaque jour l'éloge de la petite artiste qui lui a peint ses oiseaux. Je l'aimais bien mieux auparavant, et si je lui reconnais tous pouvoirs pour la célébration du mariage cela n'entraîne pas nécessairement l'obligation de les organiser.

Bulletin du jour:—L'ennemi se dérobe.

19 juin 1920

Lambert aussi s'en mêle. Il paraît que cette petite sorcière a captivé tout le monde ici. Ce bon Jacques et sa femme se sont même enhardis jusqu'à me dire que nous ferions ensemble le couple le mieux assorti de la paroisse.

Bulletin du jour:—Echec sérieux. L'ennemi nous a surpris en flagrant délit d'espionnage.

20 juin 1920

Je viens de recevoir une invitation pour dimanche. Madame Lemay, la marchande, veut absolument que je sois des leurs à une

soirée de famille. Elle m'a même ajouté presque confidentiellement que Mademoiselle Andrée était invitée. Pourquoi diable m'a-t-elle dit cela?

Est-ce un autre piège?

Bulletin du jour:—L'ennemi se cache.

21 juin 1920.

Visite du Curé qui m'a longuement entretenu de son volume en préparation et de la collaboration dévouée qu'y a apportée Mlle Andrée. Là-dessus, nouvel éloge de la cousine du Docteur, une jeune fille si brillante, si intelligente, d'un goût si sûr, etc., et surtout si modeste. Elle n'a consenti qu'à contrecoeur, paraît-il, à signer ses dessins. Ce pauvre Curé me croit-il aveugle? Croit-il que je n'aie pas remarqué depuis le premier jour la grâce, la beauté et le charme de cette jeune fille? Ce n'est pas elle que je dédaigne, c'est le mariage qui me répugne.

Bulletin du jour:—Surprise de l'ennemi contre nos positions, alors que sortant du magasin, nous nous sommes trouvés face à face avec lui et avons perdu toute contenance. L'adversaire a enfoncé ses positions d'un sourire moqueur.

22 juin 1920.

Paul est venu m'annoncer que dimanche était l'anniversaire de la naissance de Jeanne et il m'a invité à souper chez lui. Je ne le lui ai pas demandé, mais je suis positif que le Docteur et sa cousine seront également au nombre des convives, et alors... Pourrai-je décemment m'abstenir d'y assister? J'avoue que ce sera difficile. Ces pauvres amis sont d'une persévérance, oh! mais d'une persévérance...

Bulletin du jour:—Grand conseil de guerre. Sujet de discussion: Devons-nous ou non souper chez Paul dimanche? Après mûre délibération, il a été décidé dans l'affirmative. Rencontre de l'ennemi. Nous avons riposté à sourire moqueur par sourire poli.

CHAPITRE XVIII

Journal d'Andrée Deshaies.
(Extraits)

22 juin 1920

Il pleut depuis ce matin, je n'ai pas mis le nez dehors de tout le jour. Reléguée dans ma chambre, je me suis occupée à revoir mon herbier, à écrire quelques lettres, à babiller avec Victoire et enfin, dans la soirée, à faire la partie d'échecs du Curé que le cousin avait été obligé d'abandonner pour aller aux malades.

Ce bon Monsieur Ferrier a continué son sermon sur la sainteté et la grandeur du mariage.

23 juin 1920

Nouvelle et longue excursion sur les rives du haut Salvail à la recherche de certaines fleurs aquatiques, des sagittaires, des iris versicolores, et des nénuphars. Mes recherches ont été vaines ou à peu près, car je n'ai trouvé que des sagittaires, et encore les fleurs en étaient tout à fait défraîchies.

Jeanne et son mari n'abandonnent pas la partie, ils continuent à me "pousser" leur prodige.

Je L'ai rencontré en revenant, cet après-midi. En m'apercevant. Il n'a pu reprimer un sourire, et, ma foi, un sourire très gracieux. Serai-je malade dimanche?

24 juin 1920

Beau soleil aujourd'hui et tellement de parfum dans l'air! Les lilas surtout nous grisent... Visite chez Jeanne que je trouvai en train de roucouler avec son Paul, ils étaient tout à fait charmants.

Rencontré ce midi l'ami de mes amis qui n'est pas mon ami. Son sourire est toujours gracieux et joli en dépit de la pointe d'ironie qui cherche à y percer. Si l'on n'avait pas comploté aussi maladroitement de nous faire marier peut-être serions-nous devenus de bons amis; mais, maintenant, c'est impossible, nous aurions malgré nous une arrière-pensée. Je l'ai surpris de nouveau qui me suivait des yeux, après la rencontre... Je suis perplexe; serai-je malade dimanche?

25 juin 1920

Décidément, Il n'est pas si mal que je l'avais d'abord pensé... Je viens d'avoir le loisir de L'examiner à mon aise à travers les persiennes de ma chambre alors qu'il causait au cousin Jean sur le trottoir. Il n'est ni trop petit ni trop grand, plutôt brun, une figure réellement intéressante, surtout quand il parle, des yeux bien noirs, très vifs, très intelligents et pas mauvais du tout, mise soignée mais sans prétention, voix douce et caressante, etc.; décidément il y a quelque chose de vrai dans tout le bien qu'on en dit; pourquoi s'être mis dans la tête de me jeter ainsi maladroitement dans ses bras?

Ma perplexité augmente: Dois-je réellement être malade dimanche?

26 juin 1920.

Malgré ma défense formelle, Victoire n'a pu résister au désir de me rapporter les sots commérages qui se colportent dans le village. Il paraît que d'après ces bonnes commères, mon mariage avec le dernier des Marin ne fait plus de doute pour personne, il n'y aurait que la date à décider. Après tout, Victoire a eu raison de me prévenir et, décidément, je n'irai pas chez Jeanne dimanche.

Aperçu de loin le gentleman-farmer-notaire.

27 juin 1920.

Ça y est, j'ai été malade cet après-midi, oh! mais réellement malade, du moins à ce qu'il en a paru, car en mon fort intérieur, je sentais bien que je me portais aussi bien que jamais; mais il faut croire que j'ai des dispositions pour le théâtre, car le cousin s'est laissé prendre et cette bonne Victoire paraissait tellement inquiète, maugréait avec une telle rage contre mes longues excursions à travers la campagne: "Aussi peut-on laisser une pauvre enfant aussi délicate se promener au gros soleil, courir les bois, les champs comme une fille d'habitant! Elle aura attrappé un coup de soleil la pauvre chérie. Je vous l'ai dit, Docteur, vous ne devriez pas la laisser sortir ainsi; mais vous, pourvu que vous avez le nez dans vos livres, vous ne voyez rien! C'est encore de votre faute. Docteur!" et patati, patapan, la chère vieille continuait ses doléances, cependant que le cousin m'administrait une médecine atroce qu'il m'a fallu absorber bon gré, mal gré, sans protester.

J'ai alors feint de dormir et le cousin est parti sur mon instance pour aller présenter mes excuses à Jeanne.

Vers neuf heures et demie, il est revenu. Il paraît qu'Il y était et même qu'Il a paru quelque peu désappointé de mon absence. La consternation règne dans le camp et l'on paraît enfin disposé à se ranger à l'avis du Curé et à laisser la jeunesse, la force d'attraction, etc.

28 juin 1920.

Comme je me disposais à sortir en quête d'iris et de nénuphars, mon malaise d'hier s'étant complètement dissipé, j'ai rencontré le père Moreau, le doyen des rentiers du village, et l'idée m'est venue de lui demander où je trouverais ces fleurs.

—Des iris bleus? Je ne connais pas cela. Mademoiselle. Mais oui! tenez, j'y pense; Iris bleu, c'était le nom que portait autrefois la ferme de Monsieur Marin, il doit y en avoir là. C'est drôle, je croyais que des iris, c'était des oiseaux...

—Merci beaucoup, Monsieur Moreau, je vais tâcher d'y aller. Et comme je lui faisais la description de cette fleur, il s'exclama:

—Ah! c'est des clajeux que vous voulez dire. Bien alors, je puis vous dire où en trouver. Autrefois, tout le rivage de la coulée des Trente en était garni; aujourd'hui, vous n'en trouverez plus qu'à l'endroit où la coulée se jette dans la rivière. Tenez, prenez la route et descendez vers la rivière tout près du pont de terre d'en bas de Salvail." Làdessus, le vieillard me laissa, cependant que moi-même je reprenais le chemin de la maison, remettant à demain cette excursion trop longue et trop fatiguante pour une convalescente.

J'ai rencontré deux fois l'héritier des Marin. Sourire de plus en plus gracieux.

Ce soir, le cousin m'annonce qu'il a reçu sa visite. Il doit partir pour Montréal afin d'y faire l'achat de machinerie pour la nouvelle usine de toile et de laine qu'il doit inaugurer au commencement de l'automne. Il sera absent toute une semaine... Comme je vais être heureuse durant ce temps, je pourrai sortir librement sans m'exposer à me trouver à chaque pas nez à nez avec Lui!

29 juin 1920.

Suivant le conseil de Monsieur Moreau, je suis partie ce matin vers le Bas de Salvail à la recherche d'iris bleus. Il y en a précisément à l'endroit indiqué dont quelques-uns sont déjà en fleurs; mais ils ont eu la mauvaise idée d'aller pousser en plein milieu d'un marais, repaire de grenouilles, de guêpes et que sais-je encore? Tout près il y avait une abondante moisson de nénuphars; mais eux sont au milieu de la rivière et comme je n'ai jamais appris à nager, je ne suis pas plus avancée qu'auparavant.

Par contre j'ai fait une ample provision de quenouilles en fleurs. Quelle miracle de fécondité. Les fleurs en sont tellement pressées qu'elles semblent former un tout compact; mais si vous les examinez à la loupe, vous demeurez ébahis d'y découvrir une telle richesse et une aussi grande variété de coloris

Il est parti hier soir. J'ai donc une bonne semaine de paix et de tranquillité devant moi. Comme je vais bien en profiter!

30 juin 1920.

Je suis allé herboriser dans la sucrerie de Monsieur Marin. J'étais certaine de ne pas



Mais le sommeil ne vint pas. (Page 29)

Le rencontrer. Il est bien loin et, ma foi, je ne me presse pas en son absence. J'ai fait une ample provision de fleurs des bois. Des claytonites de la Virginie avec leurs feuilles triphylles, comme disent les savants, le gouet ce que les Américains appellent le "Jack in the Pulpit," à cause de sa corolle dont un sépale forme un dais au-dessus de la fleur ellemême qui, dans cette chaire minuscule, semble un prédicateur en train de prôner à la gente des bois les bontés et la grandeur du Créateur.

Ce soir visite chez Jeanne qui met toute son ardeur à broder de jolies choses mignonnes que Paul contemple avec de grosses larmes dans les yeux.

Que c'était beau, cet après-midi dans ce bois calme et ombreux où la vie de toute une famille se trouve fortement empreinte à chaque pas!! Hélas! pourquoi me force-t-on à détester le dernier représentant de cette famille à force de m'écorcher les oreilles à chanter ses mérites et à me le "pousser" maladroitement pour mari?

1er juillet 1920

Il pleut depuis ce matin, je m'ennuie. Mes fleurs ne me disent rien, le babillage de Victoire m'ennuie, la partie d'échec du Curé m'horripile. Je vais lire... le premier livre qui me tombera sous la main.

J'ai voulu lire, mais la lecture aussi m'ennuyait. Est-ce que le départ de... Mais non! Je m'ennuie parce qu'il pleut, que je suis confinée dans la maison et sitôt le beau soleil reparu...

2 juillet 1920.

Il pleut encore. Je m'ennuie toujours de plus belle. Victoire vient jaser avec moi, elle a rencontré Lambert qui lui a dit avoir reçu une lettre de Lui. Lui aussi s'ennuie, Il a hâte de revenir, la vie de là-bas L'écoeure.

Cousin Jean est absent de la maison une partie du jour, il lutte avec une ardeur fiévreuse contre un mal soudain qui vient de terrasser un petit homme de dix ans, fils aîné de pauvres villageois qui peinent durement pour nourrir les sept enfants qui se pressent autour de la table. Ces pauvres gens sont aussi alarmés que s'ils n'avaient qu'un fils, Cousin Jean a passé une partie de la nuit au chevet du petit malade et à son retour, il s'est enfermé dans son bureau et s'est plongé dans ses livres à la recherche d'un remède capable d'arrêter l'emprise du mal. Comme il est bon, cousin Jean!

Visite chez Jeanne cet après-midi. Paul a reçu une lettre de Lui. Il presse son retour..

CHAPITRE XIX

Journal d'Yves Marin.
(Extraits)

22 juin 1920.

Il a plu tout le jour durant, c'était tellement humide ici que j'ai mis une bonne bûche d'érable dans la cheminée; mais alors, c'était délicieux que de travailler, doucement bercé par le bruit cadencé de la pluie qui tombait.

Ce soir visite de Paul qui a renouvelé son invitation pour dimanche soir. Je vois venir avec une certaine crainte ce souper de dimanche soir. Comment pourrai-je m'abstenir?

Bulletin du jour:—Journée d'un calme plat, l'ennemi étant retenu dans ses positions à cause de la pluie.

23 juin 1920.

La confiserie est en pleine activité. Nous avons reçu ce matin une telle quantité de fraises que nous avons peine à suffire à les mettre en conserves. Paul est radieux: il me dit que si cela continue, nous allons doubler nos recettes de l'an dernier. Et les villageois donc? Ils y trouvent double profit: d'abord, leurs fruits qu'ils nous vendent et ensuite leur travail qu'ils nous louent. Il y a réellement une grande amélioration dans l'esprit des rentiers car on a fait voter un règlement pour la construction de solides trottoirs en ciment et personne n'y a trouvé à redire. Peut-être estce que leurs budgets commencent à s'équilibrer plus facilement.

Bulletin du jour:—Rencontre de l'ennemi, il s'en est suivi une légère escarmouche de sourires.

24 juin 1920

Cette brave mère Lambert est en train de convertir mon parterre en un véritable Eden. Les fleurs qui commencent à s'y épanouir sont tellement jolies et parfumées que je ne puis m'en arracher: "Votre cher oncle, me dit-elle les aimait tant ses fleurs!" Cette bonne vieille! c'est encore un peu pour honorer le souvenir de mon oncle qu'elle a si grand soin de ses fleurs...

Bulletin du jour:—Nouvelle escarmouche de sourire à laquelle a succédé un sérieux contre-temps, l'ennemi nous ayant surpris en délit d'espionnage. Révision de la dernière décision du grand conseil de guerre: Nous n'assisterons pas au souper de dimanche.

25 juin 1920.

La classification de mes notes est maintenant complètement terminée, je n'attends plus que le parachèvement de notre annexe pour commencer l'installation des machines que je dois aller commander à Montréal. J'ai fait cet après-midi un exament des vieux papiers de mon oncle, et, bien soigneusement cacheté à la cire, j'ai découvert l'acte de concession par le Capitaine de St-Ours à Pierre Marin. En face de ces documents poudreux on se sent pris d'un respect religieux.

Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu mettre la main sur l'herbier dont il fait mention à plusieurs reprises dans son journal. Où diable l'a-t-il caché? J'ai ouvert tous les tiroirs, visité chaque armoire, mais en vain. Ce n'est pas que cela m'intéresse beaucoup, beaucoup, mais, après tout, cela pourrait m'être utile de connaître les fleurs et les plantes par leurs noms si jamais j'épousais ma jolie botaniste. Je ne l'ai pas aperçue aujourd'hui et cependant, j'ai causé une demi-heure au moins avec son cousin qui se dit anxieux de voir fonctionner notre industrie textile. Je serais bien curieux de savoir si elle n'était pas dissimulée derrière une persienne, à nous surveiller.

Bulletin du jour:—Bien dissimulé derrière ses solides positions, l'ennemi nous épie.

26 juin 1920.

J'avais demandé à Madame Lambert de me faire un joli bouquet pour Jeanne et, quelques instants après, elle m'arrive avec une gerbe, mais une gerbe énorme et je me lève effrayé de ce massacre; mais non, cela me paraît seulement pas dans le parterre. C'est embêtant l'abondance. En ville, une jeune fille ou jeune femme recevant un pareil bouquet serait au troisième ciel, ici, chaque passant peut s'en cueillir un pareil dans le premier jardin venu. Non, je vais lui envoyer porter ces fleurs, mais je tâcherai de trouver autre chose demain, comme cadeau de fête.

Bulletin du jour:—L'adversaire se tient à distance. Ce soir, nouvelle revision de la décision du conseil de guerre. Développements importants en perspective, nous irons à la rencontre de l'ennemi, nous serons demain soir au souper chez Paul.

27 juin 1920.

Souper plutôt monotone en compagnie de Paul, Jeanne, le Curé et le Docteur, notre jolie prodige ayant fait défaut d'y assister, retenue à la maison par une migraine aigue; du moins c'est la version du Docteur qui nous a quitté vers neuf heures et demie. Le Curé et moi avons en vain essayé de ramener un peu de vie et de gaieté; mais ces pauvre Lauzon paraissaient avoir perdu un pain de leur fournée.

Cette pauvre petite qui avait dû se faire un tel plaisir d'assister à ce souper, comme elle a dû s'ennuyer dans sa chambre de malade. Demain matin, j'enverrai discrètement la mère Lambert aux nouvelles.

Bulletin du jour:—Victoire complète, l'ennemi se dérobe et refuse le combat?

28 juin 1920.

Mes relations avec les villageois deviennent de plus en plus cordiales, je connais maintenant par leur nom la majorité des rentiers du village et tous, sans exception, saluent mon passage d'un sourire. C'est extraordinaire comme je me suis vite accoutumé à cette vie que je trouvais ennuyeuse et monotone dans les premiers jours. Je tâche de me mêler le plus possible aux choses et aux gens: je cause sans façon avec un chacun, m'intéresse à leurs travaux, leur donne des conseils, leur prêche le progrès, etc., et mes paroles sont toujours reçues avec une respectueuse confiance. Hier, en me promenant avec Lambert, à l'extrémité de mon domaine, j'ai remarqué une source d'eau très vive et très claire. Comme je me penchais sur cette source pour m'y abreuver, "elle coule ainsi d'un bout à l'autre de l'année," me fit remarquer Lambert, " il n'y a pas de froid pour la geler." Mais alors pourquoi n'en pas abreuver le village entier? Ce serait si facile d'amener cette source jusqu'au village et y distribuer l'eau! Il faudrait en causer avec Paul.

La mère Lambert est allée aux nouvelles, ce matin. La migraine de Mlle Andrée est complètement guérie, même que la savante botaniste était partie herboriser. Au fait, était-elle réellement malade? Cette maladie soudaine n'était-elle pas plutôt un simple prétexte pour ne pas me rencontrer? Mais alors... c'est que je lui suis donc antipathique! C'est qu'elle n'était pas du tout dans la combinaison! Alors... ce ne serait ni une coquette, ni une "coureuse de mari"! Et je.. Oui! mais elle me déteste, ou, pas même, elle me trouve insignifiant, et elle ne me l'envoie pas dire, elle trouve un moyen machiavélique de me fuir; elle m'a, dès le premier moment, trouvé une quantité tellement négligeable que je ne vaille pas la peine de lui être présenté... Eh bien! elle est aimable la jolie bachelière-peintre-musicienne-botanite! Bah! après tout, qu'y a-t-il de changé? La lutte

sera moins rude maintenant que je sais que nous partageons les mêmes sentiments l'un pour l'autre! Oui! mais suis-je bien sincère quand je dis qu'elle m'est indifférente?

Bulletin du jour:—Après exament sérieux nous constatons que la victoire d'hier a plutôt été un échec sérieux. L'ennemi nous a fait sortir de nos tranchées, réaliser nous-mêmes notre faiblesse, cependant qu'il consolidait ses positions.

Bulletin du soir:—Avons décidé d'opérer une retraite stratégique; nous partons ce soir pour Montréal où nous serons retenus durant une semaine.

29 juin 1920.

Ce soir je couche à Montréal, dans mon ancienne chambre d'étudiant que cette brave Madame Emond a remise à ma disposition. Après une nuit de quasi insomnie dans une auberge de St-Hyacinthe — drôles de nous, en vieillissant, l'on devient casanier et manomane — je suis descendu ce matin à Montréal vers neuf heures. Quel bruit, grand Dieu, quel bruit! Moi qui autrefois faisais mes délices de cette vie active et ardente, de cette course continuelle des gens, de ce trafic incessant, de ce brouhaha, je me demande aujourd'hui comment je vais pouvoir vivre cette semaine?

Quelle existence mène cette cohue pressée que menacent mille dangers! Vivre au milieu de ces milliers de figures inconnues, rencontrer tous ces gens qui demeureront éternellement pour nous des énigmes passagères être terriblement solitaire et seul au milieu de cette foule sans nombre... Et dire que j'ai mené cette existence durant de longues années, que je me croyais heureux alors, que je rêvais de la continuer, de jouer des coudes, moi aussi dans cette multitude cosmopolite, et qu'alors, je souriais avec commisération sur la campagne et sa solitude mélancolique! Que j'étais insensé! Je réalise bien aujourd'hui que l'on est bien moins seul dans mon petit village qu'ici, au milieu de cette populeuse cité.

J'irai demain visiter les maisons qui doivent nous fournir notre matériel.

Bulletin du jour:—Retraite stratégique jugée comme faux mouvement. Loin de l'ennemi, nos forces se désagrègent.

30 juin 1920.

Longues et ennuyeuses stations chez nos fournisseurs de machinerie; attente d'une heure avant d'être introduit auprès du gérant, un Américain froid, arrogant et quelque peu hâbleur. Je crois que j'aurai certaine difficulté à me procurer ce que je cherche, tout ce que l'on a en main est américain. Nous nous sommes laissés sans être plus avancés. Cet après-midi, nouvelle séance chez un autre marchand. Nouvelle attente d'une heure avant d'être introduit, nouvelle déception. On ne peut comprendre comment je n'adopte pas sans modification la machinerie américaine. Ces pauvres Yankees, ils sont tellement infatués d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent concevoir que d'autres leur soient supérieurs.

Ce soir, promenade sur la rue Ste-Catherine. C'est bien comme autrefois. Jeunes gens flâneurs, fille fardées et poudrées, coudoyant les bons ouvriers encore las du travail journalier et cherchant à s'en distraire un peu, jolies femmes élégantes, etc; mais ce n'est pas une promenade qu'ils font ces pauvres gens, c'est une véritable course!!

Fatigué moi-même, je me suis engouffré dans un théâtre de l'est. On y jouait une pièce pseudo canadienne par un acteur à nationalité vague, comme son oeuvre d'ailleurs dont les caractères ethnologiques n'étaient pas fort marqués.

Comment les journaux ont-ils pu faire l'éloge d'une pareille platitude? Les "Abrutis" tel était le nom de la pièce, est un assemblage informe d'ineptie et d'immoralité en dépit des prétentions de son auteur qui dit que le temps est venu de prêcher la vertu en étalant le vice.

Et dire que les quelques centaines de spectateurs applaudissaient à s'en fendre les mains Et moi-même, il y a deux ans, n'aurai-je pas fait la même chose? Que je suis changé!

J'ai fait cette constatation spécialement lorsqu'à la sortie j'ai rencontré deux anciens amis qui m'ont demandé en vain d'aller terminer la nuit avec eux au club. Autrefois, j'aurais accepté avec empressement, non que je ne me sois jamais enivré ou que j'aie joué, mais simplement pour faire comme les autres.

Rentré chez moi, je me suis endormi en songeant à mon village et aux amis et... ennemie que j'y ai laissés.

Bulletin du jour:—Positions toujours les mêmes. Avons eu ce matin des nouvelles de l'ennemi par notre fidèle Paul; son moral est superbe.

1er juillet 1920.

Il pleut! Oh! un jour de pluie en ville, comme c'est triste! Là-bas, la pluie c'est un gage d'abondantes moissons, c'est le pain qu'on pétrit, le bien-être qui s'annonce; ici, c'est la pluie tout court, avec son ciel plus gris encore, les rues crottées, la foule qui s'en-

gouffre dans les tramways... c'est la pluie..

Bulletin du jour:—Cruelle dépression du moral de mes forces, le "cafard" commence à se faire affreusement sentir.

2 juillet 1920.

Il pleut toujours. Visite à firme française de machinerie. On n'a rien en main, mais à mes premières paroles un large sourire est venu couper la bonne figure du gérant de l'établissement. Bien certainement qu'il m'a compris, ces machineries que je lui demande, c'est un peu de chez lui, il vient de Lille. Je crois que j'ai enfin mis la main sur le merle blanc; il m'a promis de me procurer ce que je désire et ce dans le plus court délai, deux mois au plus.

Bulletin du jour:—La démoralisation gagne complètement nos forces; hâtons le plus possible le retour à l'ennemi.

CHAPITRE XX

Journal d'Andrée Deshaies
(Extraits)

3 juillet 1920.

Il fait un beau soleil et une agréable chaleur réconfortante ce matin. Tout chante et sourit, l'herbe est tellement verte, les oiseaux gazouillent avec tant d'entrain que l'on se sent du bonheur malgré soi. Cependant au milieu de ce concert de gaieté, de beauté et d'harmonie, je me sens triste... Le soleil a beau se faire plus beau et caressant comme un mari infidèle qui nous revient après quelques jours de délaissement, je ne me sens pas de goût pour aller herboriser. Et mes iris qui m'attendent toujours? Je me demande comment je vais parvenir à les cueillir. Je ne suis pourtant pas pour me risquer moi-même dans cette affreuse grenouillière. Dois-je demander au cousin Jean? Ce pauvre Jean, il est bien trop préoccupé de son petit malade; et puis, il me rirait au nez. Mais oui! il ne peut concevoir que l'on puisse aimer les fleurs autrement que sur leur tige. Il y aurait Monsieur le Curé... Au fait, pourquoi pas? Ça ne doit pas lui faire peur des grenouilles.

Cet après-midi visite de Jeanne. Quelle est joyeuse, cette bonne Jeanne, comme elle est heureuse avec son gros Paul! Elle ne s'est pas aperçue de la pluie. Ma grande foi du bon Dieu, comme dit Victoire, peut-on vraiment être aussi heureuse? Elle ne m'a pas parlé de leur ami, s'il doit revenir bientôt, s'il leur écrit, etc. Ses grands projets semblent bien définitivement à l'eau... J'ai retrouvé ma bonne Jeanne d'autrefois, des jours d'avant que l'Autre revienne.

3 juillet (soirée)

Au souper le cousin Jean était radieux, son petit malade est maintenant hors de danger. Encore un qui ne s'est pas aperçu de la tristesse de la pluie des jours derniers, ces quelques jours, il les a vécus comme en un songe; il était corps et âme à la lutte qu'il livrait; mais quelle joie dans la victoire! A voir ce bon cousin ce soir, rajeuni de dix ans, comme on comprend les joies et les consolations à puiser dans le dévouemet et le sacrifice Victoire aussi était heureuse; elle a passé l'après-midi chez les Lambert, elle en est revenue toute regaillardie. Moi seule faisais tache à cette gaieté ambiante et je suis montée à ma chambre vers les huit heures, là, j'ai en vain demandé à mes études un peu de distraction. Non, cela n'était pas comme autrefois, je ne pouvais arrêter mon esprit un seul instant, je me sentais affreusement lasse et triste...

Comme j'allais me mettre au lit, j'entends la voix du Curé: "Docteur, il est sorti!

—Qui est sorti?

—Qui est sorti? Mais mon livre, mon cher ami, je viens de recevoir le premier exemplaire par la poste de ce soir; tenez, voyez comme il a bonne mine!"

Je m'empresse de descendre et en m'apercevant, Monsieur Ferrier accourt à ma rencontre:

—Il est sorti, Mademoiselle Andrée, il est sorti notre cher volume!...

Je reçois de ses mains émues et tremblantes ce volume autrefois attendu avec une si grande impatience et auquel, depuis quelques jours, je n'avais pas songé. Oui! c'est bien tel que je me l'étais figuré, mes dessins ont assez bonne mine et le volume lui-même, avec son joli papier glacé, son caractère encore frais, son élégante couverture est charmante et je suis toute surprise de ne pas me sentir plus d'enthousiasme...

—Oh! Mademoiselle! s'exclama le vieillard chez qui ce n'est pas l'enthousiasme qui fait défaut, comme je vous dois de remerciements pour votre judicieuse et délicate collaboration, non seulement pour vos planches en couleurs qui sont parfaites, mais aussi pour ce travail de chaque jour dont j'ai si largement abusé, pour cette confiance que vous avez su m'infiltrer et qui m'a permis de mener à bonne fin ce grand travail de ma vie. Mon ami, mon cher ami, comme je suis heureux!" ajotua-t-il en s'adressant au cousin qui, lui-même ayant été le témoin des travaux

du bon pasteur, de ses enthousiasmes, de ses rêves, se sentait plus ému qu'il n'aurait voulu le laisser paraître.

—Ce n'est pas tout, ajouta Monsieur Ferrier, avez-vous lu "Le Devoir" de ce soir? Et comme mon cousin n'avait pas encore déplié son courrier, le nouvel auteur sortit la feuille nationaliste qu'il étala devant nos yeux. En première page, en bon caractère gras, le titre du nouveau livre frappa notre attention "Les hôtes de nos bois et de nos champs."

"C'est un beau et bon livre, dû à la plume modeste d'un vénérable curé de campagne que nous avons le plaisir de présenter au public," commençait l'article qui ne tarissait pas d'éloges sur le travail bénédictin du curé.

—C'est très flatteur, Curé, ce que l'on dit de vous, je commence à craindre pour votre modestie...

—Mon cher Docteur, c'est surtout flatteur pour mes petits oiseaux qui m'ont fourni le sujet de mes études.

—D'ailleurs, ce qu'on dit de vos travaux n'a rien d'exagéré. Moi qui fus votre compagnon depuis au-delà de vingt ans, je sais que vous méritez toutes ces louanges.

—Et, tenez, Mademoiselle, avez-vous lu le premier paragraphe ayant trait à l'illustration de mon ouvrage? Quel éloge discret l'on fait à votre talent, à la pureté des lignes de vos dessins, à leur richesse de coloris! Cette partie de l'article m'a fait autant de plaisir que le bien qu'on y dit de moi!

La conversation a roulé durant deux heures sur le volume nouvellement paru et sur le succès éventuel qui l'attendait.

Ce brave homme de Curé, c'est un peu un grand enfant, il voulait absolument qu'à mon tour j'écrive un volume sur la flore canadienne; mais Dieu merci, j'aime mes fleurs pour moi, mon herbier est un petit coin qui me parle sourire, tendresse et joliesse quand je me sens triste et esseulée; mais personne n'y mettra jamais le nez!!!

J'oubliais de dire que je suis retournée à mes iris, ce soir, avant souper. Hélas! ces pauvres fleurs ne pouvaient être éternelles! Fleurs, elles n'ont vécu que ce que vivent les fleurs, quelques jours seulement! (Encore nn peu, et je plagiais Malherbe!) Les pétales en sont tombés, pistils et étamines sont flétris et la capsule commence déjà à se montrer. Heureusement, des boutons commencent à poindre qui vont d'ici quelques jours s'épanouir, et pour un iris perdu j'en aurai vingt après-demain.

4 juillet 1920

Aujourd'hui dimanche, je me sens encore plus lasse et plus triste .Le soleil est trop ardent, il cherche avec trop d'artifices à nous faire oublier son absence de la semaine dernière. Au fait est-ce bien le soleil? A trois ou quatre reprises, je me suis surprise à penser à mon merle blanc et, de ne pas le rencontrer à chaque pas comme j'en avais la désagréable habitude, je me sens presque déçue. Ce que c'est que la force de l'habitude! On s'habitue même aux choses désagréables, et lorsqu'elles nous manquent, on se sent toute chose!

A la messe, en dépit de toute ma bonne volonté, je fus affreusement distraite, je n'ai pu suivre le sermon de Monsieur Ferrier qui (voulait prêcher pour sa paroisse?) nous a longuement entretenus sur les beautés de l'humilité.

En dépit de ma meilleure application, je ne pouvais détacher mes esprits de cette première visite à la petite église alors qu'assistant aux funérailles de Pierre Marin, je pleurai tant de larmes sur le deuil affreux qui venait de me frapper moi-même.

Rentrée dans ma chambre je ne pus retenir mes sanglots; mais à travers mes pleurs j'entrevoyais la figure triste de Monsieur Yves rendant les derniers devoirs à cet oncle qu'il n'avait que très peu connu, mais dont il voulait être solidaire devant la mort. Je me suis reproché cette vision comme une profanation aux larmes que je donnais à ma pauvre maman...

Ce soir, visite chez Jeanne que j'ai trouvée comme toujours, au septième ciel.

5 juillet 1920.

Le soleil, les oiseaux, les fleurs, cela m'ennuie à la longue... Je ne me sens aucune joie à herboriser, aucun plaisir à courir les champs et ce méchant cousin qui sourit de ma tristesse. Comme je lui disais pour la vingtième fois que je m'ennuyais, il m'a répondu avec un sourire ironique:

—Que veux-tu ma pauvre Andrée, c'est le Créateur Qui a fait cette constatation: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul!" et tu sais, quand il disait l'homme, il comprenait aussi la femme, car, suivant un vieil adage juridique, "l'homme est un terme générique qui embrasse la femme!"

—Dites plutôt embarrasse cousin! Quant à celui qui m'embarassera ou, comme vous le prétendez, qui m'embrassera, il est encore loin!

—Qui sait? qui sait! conclut-il en souriant

Le Curé nous est arrivé ce soir avec des

lettres de ses libraires. Il paraît que son ouvrage s'enlève rapidement. La Maison Déom en a vendu une trentaine d'exemplaires, samedi. Au "Devoir", où l'ouvrage a été imprimé, les commandes affluent. Serait-il sur le chemin de la gloire, ce bon Curé; mais alors, et son sermon d'hier sur la modestie! Pauvre Curé, il serait lui-même le premier embarrassé s'il devenait célèbre!

Autre événement important il parait qu'Il est de retour. Notre nouveau grand homme vient de Le rencontrer à sa descente du train, si joyeux de revenir, paraît-il, qu'on aurait cru à le voir, qu'Il revenait des prisons d'Allemagne. Inutile de dire qu'Il a lu le nouveau volume, qu'Il en a été charmé et qu'Il n'a pas fait défaut d'en faire l'éloge à son auteur.

Tout de même cela me fait quelque chose de Le savoir de retour. Nous allons recommencer notre bonne petite guerre, cela brisera la monotonie. Demain, j'irai voir mes iris bleus, ils doivent être épanouis. Mais comment vais-je parvenir à les cueillir? Je ne puis m'adresser au Curé, un homme célèbre! Dieu que c'est embêtant!

6 juillet 1920.

Je viens d'être méchante et impolie, et Dieu sait cependant que ce fut bien involontairement; mais aussi pourquoi se donner en tordant, que malgré toute ma bonne volonté, tel spectacle? C'était si drôle, si risible, si je n'ai pu me défendre d'un ridicule éclat de rire... A-t-il entendu? Ce pauvre jeune homme, comme il doit me détester alors!

Ce matin, j'étais sortie de très bonne heure à la recherche de quelques fleurs de sumac, ce que nos gens appellent l'herbe à puce, et qui est un poison violent s'il faut en croire ceux qui s'y sont frottés. En apprenant ma décision, Victoire s'est tout d'abord récriée: "Mais ce Docteur est fou, ma grande foi du bon Dieu, de vous laisser faire de pareilles embardées! De l'herbe à puce, ma pauvre Demoiselle, vous allez revenir le corps tout couvert de boutons! etc."

Bref, pour calmer les anxiétés maternelles de cette brave femme, j'avais consenti à apporter des gants de cuir, et comme je lui demandais où j'en pourrais trouver, elle m'a répondu avec sa bonhomie grognarde: "De l'herbe à puce, Mademoiselle, mais c'est commun ici comme Barrabas dans la Passion; tenez, allez dans le bois d'abattis sur le chemin d'en bas de Salvail, vous en trouverez tant et plus!" Mais c'était tout près de mes iris, alors. Je pars donc joyeusement et j'étais en train de faire une ample provision de ces fleurs gracieuses et délicates, si jolies même que l'on serait à cent lieues de les croire aussi novices, lorsque je vois arriver un cavalier sur la route, et ce cavalier je le reconnais immédiatement: c'était Lui, mon adversaire, le dernier représentant de la noble et vieille famille des Marin.

Jusque là rien d'anormal; mais ce pauvre garçon qui d'habitude montait une rossinante à garantir contre tout accident, avait eu la malencontreuse idée de changer sa monture et se pavanait aujaurd'hui sur un beau et fringant cheval noir plus habitué à la voiture de plaisance qu'à la selle.

Notre héros, fumant son éternelle cigarette regardait dans le vague. Tout à coup, la monture, insultée d'un coup de cravache que lui avait infligé sans raison son cavalier, fait un mouvement brusque et fait rouler son homme par terre, cependant que tournant bride, elle reprend au galop le chemin de la maison. De ma cachette où j'avais été le témoin impuissant de la catastrophe, je poussai un cri de terreur et allais m'empresser d'accourir au secours de l'écuyer malheureux quand le voyant se relever maugréant, je crus préférable de ne pas révéler ma présence.

Oh! alors, si vous aviez été témoin comme moi de son air ahuri! Sa monture étant disparue comme par enchantement, il restait là, stupéfait, troublé, surpris, estomaqué. Il regarda d'abord devant lui, sur la route, pas de cheval; et lorsqu'il eut enfin la pensée de regarder en arrière, il y avait beau temps que son Bucéphale avait tourné le coin de la route. Alors, sa pauvre figure prit une expression si comiquement terrifiée que je ne pus retenir un fort éclat de rire, que d'ailleurs je regrettai amèrement; mais que faire, ce qui est fait est, il n'y a plus à y revenir.

Comme réveillé soudain d'un mauvais songe, il résolut de continuer à pied sa promenade si pompeusement inaugurée. Il coupa à travers champs et passa à quelques pas de moi M'a-t-il vue? A-t-il entendu mon rire fou? Oh! alors comme il doit me détester...

Tout de même, je réalise que j'ai manqué de charité, j'aurais dû lui porter secours dans sa chute, il a pu se blesser sans le réaliser immédiatement. J'aurais dû ne pas le laisser revenir seul, pourquoi ne me suis-je pas offerte pour l'accompagner à son retour. Une chute c'est si dangereux; cousin Jean disait l'autre jour que souvent à la suite d'un choc ou d'une chute, un vaisseau interne se brise sans que l'on n'en éprouve sur le coup le moindre malaise; mais quelques instants plus tard, la mort arrive foudroyante. Au lieu de le secourir charitablement, j'ai ri bêtement; s'il m'a entendue, il a dû en souffrir... Mon

Dieu, que je suis méchante, je n'avais pas sur le coup réalisé comme j'avais été méchante!!! Ce pauvre Monsieur Yves, peut-être expire-t-il en ce moment seul dans un champ désert... Que je suis inquiète. Je vais envoyer Victoire aux nouvelles.

6 juillet 1920 (3 h. p.m.)

Victoire est revenu en souriant... Mon beau cavalier est sain et sauf. Il a retrouvé sa monture qui l'attendait en broutant l'herbe devant la grange, Lambert, qui avait vu arriver le cheval sans son maître, était allé au devant de lui et ne tarda pas à le rencontrer qui revenait en pestant et jurait qu'on ne le reprendrait plus. Vive Dieu! comme disaient les croisés, j'ai un gros poids de moins sur la conscience.

6 juillet 1920. (soirée)

Nouvelle visite à mes iris cet après-midi. Ils sont complètement épanouis et demain je devrai les cueillir si je ne veux pas me faire jouer le même tour que l'autre jour. Décidément, je n'ose demander le secours ni du cousin, ni du Curé, j'irai seule. Après tout, ce ne doit pas être si mauvais que cela des grenouilles!

La poste de ce soir m'a apporté une longue lettre de Laure. Elle est littéralement conquise par l'oeuvre de notre curé. Elle a acheté le volume et l'a lu tout d'un trait. Et mes pages en couleurs donc! Elle ne tarit pas de louanges sur mes pauvres dessins. A Québec paraît-il, l'ouvrage a déjà un grand succès. Enfin, elle me promet sa visite pour la fin de l'été, si je lui promets de lui présenter l'auteur de "Les Hôtes de nos Bois et de nos Champs". Inutile de dire que je vais lui répondre dans l'affirmative, mais il ne faudrait pas montrer sa lettre au Curé, il serait capable de se dérober.

Pourquoi donc cette bonne Laure termine-t-elle sa lettre en me demandant quand je serai la femme du jeune notaire? Est-ce que les sots bruits qui courent les rues ici se seraient rendus jusqu'à Québec?

Visite de Jeanne ce soir. La pauvre Jeanne s'est crue obligée de me raconter en détail l'accident survenu à leur ami. Chère Jeanne, si elle s'était doutée que j'étais au courant de cet accident!... Il paraît que Monsieur Marin est affecté plus que de raison de cet accident insignifiant. M'aurait-il vue? Aurait-il entendu mon sot éclat de rire? Alors comme il doit me détester. Vraiment, c'est dommage...

CHAPITRE XIX

Journal d'Yves Marin
(Extraits)

3 juillet 1920

Nouvelle visite chez mes fournisseurs français; nos négociations marchent rondement: je crois pouvoir conclure lundi.

Cet après-midi, j'ai rencontré Léon Larose, un copain d'autrefois. Nous nous demandions souvent comment ce gros garçon tranquille, paisible, sérieux pouvait jadis prendre part à toutes nos folles équipées; aujourd'hui, à ses réflexions ironiques, je comprends que nous étions son champ d'études psychologiques et que, s'il était de nos fêtes, c'était bien plus en spectateur qu'à titre de participant actif.

—Tu ne saurais croire, mon cher Yves, comme je suis heureux de te voir guéri à tout jamais de cette vie vide et factice que tu menais autrefois! Tant de jeunes gens et des mieux doués viennent y gaspiller les plus beaux jours de leur jeunesse, les meilleurs instincts de leurs coeurs. Les villes gâtent tout, elles gâtent même jusqu'aux vertus les plus belles et les plus admirables. Regarde les journaux avec leurs rapports insipides de fête de charité : à chaque ligne tu vois percer l'égoïste orgueil des organisatrices. Madame Une Telle a organisé telle tombola et sa photo jointe à un article ridicule de louanges va crier à tous les coins du pays la petite parcelle de mérite qu'elle aurait pu acquérir si son action avait été faite dans le silence, tel que le Seigneur l'a recommandé. L'orgueil envahit toutes les classes, depuis les riches à morgue superbe jusqu'à la classe la plus pauvre, l'excentricité dans les toilettes gagne tout le monde, et, lorsque vous rencontrez une femme sur la rue, vous en êtes à vous demander si c'est une honnête femme ou une traîneuse, tant son costume est voyant, tire l'oeil, extravagant. On parle, depuis quelques mois, de crise financière, de crise ouvrière, de misère générale en perspective et cependant, si tu avais vu cet hiver quelle débauche de riches fourrures! Et, tu sais, non seulement chez les riches, mais aussi chez les classes pauvres, chez ceux qui ne réussissaient qu'à peine à boucler leur budget.

Que veux-tu, ces pauvres ouvriers ont l'exemple des classes dirigeantes, ils sont témoins de leurs excentricités, de leurs frivolités, de leurs folles équipées. Les jeunes filles sont tellement saturées d'orgueil, de luxe, du désir des plaisirs, qu'elles ne lais-

sent aucune place en leur coeur et leur âme pour les choses sérieuses. Toutes sont frivoles, assoiffées d'émotions nouvelles, de plaisirs inconnus. Avec de telles formations, comment veux-tu prétendre à en faire jamais des mères dignes de ce nom? Comme nos mères étaient autrement et mieux! Elles avaient été formées de bonne heure aux austères devoirs qui les attendaient. Elles ambitionnaient de conquérir leur mari par la beauté de leur intelligence, la bonté de leur coeur, la grandeur de leurs vertus, aujourd'hui, les mille et une pimbêches qui cherchent mari, espèrent séduire par le fard de leurs joues, le décolleté de leur toilette, l'élégance de leur danse, la frivolité de leur vie. Elles sont la parodie de la vraie femme et nous, les pauvres petits gens naïfs, nous suivons leur sillage gracieux et léger avec un peu de paradis dans l'âme, nous nous enlisons à leurs plaisirs, nous y laissons les beaux rêves de nos quinze ans, et, une fois pris dans cet engrenage démoralisateur, si nous passons près de la femme telle que nos mamans nous en ont donné les conceptions vivantes, la femme que l'on admire, on est trop pris, nous laissons passer le bonheur pour courir après l'ombre. D'autres sont simplement ridicules; oh! alors celles-là, il faut les plaindre, car elles ont la conviction de leur vie. Te souviens-tu de Corinne Latour? Certainement oui, tu dois t'en souvenir; tu sais bien cette grande rousse qui se mettait du carmin sur les lèvres?

—Certainement! Même que ce fut ma première flamme!

—Console-toi, tu n'as pas été le seul. C'est elle qui m'a initié moi-même à la vie d'étudiant. Une brave fille après tout, tu sais, très honnête, très bonne, un vrai coeur d'or; mais elle a la malencontreuse manie de vouloir tenir un salon où toute l'Université devrait se rencontrer. Tu te souviens du temps où tu y venais, chaque fois que tu la laissais, elle te recommandait de lui amener des étudiants. Elle cherchait son âme soeur parmi la gent universitaire. Or, à l'Université, on songe beaucoup plus au plaisir qu'au sentiment, et, depuis dix ans passés, cette pauvre Corinne cherche toujours sans jamais se décourager. Elle a toujours pour mission d'initier à la vie mondaine les petits étudiants de Laval et son salon regorge de monde. Inutile de dire qu'elle a beaucoup d'amies qui viennent lui prendre ses sujets et se gaussent d'elle en arrière. Malgré ses trente ans bien passés, elle fait des efforts inouïs pour se donner de faux airs jeunets. Mais, au fait, es-tu libre dimanche soir?

—Certainement, je dois demeurer en ville jusqu'à lundi midi et je t'avoue que je m'ennuie royalement.

—Viens donc avec moi chez Corinne dimanche soir : cela te rappellera le temps où tu étais frais émoulu du collège.

—Avec plaisir. Et cet après-midi, que fais-tu?

—Je flâne.

—Viens-tu à la partie de crosse?

—Avec plaisir. Nous sommes alors montés sur le tramway depuis longtemps encombré qui nous conduisit tant bien que mal à Maisonneuve où la joute commençait. J'y ai passé deux heures délicieuses. Qu'il est amusant notre jeu national, qu'il est autrement scientifique que le base-ball américain. Il y avait nombreuse assistance et lorsque Pitre a enregistré le point donnant la victoire à son club, l'enthousiasme était à son comble.

Durant la partie, j'ai remarqué, à l'extrémité opposé de l'enceinte, mon ancienne flamme, cette Berthe Lesueur, dont l'indifférence et l'égoïsme m'ont fait fuir il y a un an. "C'est vrai, me fit remarquer Léon, c'est ton ancienne... Désole-toi pas, mon vieux, elle ne vaudrait pas les regrets que tu lui donnerais; c'est la femme de marbre de Phidias : si tu n'avais suivi l'exemple du grand statuaire, c'est elle qui t'aurait perdu."

—Avec qui est-elle?

—Avec un jeune ingénieur, un nommé Gauvin, auquel elle fait faire ses quatre volontés. Encore un pauvre diable qui va souffrir...

J'ai réalisé alors que j'étais complètement guéri, que mon voyage d'Europe avait été un remède infaillible, qu'il ne me restait aucune parcelle de mon amour fou de jadis. Mais, au fait, est-ce bien mon voyage d'Europe? Si je m'interroge bien sincèrement, je suis obligé d'avouer que si j'avais rencontré Berthe le lendemain de mon arrivée, j'aurais peut-être souffert terriblement... N'est-ce pas plutôt ma jolie savante de St-Irénée qui a opéré ce miracle? Alors, j'ai longuement parlé à mon sage Léon de mes travaux, de mes espérances, et, légèrement, de ma jolie petite ennemie de là-bas. Mais lui a saisi la balle au vol : "Comment, tu es assez heureux pour être sorti indemne de cette engeance, tu as à ta portée la vraie femme dont je faisais le portrait, il y a un moment, et tu hésites encore? Mais tu es fou, mon pauvre vieux, tu es doublement fou. Va bien vite refaire tes malles, retourne à ton village, et, sans perdre un instant, demande la main de cette jeune fille. Ce se-

rait trop bête de passer ainsi à côté du bonheur sans un effort pour le retenir!"

Il est bon lui, avec ses beaux discours, ce n'est pas aussi facile que cela; cette jeune fille me trouve antipathique, elle me déteste et ne s'en cache pas. Il est vrai que les femmes, même les plus vertueuses, sont tellement extraordinaires. Et puis, de la haine, ce n'est pas de l'indifférence; il n'y a pas si loin entre haïr et aimer...

Bulletin du jour : — Armée complètement démoralisée; on demande un armistice à grands cris. Reçu nouvelles de l'adversaire par notre fidèle Paul. Louis aussi se démoralise.

4 juillet 1920

Dimanche! Que c'est triste un dimanche en ville! Le samedi soir, tous les gens ayant quelques ressources, partent pour la campagne; seuls les pauvres diables se résignent à se faire rôtir en ville par un jour du Seigneur!... Cet après-midi, je me suis enhardi à entrer dans un cinéma de la rue Ste-Catherine. Mon Dieu que c'était abrutissant. On y représentait un drame américain, vols, brigandages et autres pareilles infamies, le tout joué par des cabotins américains représenté dans un théâtre canadien. Si c'est avec de telles représentations que l'on compte lutter contre l'américanisme! Heureusement, nous sommes là, nous, les fils des campagnes, et nous saurons toujours y opposer un mur solide.

Dégoûté, je suis sorti et me suis dirigé vers le parc Lafontaine, après avoir eu soin de prendre le "Nationaliste" en chemin.

Le parc était littéralement envahi. Ces pauvres miséreux des villes, qu'ils sont à plaindre d'être ainsi sevrés d'air pur et d'être obligés de se disputer entre mille ce petit coin de verdure! Il y avait là des gens de toutes classes, de tout âge, de toutes nationalités : des Italiens, des Juifs, des Polonais, des Canadiens-français, et que sais-je encore. Tous ces gens étaient couchés pêle-mêle, les bancs étant depuis longtemps envahis. Des familles entières s'y étaient donné rendez-vous. Sur un lac minuscule, des centaines de personnes se donnaient l'illusion de la large natation de nos rivières, sur la promenade, les jeunes filles et jeunes garçons donnaient libre cours à leurs flirts, cependant que les pères et mères, trop heureux de retrouver un petit coin de verdure, laissaient faire sans penser à mal.

J'ai fait comme les autres, je me suis étendu sur le gazon; mais, en ouvrant mon journal, j'ai été frappé par une rubrique bien connue : "Les Hôtes de nos Bois et de nos Champs". Certes oui! c'était bien de chez nous ce titre, c'était bien l'ouvrage de notre Curé. Je parcourus fébrilement l'article, judicieuse critique due à la plume d'un jeune collaborateur, et, ma lecture terminée, je me hâtai vers la ville pour me procurer l'ouvrage lui-même.

Je le trouvai enfin chez un Monsieur Méthot, et portant mon volume précieusement, je gagnai ma chambre, où je me plongeai dans ma lecture. J'y retrouvais presque mot à mot les longues dissertations du brave Curé. Mais que m'importait la nouveauté du texte, ce petit livre, c'était quelque chose de chez nous, il me rappelait avec émotion le village que j'ai quitté, il y a une semaine à peine, et c'était avec une sainte religion que j'en parcourais les feuilles comme si j'étais un exilé retenu depuis longtemps loin de sa patrie. Et puis, ce n'était pas seulement l'oeuvre du vieux prêtre... Ne m'avait-il pas dit lui-même que Mlle Andrée y avait collaboré activement? Et je cherchais à découvrir les sentiments délicats et féminins qu'elle y avait intercalés, les expressions trop crues qu'elle y avait corrigées, ce qu'il y avait dans ce livre de cette ancienne petite ennemie qui ne se soucie peut-être pas de terminer la lutte, mais devant qui je suis moi-même bien prêt à capituler.

Sans jamais lui avoir adressé la parole, elle a eu sur ma vie la plus grande influence, cette petite magicienne de village. A mon retour d'Europe, je me disais orgueilleusement bien guéri et bien cuirassé, je me croyais un blasé, un désabusé, du moins je le disais à Paul et me le criais bien fort à moi-même; mais comme j'étais encore faible, comme ma vie de travail épuisant de là-bas avait été triste et monotone... Est-ce le village... le souvenir des ancêtres qui ont fait de moi un homme? J'ai beau me le redire pour la centième fois, toutes ces choses ne furent que les accessoires; la grande cause de ma rénovation, c'est cette petite fille de campagne, cette humble fleur des prés... Je le réalise bien maintenant que je suis éloigné d'elle; je l'aime, je l'aime éperduement, je l'aime mille fois plus que je n'ai jamais aimé Berthe et surtout infiniment mieux... Hélas! m'aimera-t-elle jamais, elle?

Léon m'a surpris au milieu de ma lecture. Comme je lui expliquais que c'était l'oeuvre de notre curé :

—Vous êtes bien tous les mêmes, les campagnards : sitôt éloignés de votre clocher, vous en rêvez et cherchez tout ce qui peut

vous le rappeler. C'est un grand signe de vocation, mon vieux Yves, tu ne dois pas en avoir honte.

—Bien au contraire, je te l'assure; je t'avoue même qu'au moment de ton arrivée, j'avais depuis longtemps quitté la métropole et mon esprit rôdait à travers nos côtes et nos bois à la suite d'une sarabande d'oiseaux aux chants desquels se mêlait la voix confuse de notre curé et le sourire argentin de qui tu sais...

Demain soir, je quitterai Montréal sans aucun regret. Décidément, je ne suis plus fait pour la vie des villes. Hélas! là-bas, c'est l'incertain qui m'attend...

Bulletin du jour : — La situation s'éclaircit, la défaite est franchement acceptée. Attendons développements pour envoyer parlementaires.

5 juillet 1920

Je pars dans quelques heures par le train de quatre heures. Paul doit m'attendre à St-Hyacinthe.

J'ai conclu ce matin avec nos fournisseurs de machineries et suis complètement satisfait.

5 juillet (soirée)

Enfin me voici revenu au logis : je me sens revivre, je suis heureux. Paul m'attendait à St-Hyacinthe, et, durant tout le trajet, nous avons causé des choses de chez nous. Il parait que Mlle Andrée est tout à fait changée : elle ne rit plus, semble triste, ne s'intéresse plus à ses études de botanique, etc. Est-ce un effet de la pluie ou bien... Avec les femmes, encore une fois, on ne saurait jamais dire au juste... Si ce n'était pas à cause de la pluie...

Rencontré à ma descente du train ce bon Curé que j'ai chaleureusement félicité de l'agréable moment qu'il m'a fait passer dans la lecture de son livre. Cher Curé, il est si heureux, mais si heureux...

La mère Lambert en avait long à me raconter. Il parait qu'ici on est sur le point d'organiser des paris sur notre mariage, Mlle Andrée et moi : "La mariera-t-il? Ne la mariera-t-il pas?" J'ai sévèrement réprimandé cette brave femme de son commérage et lui ai bien défendu de propager de telles inepties; mais, en mon fort intérieur, je n'étais pas fâché du tout, loin de là : "Vox populi, Vox Dei!" Et j'ai une trop bonne opinion de Mlle Andrée pour refuser d'écouter la voix de Dieu.

Bulletin du jour : — Sommes retournés à nos anciennes positions. Attendons occasion propice pour entamer les négociations. Ce soir, grand conseil de guerre : De quelle manière commencer les pourparlers. A été unanimement décidé d'envoyer un émissaire. Qui? Le Curé? Paul? Jeanne? Devons-nous faire un appel direct au Docteur Durand? Finalement, il a été résolu de s'en tenir au hasard.

6 juillet 1920 (9 heures a. m.)

Je me suis levé avec le soleil ce matin, Paul m'attendait pour aller visiter l'usine qui a pris un tel regain d'activité depuis mon départ que j'avais peine à m'y reconnaître. Tout le village a été mobilisé, les charges de fraises nous arrivent de trois paroisses à la ronde. Paul jubilait en me montrant les belles confitures qui cuisaient dans les grands chaudrons de fonte; les paysans sourient en apportant leurs fraises que nous leur payons en bel argent sonnant et nous annoncent une production triple pour l'an prochain; les commères du village ont rengaîné leur caquetage et travaillent avec ardeur, les unes à équeuter les fraises, les autres à la cuisson, d'autres à la préparation des récipients, tandis que leurs maris surveillent les feux, emmagasinent les confitures, déchargent les produits bruts, ou parcourent la campagne pour les aller chercher. Tout le monde travaille, tout le monde sourit, tout le monde est heureux et content, et, au contact de cette bonne humeur franche et sincère, je sens renaître ma confiance.

Ce serait le paradis terrestre que cette bonne vie active et utile si je pouvais persuader le joli minois que je viens d'apercevoir sur la route, là-bas, à bien vouloir la partager. Je sens qu'avec une telle compagne, je serais capable de belles et grandes choses... Y parviendrai-je jamais?

6 juillet 1920 (2 heures)

Comme notre pauvre destinée tient à peu de chose et que l'Ecclésiaste a raison de dire : "Vanité des vanités, tout n'est que vanité"! On est heureux, joyeux, confiant, et puis un incident futile arrive, un coup de cravache, le saut d'un cheval qui vous envoie rouler par terre, meurtrissant vos rêves et vos espérances... Mon Dieu! que c'est bête la vie ! ! !

Ce midi, à ma sortie de l'usine, je demande un cheval à Lambert.

—"Corneille est malade, Monsieur, vous ne pourrez pas la monter aujourd'hui." Corneille, c'est le nom de la vieille jument que je prends pour mes chevauchées quotidiennes.

—N'avez-vous pas un autre cheval à me donner?

—Il y aurait bien Bijou, mais c'est un jeune cheval; il est bien doux sur la voiture, toutefois, il n'a jamais été monté, peut-être vous jouera-t-il un mauvais tour?

—Bah! laissez faire, les chevaux, ça me connaît et je saurai bien maîtriser celui-ci. S'il veut faire des siennes, il saura à qui parler.

Là-dessus mon fermier m'amène la bête, un magnifique cheval noir qui se laisse monter sans difficulté, et me voilà partit. Je trottais depuis quelques instants sur la route quand j'aperçois au loin, presque masquée par une touffe d'arbres, Mlle Andrée en train de faire sa cueillette habituelle de fleurs sauvages. Je ne voulais pas faire mine de l'espionner, et, pour mettre ma bête au galop, je lui inflige un solide coup de cravache. Oh! alors, mon animal de cheval, au lieu de partir au galop, fait un mouvement d'arrêt si brusque que je perds l'équilibre et roule par terre.

J'entendis en tombant un douloureux cri d'effroi venant de la fourrée, et, un moment, oh! très court, l'idée me vint de feindre de m'être brisé un membre : certainement que la brave enfant serait venue à mon secours; mais, encore une fois, cette idée ne fit que traverser mon cerveau; il m'aurait répugné d'attirer faussement sa pitié, de la tromper. Je me relevai le plus rapidement possible et voulus reprendre ma monture, mais, comme les destriers enchantés des légendes, mon cheval était disparu. J'eus beau scruter la route poudreuse devant moi, cela tenait de l'enchantement, la route était déserte. Alors, je dus avoir un air comique d'ahurissement peu ordinaire dans mon premier mouvement de surprise stupéfaite, car la même voix qui, tout à l'heure avait poussé un cri d'effroi, éclata en un fol éclat de rire.

Ce rire fut comme un coup de fouet. Je me réveillai soudain de mon rêve apocalyptique et repris à travers champs et bois le chemin de la maison.

Comme elle a dû me trouver ridicule! Antipathique... ce n'était rien, la haine cela se guérit, seul le ridicule nous tue...

Malgré le beau soleil, l'activité qui règne partout, la bonne gaieté de Paul, l'enthousiasme du Curé qui vient de me causer de son livre et du succès qu'il obtient, malgré la paternelle affection du Docteur Durand, je me sens malheureux... oh! si malheureux... si ridicule...

6 juillet 1920 (soirée)

Légère éclaircie ce soir. La mère Lambert vient de me dire que Victoire est venue discrètement s'informer de moi et des suites de mon accident. Comme les deux vieilles sont amies et que, de plus, la mère Victoire a été depuis longtemps gagnée à la conspiration de mes amis Lauzon, elle a avoué que c'était Mlle Andrée qui l'envoyait aux nouvelles après lui avoir bien fait promettre d'être discrète. Mais alors, puisqu'elle s'intéresse à moi... c'est que... peut-être... Pourtant, non, ce n'est pas possible, j'ai été trop ridicule... et cependant... qui sait jamais... avec les femmes?...

Mon pauvre Yves, dans quel guêpier te revoilà lancé?... Attention! cette année, tu n'auras pas la ressource d'un voyage en Europe, et, d'ailleurs, un voyage en Europe aurait-il le même effet que par le passé?

Bulletin du jour : — Nouvel échec; le hasard est mauvais parlementaire... Avons décidé de recourir au Curé.

CHAPITRE XXII

Yves avait eu tort de maugréer contre le hasard et il devait, dès le lendemain, se convaincre qu'il n'était pas aussi mauvais parlementaire.

Réveillé vers six heures et demie, après une nuit de sommeil agité que de mauvais rêves avaient hanté, rêves où sa malheureuse chute en présence de celle dont il aurait voulu subjuguer le coeur coudoyait d'autres scènes où apparaissaient ses amis de Montréal, Paul, le Curé, le Docteur et même son vieil oncle, tous souriant de sa déconvenue, notre jeune ami était sorti prendre quelques bouffées d'air frais.

Rencontré à sa sortie par Lambert qui lui avait demandé d'un air ironique s'il devait lui seller Corneille ou Bijou, Yves avait opté sans hésitation pour ce dernier : "Donnez-moi Bijou, il faut bien lui apprendre à vivre à ce cheval!"

Assez cruellement éperonné, le cheval tenta bien encore de se débarrasser de son cavalier; mais Yves était sur ses gardes; de plus c'était un écuyer excellent. Mettant toute son ardeur, sa force et son attention dans le dressage, Yves ne s'était pas laissé décontenancer, avait cravaché dure, tenant ferme sur ses étriers, et après un quart d'heure au plus, la noble bête, sentant peser sur elle la main du maître, était redevenue docile et paisible.

Alors Yves prit le chemin longeant la rivière et partit en une longue promenade, es-

savant de se distraire en une soulade d'air pur et frais, de soleil matutinal et de parfums.

La veille, Andrée avait résolu d'aller, ce matin-là, cueillir les jolies fleurs d'iris qu'elle convoitait depuis si longtemps et, endormie avec cette pensée à laquelle se mêlait bien un peu la pauvre figure dépitée du jeune notaire, elle s'était éveillée vers sept heures. Après avoir avalé une tasse de chocolat, elle prit son sac et sa truelle et était sur la route que fraîchissait encore la rosée du matin à peine une demi-heure après le départ du jeune cavalier.

—Toujours matinale, Mlle Andrée, lui dit Lambert, lorsqu'elle passa devant sa porte. Et où allez-vous comme cela, Mademoiselle?

—Faire une provision de fleurs sauvages.

—Ah! oui, vous collectionnez les herbages vous aussi, comme ce pauvre défunt Monsieur Marin. Et qu'est-ce que vous voulez découvrir ce matin?

—Des iris et des nénuphars.

—Nénu... quoi?

—Nénuphars, Monsieur Lambert, nénuphars. Vous savez bien, cette large feuille verte qui flotte sur l'eau et qu'une longue tige spongieuse retient au fond? Et ses fleurs, de jolis boutons jaunes-doré...

—Oui! oui! ce que nous appelons, nous, de l'herbe à grenouilles... Il y en avait beaucoup dans les environs autrefois, mais depuis quelques années ça commence à se faire plus rare. Et l'autre comment l'appelez-vous?

—Des iris versicolores ou iris bleus...

—Iris bleus, mais c'était le nom que portait la ferme autrefois, ce doit être à cause de cette fleur. Qu'est-ce que c'est que des iris bleus?

—C'est encore une fleur des marais et des rivières. Sa feuille ressemble à celle de la quenouille quoique beaucoup plus courte. Sa fleur est d'un bleu sombre avec nuances jaunes, blanches et vertes. Je la cherchais depuis longtemps, j'en ai trouvé une touffe près du petit pont de terre du bas de Salvail...

—Mais je sais ce que vous voulez dire, Mademoiselle, c'est des clajeux que vous voulez parler. Mais oui, c'est bien cela, quand j'étais tout petit, il y en avait partout sur le bord de la coulée et de la rivière. Je ne sais pourquoi, défunt Monsieur Marin ne voulait pas qu'on les fauche... Ca commence à se faire seul endroit où vous en puissiez trouver. Bonne chance, Mademoiselle, et si je découvre des fleurs ou des herbes rares, je vous les enverrai. Je me rappelle que ce bon Monsieur Marin, qui était un savant comme vous, n'était jamais si heureux que lorsqu'on lui apportait une fleur ou une plante qu'il ne connaissait pas.

—Oh! Monsieur Lambert, je ne suis pas une savante, moi, ce que j'en fais, c'est uniquement pour m'amuser...

—Ta! ta! ta! ne cherchez pas à faire la modeste Mademoiselle Andrée, tout le monde sait dans la paroisse que vous en savez presque autant que Monsieur le Curé sur bien des sujets... Et avec cela, vous n'êtes pas plus fière, vous ne vous faites pas faute de jaser avec tout le monde... Ah! si ce pauvre défunt homme vous avait connue, comme il aurait été heureux de causer avec vous. C'était si beau de l'entendre parler; il avait, comme vous, un grand nom à donner à chaque fleur, à chaque plante, des noms si difficiles à prononcer qu'il fallait être un savant comme lui pour se les rappeler.

—Au revoir, Monsieur Lambert, et n'oubliez pas votre promesse. J'attendrai vos fleurs.

—N'ayez pas crainte, Mademoiselle.. répondit le vieillard cependant qu'il se disait intérieurement en voyant s'éloigner la jeune fille: "Si jolie, si bonne, si savante! Monsieur Yves est donc aveugle des deux yeux pour ne pas vouloir la remarquer!"

Au tournant de la route, la rivière dont le niveau baissait considérablement durant les jours de chaleur, présentait son mince ruban de mercure enserré entre les côtes de verdure claire que par endroits tachaient d'ombre des touffes d'arbustes. La rivière coulait au fond d'un ravin à une profondeur de deux cents pieds environ du niveau du chemin dont elle était distante d'un arpent au plus.

La jeune herboriste longea quelques moments encore le chemin du roi et, près du petit pont de terre, elle descendait la côte.

C'est là que se trouvaient les nénuphars et les iris. Les nénuphars ouvraient leur calice doré en plein milieu de la rivière, à une quinzaine de pieds de la rive. La jeune fille contempla pour la dixième fois les belles fleurs tant convoitées et constatant une fois de plus son impuissance à les cueillir, elle tourna son attention vers les iris, d'accès plus facile.

Ceux-ci se baladaient dans une grenouillière d'un arpent carré environ, en nombreuse compagnie de sagittaires, de plantains d'eau, de gaillets, de galanes, etc.

Andrée fit à plusieurs reprises le tour du marais cherchant l'endroit le plus accessible et lorsque son choix fut enfin déterminé, avec d'infinies précautions, avançant avec len-

teur et prudence, elle essaya de se frayer un chemin à travers cette végétation sauvage.

Ses efforts allaient être couronnés de succès, les belles fleurs bleues étaient quasi à portée de sa main, quand un mouvement trop brusque vint réveiller le sommeil paresseux d'un vulgaire batracien qui y avait élu domicile et que l'envahissement de sa solitude fit s'enfuir en poussant son caractéristique grognement rauque.

Affolée, notre héroïne poussa un cri de terreur et s'enfuit avec une telle précipitation que dans sa retraite un de ses souliers resta dans le bourbier. Mais la panique l'avait gagnée, elle ne s'en était pas aperçu et grimpait en courant la côte ardue qui la séparait du chemin.

—N'ayez pas peur Mademoiselle!

—Quelqu'un! un homme! Mon Dieu que je suis heureuse! se dit Andrée intérieurement, cependant que par cet instinct tout naturel chez la femme de chercher son soutien chez plus fort qu'elle, elle venait se mettre sous la garde de cet homme que le ciel lui envoyait; mais quelle ne fut pas sa confusion de reconnaître dans cet homme, notre héros, le jeune notaire qu'elle fuyait depuis un mois...

Toutefois, elle ne refusa pas ce défenseur providentiel.

—Oh! Monsieur Yves! balbutia-t-elle, inconsciente de ce qu'elle disait.

—Pardon, Mademoiselle, je crois que vous avez perdu votre chaussure dans votre course me permettez-vous d'aller vous la chercher?

—Vous m'obligerez beaucoup, Monsieur!

—Excusez-moi si je suis indiscret, Mademoiselle, je passais sur la route et je me suis trouvé le témoin involontaire de votre retraite quelque peu précipitée. . .

—Vous n'avez pas à vous excuser c'est le ciel qui vous envoie, au contraire; j'ai eu tellement peur... Sans votre intervention, je ne sais où je me serais arrêtée...

—Croyez donc, Mademoiselle, que si je puis vous être utile, ce sera avec plaisir. . .

—Vous êtes très aimable, Monsieur, et je vais mettre immédiatement votre complaisance à contribution. D'abord, trouvez-moi mon soulier que j'ai dû laisser quelque part dans ce marais lorsque cette bête étrange m'a fait peur.

Elle était maintenant complètement remise de sa terreur et tous deux redescendaient tranquillement la côte.

—C'est une grenouille qui vous a effrayée? demanda le jeune homme, railleur.

—Est-ce que je sais? J'ai entendu un grognement suivi d'un bruissement de feuilles et avant que la bête ne soit apparue à ma vue, j'étais déjà loin...

—Oui, j'ai vu... Vous avez des jambes solides, vous savez, dit Yves, avec une pointe d'ironie joyeuse.

—Seulement, mon soulier n'a pas suivi... Et tous deux sourirent, mais de ce sourire encore quelque peu contraint auquel se mêle un reste de gêné. Croyez-vous pouvoir le retrouver. Vous n'allez pas vous aventurer dans cet horrible repaire de bêtes sauvages?

—Soyez sans inquiétude, elles ne sont pas terribles du tout, vos bêtes sauvages... et quant à votre soulier, nous allons le retrouver immédiatement.

Les traces de la jeune fille étaient faciles à suivre à travers cette végétation enchevêtrée qu'elle avait couchée sous son passage. Le jeune homme venait à peine de s'y aventurer qu'il s'écria triomphalement: "Je le tiens, Mademoiselle!" Et joignant l'action à la parole, il souleva au-dessus de sa tête la frêle chaussure de la jeune fille; mais en quel piteux état, grand Dieu! Dans sa retraite, l'herboriste avait mis le pied dans un trou de vase et le pauvre soulier qui y était resté enfoui avait été complètement submergé par la boue.

Tel quel, Yves l'apporta victorieusement à sa propriétaire qui, à son aspect misérable, ne put retenir un éclat de rire: "Mais il est affreux, mon pauvre soulier, Monsieur, il est affreux! Comment voulez-vous que je le mette?

—Ce n'est que de la boue, Mademoiselle et Dieu merci, ce n'est pas l'eau qui manque ici. Asseyez-vous un moment, je vais aller vous le laver à la rivière.

—Merci bien! pas ici, j'aurais trop peur de voir apparaître une de ces horribles bêtes!

—Alors, venez là-bas, près de cet orme, à quelques pas de la rivière. Vous y serez très bien, car il vous faudra patienter quelques instants, attendre que votre chaussure sèche, ce qui va durer une bonne demi-heure.

—Comment? aussi longtemps? Mais je pourrais bien le mettre même humide.

—Non ce serait dangereux. Le soleil est chaud, peut-être daignera-t-il se hâter de vous libérer. Asseyez-vous à l'ombre je vais à la lessive."

Et pendant que le jeune homme dégringolait la rive et sautant avec agilité d'une pierre à l'autre gagnait le milieu du courant, Andrée, complètement remise de sa frayeur et tout à fait charmée de la franche politesse de son compagnon, de sa bonté toute naturelle, de sa respectueuse sollicitude, réfléchissait

combien elle le trouvait différent de ce qu'elle se l'était tout d'abord représenté. Il n'était pas fat du tout, son ironie n'avait rien de choquant et, comme il semblait ému en sa présence, presque aussi ému qu'elle-même. .

Hier, elle avait été méchante, elle avait ri bêtement de sa figure dépitée, et pourtant, il n'y avait rien de si comique dans cet accident qui aurait pu avoir des suites fatales. Aujourd'hui, il venait à son aide avec bonté et respect. Dieu sait cependant que sa position d'aujourd'hui égalait bien en ridicule celle dont elle avait ri hier! Elle n'eut d'ailleurs pas le temps de continuer bien longtemps ses méditations, Yves revenait avec le soulier encore ruisselant d'eau, mais complètement nettoyé de sa boue. "Dans un quart d'heure, Mademoiselle, le soleil aura tout réparé."

—Que je vous dois de remerciements, Monsieur!

—C'est si peu de chose, Mademoiselle, et le plaisir de vous obliger me récompense amplement. Excusez-moi, mon cheval serait capable de me jouer aujourd'hui le même tour qu'hier... me fausser compagnie... ajouta-t-il narquois, en prenant congé.

Andrée le vit disparaître presque à regret. Demeurée seule, elle reprit sa méditation admirative sur ce jeune homme qui lui était jadis tombé sur les nerfs.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'elle entendit un bruit de pas s'approchant de sa cachette et, toute saisie de crainte, elle se leva; mais le jeune notaire était devant elle apportant une grosse gerbe d'iris versicolores, toutes les belles fleurs bleues qu'elle avait tantôt vainement essayé de cueillir. "Si j'ai bien compris Mademoiselle, ce sont ces fleurs qui ont été la cause initiale de votre terreur d'il y a un instant et comme je n'aurais pas voulu que vous leur en gardiez rancune, je suis allé les cueillir et vous prie de les recevoir de ma main. Ce sont là de belles et nobles fleurs, les rois de France en avaient orné leur blason, il ne serait pas galant à nous d'en priver la petite reine que vous êtes.

—Que c'est aimable à vous, Monsieur, dit la jeune fille en rougissant faiblement du compliment qu'on lui bombardait, depuis une longue semaine que je les convoitais ces beaux iris! Sans savoir toutefois leur royale prérogative... simplement pour elles, pour le velouté de leurs pétales, la richesse de leur coloris.

—Mais il y a mieux encore Mademoiselle, l'iris, c'est une partie essentielle du vieux drapeau de France pour lequel nos pères sont morts jadis. Tant qu'il poussera dans nos champs, nous pourrons, d'un lambeau de ciel bleu, d'une croix de neige blanche et de quatre fleurs d'iris nous faire un drapeau français bien à nous, bien canadien aussi puisque complètement composé de choses de chez nous et qui symbolisera mieux que tout autre le fier étendard sous lequel les nôtres ont versé leur sang à côté de Montcalm et de Lévis.

—Mais elles sont admirables ces fleurs!

—Elles sont bleues comme le ciel et l'espérance, elles sont vertes comme le printemps, elles sont blanches comme l'innocence. De plus, elles ont cette merveilleuse prérogative de croître au milieu des terres incultes en compagnie de plantes rudes, sauvages et vulgaires, et cependant leur grâce et leur beauté savent s'accommoder de ce voisinage, leurs charmes n'en sont que plus éclatants et plus gracieux! A ce titre l'iris bleu est bien votre fleur à vous, Mademoiselle...

—Mais c'est un madrigal! Moi qui croyais au contraire que l'iris était de par une vieille tradition, la fleur de votre famille...

—Comment avez-vous pu deviner?

—Bien simplement, c'est Lambert qui m'en a informée...

—Pauvre iris, vous n'allez pas lui retirer vos bonnes grâces maintenant?

—Et pourquoi les lui retirerais-je?

—Vous semblez avoir une répulsion instinctive pour moi et tout ce qui me touche. .

—Moi? Moi! Mais où allez-vous chercher de pareilles pensées?

—Comment? Vous ne vous sentez pas d'aversion pour moi?

—C'est la première fois que je vous parle. .

—Je sais, depuis mon retour, vous avez mis une telle habileté à m'éviter! Et aujourd'hui c'est grâce à un hasard tout providentiel que je dois la faveur insigne de pouvoir enfin entendre le son de votre voix...

—C'est faire beaucoup d'honneur à ces immondes grenouilles que de taxer leur intervention de providentielle!

—Je rends grâce aux grenouilles, aux fleurs d'iris, à l'eau de la rivière! Même à ces nuages qui cachent par intervalles le soleil retardent le séchage de votre chaussure et vous retiennent plus longtemps ma prisonnière. Et de nouveau je vous demande: "Pourquoi ce parti pris à ne pas vouloir m'être présentée?"

—Pourquoi? Y teniez-vous tant que cela?

—Mais c'était depuis longtemps le plus grand désir de ma vie. Je ne vous connaissais pas, nous ne nous étions jamais adressé la parole, et cependant votre vie, la moindre

de vos démarches occupaient tous mes moments. Nous ne nous connaissons pas, me direz-vous, et cependant je sais tous vos talents, votre amour des fleurs, de la peinture de la musique, je sais que vous êtes souriante toujours bonne, affectueuse, enthousiaste; je sais vos goûts, à la fois sérieux et badins, votre âme chaste et naive, votre coeur si délicatement neuf. Hélas! je sais aussi que je vous déplais énormément...

—Où trouvez-vous que vous me déplaisiez?

—Comment? Je ne vous suis pas antipathique?

—Dites plutôt que c'est moi qui vous fais horreur!

—Vous! me faire horreur! Mais ce serait la pire monstruosité! La pensée seule en serait une horrible profanation! Depuis un mois à peine que je suis de retour, j'ai su discerner tout ce qu'il y avait de vraiment beau en la petite fleur des prairies que vous êtes, dès la première semaine j'ai compris que le concert de louanges qui s'élevait autour de vous était encore bien éloigné de la réalité, que vous étiez infiniment plus jolie que le portrait que Paul avait fait de vous dans ses lettres.

—Comment, Monsieur Lauzon vous avait parlé de moi sur ses lettres?...

—Sur chacune... J'avoue même qu'à force de lire toujours les éloges pompeux que Paul écrivait de vous, cela avait fini par me tomber sur les nerfs, vous m'étiez devenue instinctivement... comment dirais-je.. non pas antipathique; mais...

—Oui! je sais, j'ai éprouvé le même sentiment pour vous.

—Vous aussi? Alors Paul aurait agi de la même façon à mon égard avec vous, il vous aurait dit des choses insensées ce pauvre Paul, quand il commence à parler de mes mérites imaginaires il est assommant et je comprends que vous n'avez pas dû me voir revenir avec beaucoup d'enthousiasme..... Pauvre Paul!

—C'était Jeanne surtout. . .

—Jeanne est si heureuse que j'aie associé son mari à mes entreprises qu'elle n'est pas bon juge sur mes mérites et elle exagère démesurément et avec bonne foi les services les plus insignifiants. Ces pauvres amis, tout bien intentionnés qu'ils aient été, ils nous ont rendu un bien mauvais office! Je pourrais même gager qu'ils ont essayé à vous induire à m'accepter pour mari si je vous demandais votre main?

—C'était même le seul but de cette pauvre Jeanne, et comme cela perçait trop à travers ses discours, que cela sentait trop le mariage arrangé d'avance, je m'étais dit que jamais je ne me laisserais présenter à vous; comme cela il n'y aurait pas de danger... Quant à moi, je considère le mariage comme une chose trop sainte, trop sacrée pour que les mains étrangères, même les mains amies y contribuent. J'aime mieux demeurer vieille fille que d'épouser un homme qui me soit indifférent, un homme qui ne serait pas mon choix libre et indépendant.

—Et c'est pourquoi, depuis un mois, je subis l'affreux supplice de Tantale... Si près de vous et si loin!!! Je vous rencontrais chaque jour et j'étais d'avance condamné à demeurer un éternel étranger pour vous! Les plus humbles villageois me rapportait vos bonnes paroles, vos sourires, votre cordialité proverbiale dans le pays, et moi qui suis le richard de la région, moi qu'on envie même quelque peu, je ne pouvais vous mendier une parole indifférente... Je coudoyais journellement votre beauté et votre jeunesse, je respirais au passage le parfum de votre petite personne, mais ce n'était que de fugitives visions qui me jetaient après dans la mélancolie. Je ne vous connaissais pas et cependant je vous savais par coeur. Et moi qui croyais être un blasé, un désabusé, je pris d'abord pour un simple plaisir de dilettante ce subit intérêt que je portai à l'énigme vivante que vous étiez pour moi; mais bientôt je réalisai que le sentiment que j'éprouvais était beaucoup plus sérieux et plus noble. Vous allez peut-être me rire au nez, Mademoiselle, toutefois, il faut bien dire le grand mot, je compris que je vous aimais, que je vous aimais follement et ce, depuis la première fois que je vous vis, depuis cette cérémonie funèbre, alors que j'accompagnais à sa dernière demeure la dépouille de mon vieille oncle et que vous, vous pleuriez sur vos propres chagrins. Longtemps, j'ai essayé de combattre cet amour, vous étiez si ironiquement froide avec moi; peut-être eut-il été plus sage pour moi de le taire plus longtemps, nous aurions pu demeurer bons amis, j'aurais marché dans votre sillage, j'aurais eu votre sourire, votre grâce, votre bonté... Je n'ai pu le taire... Hier encore, je n'osais m'avouer ces choses à moi-même, aujourd'hui je vous les confie, je vous en fais l'aveu et vous prie humblement, très humblement de ne pas en sourire...

—Comme nous sommes souvent aveugles sur nos propres sentiments, Monsieur Yves! Comme aussi nous le sommes plus souvent encore sur ceux que l'on inspire aux autres! Je vous ai détesté tout à fait durant quelques

jours, quand mes amis voulurent à tout prix me marier avec vous; dans la suite vous êtes entré insensiblement dans ma vie, lorsque vous êtes allé à Montréal, je me suis sentie seule ici, si seule que j'étais horriblement triste; mais il a fallu un incident, un simple incident pour me révéler à moi-même que je vous aimais depuis le premier jour, depuis notre première rencontre dans cette vieille petite église! . . .

Andrée! ma petite Andrée! que je suis heureux! s'exclama Yves en portant à ses lèvres la main de la jeune fille. Alors bien sûr vous ne vous moquez pas de moi, vous consentiriez à devenir ma femme?

Oui, Yves! balbutia la jeune fille. Mais ce que nous faisons là est tout à fait en dehors des convenances, nous nous avouons des choses... mais des choses... et nous avons pas même été présentés l'un à l'autre!

Qu'à cela ne tienne, je me charge des présentations: Mademoiselle Andrée Deshaies, je vous présente Monsieur Yves Marin, notaire qui vous demande votre main!

—Eh bien! Monsieur Yves Marin, à mon tour, je vous présente Mademoiselle Andrée Deshaies qui se déclare heureuse et très honorée de vous l'accorder, répondit la jeune fille en laissant triller un joyeux rire argentin.

—Monsieur Marin, vous pouvez embrasser votre fiancée, ajouta Yves cérémonieusement en s'adressant à lui-même, permission d'ailleurs qu'il ne se répéta pas deux fois et devant ces champs en fleurs qui chantaient l'amour et la jeunesse, Yves et Andrée se donnèrent leur baiser de fiançailles.

—Yves! s'écria tout à coup la jeune fille, souriante, en s'arrachant à l'étreinte, vous oubliez que je suis mineure et que vous devez vous adresser à mon tuteur...

—Le Docteur? Eh bien! allons vite lui demander son consentement. A pas accélérés, ils se dirigèrent vers le chemin.

—Mon soulier?

—Sommes-nous fous, nous allions l'oublier Yves courut le chercher. Depuis longtemps déjà il était sec.

—Que vont dire les commères du village en nous voyant ainsi passer ensemble? Ce sera tout un évènement!"

La première personne à être estomaquée fut ce bon Jacques Lambert qui depuis quelques temps guettait le retour de son jeune maître, sur la véranda. En le voyant venir près de la cousine du Docteur Durand, il crut d'abord rêver: "Zélie, vien donc voir, Monsieur Yves avec Mademoiselle Andrée!

—Tu dis pas, Jacques! s'exclama la brave femme qui était accourue à l'avertissement. Mais bon Dieu Jésus, c'est bien vrai!

—Puis regarde-les donc comme ils ont l'air amis!

—Qu'est-ce que tu en penses, Zélie?

—J'en pense qu'on va avoir des noces avant longtemps!

Les jeunes gens arrivaient et Lambert, portant un immense volume-album sous le bras, alla les rencontrer au chemin.

—Monsieur Yves, je viens de découvrir le gros livre où votre oncle collait ses fleurs. Tenez, regardez-moi cela, voyez comme il y en a! Vous Mademoiselle qui aimez à collectionner les herbes et les fleurs... Regardez.

—Merci, Monsieur Lambert, j'ai fini de collectionner, j'aurai maintenant d'autres occupations plus sérieuses...

—Quant à moi, mon brave Jacques, toutes ces fleurs fanées ne me disent plus rien, celle que je viens de découvrir vaut infiniment mieux...

—Comment? Monsieur et Mademoiselle... vont... Oui! c'est décidé?...

—Oui, c'est décidé; mais il faudra garder le secret!

Cependant que les jeunes fiancés regagnaient le village, Lambert retournait auprès de sa vieille qui, anxieuse attendait son retour.

—T'avais raison, la mère, on va faire des noces!

—Bien vrai?

—Monsieur Yves vient de me le dire et il avait l'air si heureux! Seulement, il ne faudra pas le répéter!

—Bien, alors, vrai, c'est un homme chanceux!

Et elle donc! Tiens, je vais aller dire la nouvelle à Monsieur Lauzon...

—Et moi à Mlle Bérénice. Il faudra leur recommander le secret...

Les prévisions de la jeune fille étaient justes; sur tout leur parcours, les fenêtres se garnissaient de têtes ébahies de les voir passer ensemble, les premiers à les remarquer faisaient signe aux autres et bientôt toutes les familles étaient aux fenêtres.

Ils trouvèrent le Docteur dans son cabinet de travail, tout à fait absorbé dans la lecture d'un nouveau traité de bactériologie; "Est-ce toi, Andrée? demanda-t-il.

—Comment? c'est vous, Monsieur Marin; quel bon vent vous amène? je... Puis apercevant Andrée au bras du notaire: Mais quoi! vous vous connaissez donc?

—Nous venons de nous présenter l'un à

l'autre. Docteur, je vous demande la main de Mademoiselle Andrée, votre pupille !

—Comment ? La main d'Andrée. . . Ai-je bien compris ? Mais dites donc, est-ce que je rêve ?

—Non, Docteur, vous ne rêvez pas du tout, nous venons de découvrir que nous nous aimions, Mlle Andrée et moi, et nous vous prions de consentir à notre mariage...

—Ah ! mon ami, mon cher ami, que je suis heureux ! s'exclama le bon M. Durand en pressant la main du notaire. Si je consens ! Depuis un mois que nous nous cassons la tête Monsieur Lauzon, le Curé et moi, pour vous faire rencontrer. Car pour vous aimer, je savais que cela viendrait, Andrée est une petite ensorceleuse, et vous, vous êtes le mari de mes rêves pour ma pupille ! Allez, jeune homme, embrassez votre fiancée !

—C'est donc bien vrai ! s'écria Paul tout joyeux en entrant suivi de Lambert, qui l'avait prévenu. Docteur, je suis presque aussi heureux que lorsque Jeanne m'a dit le grand "oui" !

—Ce pauvre défunt Monsieur Marin, qu'il serait content s'il était encore ici ! ajouta Lambert d'une voix émue.

—Je mets mon herbier au rancart, mais je veux garder bien pieusement mes iris bleus ! dit Andrée en plaçant les belles fleurs dans un vase ; n'est-ce pas, Yves, que nous leur devons un peu notre bonheur ?

—Une vieille tradition que rapportait mon oncle veut que tant qu'il y aura des iris bleus sur nos terres, les Marins ne disparaîtront pas. Je ne suis pas supertitieux, mais il y a tout de même quelque chose de providentiel dans la manière dont ces belles fleurs de chez-nous m'ont conduit au bonheur !

—C'était l'âme des aieuls qui veillait ! ajouta le docteur enthousiasmé de cette coincidence.

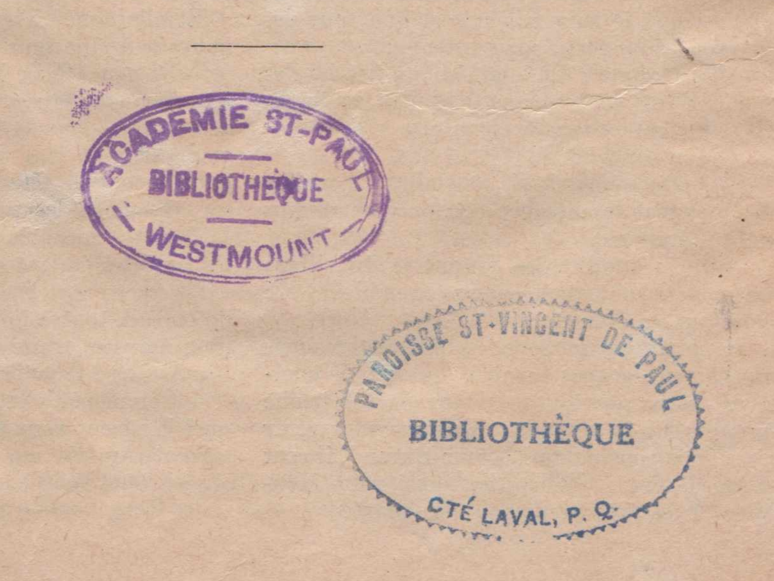
—Docteur ! Monsieur Lauzon ! Est-ce vrai Monsieur Yves ! Mademoiselle Andrée ! Maintenant, je puis chanter mon "Nunc dimittis servum tuum ! ! ! ! ! C'était le Curé qui à son tour faisait son entrée dans le cabinet du Docteur.

—Mais oui ! Curé, ces jeunes gens vous ont taillé de l'ouvrage, vous aurez bientôt une noce à faire !

—Ce que vous aviez prévu est arrivé, Monsieur le Curé, dit Andrée en souriant, "la jeunesse, la force d'attraction, le hasard..."

—Comment, petite sournoise, vous écoutiez donc aux portes ? Enfin, mon cher Docteur nos voeux sont accomplis. D'ailleurs, ne vous l'avais-je pas dit : "Papa et maman fauvette ne se tourmentent pas des amours de leurs petits, ils ne se soucient pas de leur accouplement et cependant quand viennent les jours de juillet, les bois et les près tressaillent de leurs chants d'amour !"

FIN



L Roman Canadien

Volumes Parus de la Collection

Doutremont, Henri.

7 — Le Lys de Sang.
11 — Nypsia.

Féron, Jean.

5 — La Métisse.
10 — L'Aveugle de St-Eustache.
12 — Fierté de Race.
14 — La Revan ne d'une Race.
18 — La Besace l'Amour.

Jarret, Andrée.

9 — Le Médaillon Fatal.
15 — L'Expiatrice.

Lacerte, Mme A. B.

8 — Le Spectr du Ravin.
13 — Roxane.
17 — L'Ombr au Beffroi.

Larivière, J. E.

1 — L'Iris Bler
16 — L'Associée Silencieuse.

Mathé, N. M.

3 — Ma Cousin Mandine.

Rochefort, Asylia.

4 — Les Fantôm s Blancs.

Simon, J. F.

6 — Gaston Chambrun.

XXX.

2 — Le Massacr de Lachine.

Prix chaque ume : —
25

EDITIONS EDO ARAND
153a rue
MON

Les meilleurs romanciers y collaborent

Quelques auteurs, qui écrivent des romans pour "LE ROMAN CANADIEN"

M. Régis Roy: Le Secret de l'Amulette.
M. Damase Potvin: La B e.
M .A. Désilets (Titre p léfinitif).
Odette Oligny: L'Aube d evoir.
F. Provençals Fleur Loint ine.
Etc. Etc

Les meilleurs illustrateurs, sont au "ROMAN CANA N"

Albert Fournier,
A. S. Brodeur,
S. Lefebvre,
A. Brosseau,
E. Massicotte,
Etc. Et

Les meilleurs libraires vendent "LE ROMAN CANADIEN"

GRANGER,
BEAUCHEMIN,
DEOM,
PONY,
METHOT,
ST-LOUIS,
et 1500 autres libraires de Montréal.

En vente dans toutes l lles et villages de La Province de Qu c.

Dans tous les centres F çais du Ca- des Etats-U s, ve, Antilles Françaises, Etc. Etc.

Tout le monde lit: "LE ROMAN CANADIEN

Imprimerie des Editions Edouard Garand